LA REVUE DE PARIS

FÉVRIER

ANDRÉ SIEGFRIED	La Vitesse et le Monde
RICHARD WAGNER	Lettres au Roi Louis II
EMMANUEL ROBLÈS	L'Homme d'Avril (fin)
JEAN ROSTAND.....	D'un Homme à l'autre
PHILIPPE JULLIAN	Le Mexique rose
MARCEL BRION.....	Le cas Jivago
ED. GISCARD D'ESTAING.	Vers un Marché européen
HENRI VERBERIE	La Chine et les « Cent fleurs »
FRANÇOIS NOURISSIER.	Les Maisons
MARCEL GABILLY	Les Grands Commis
THIERRY MAULNIER.....	Le Théâtre à Paris
MARCEL THIÉBAUT	Restif ou Paris dévoilé

Le Mois à Paris par JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, GEORGES PILLEMENT, PIERRE AUDIAT, PIERRE DE BOISDEFFRE, MARCEL SCHNEIDER, CLAUDE OLLIER, PIERRE-HENRI SIMON, CLAUDE ROGER-MARX.

LA LIVRAISON : 250 FRS 1959 - 66e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRE SIEGFRIED	La Vitesse et le Monde	3
RICHARD WAGNER	Lettres au Roi Louis II	16
EMMANUEL ROBLES	L'Homme d'Avril (fin)	40
JEAN ROSTAND	D'un Homme à l'autre	66
PHILIPPE JULLIAN	Le Mexique rose	75
MARCEL BRION	Le Cas Jivago	86
ED. GISCARD D'ESTAING	Vers un Marché européen	96
HENRI VERBERIE	La Chine et les « Cent fleurs »	109
FRANÇOIS NOURISSIER	Les Maisons	122
MARCEL GABILLY	Les grands Commis	128
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre à Paris	137
MARCEL THIEBAUT	Restif ou Paris dévoilé	140
Le Mois à Paris	156	Chronique des livres	168

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LE DIABLE ET L'ATHÉE
par **Jean DUTOURD**

MÉRIMÉE INTIME
par **André BILLY**

L'ESPAGNE, LA FRANCE ET L'EUROPE
par **André FONTAINE**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	2.500	Étranger : Un an (12 numéros)	Fr.	3.100
— : Six mois (6 numéros)		1.250	— : Six mois (6 numéros)		1.550

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A.	$	6,30	Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles.	Fr.B.	316
Canada	$ canadiens	6,10	Par chèque bancaire.	Fr.B.	324
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève.	Fr.S.	27,20	Italie	Lires	3.940
Par chèque bancaire.	Fr.S.	27,90	Angleterre	£	2/5
Espagne	Pesetas	275	Égypte	Piastres	217
			Hollande	Florins	25
			Portugal	Escudos	182

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1959.

POUR VOS VOYAGES
en Europe
SNCF
le train
VOUS FAIT
GAGNER DU TEMPS
AVEC LE TRAIN
vous y allez
en marge de vos heures de travail
● DANS LA SOIRÉE
★ DANS LA NUIT
HAMBOURG
OLDENBOURG
BRÊME
AMSTERDAM
OSNABRUCK
HANOVRE
BRUNSWICK
ROTTERDAM
UTRECHT
ESSEN
DORTMUND
LONDRES
ANVERS
DUSSELDORF
FULDA
BRUXELLES
COLOGNE
LIÉGE
BONN
FRANCFORT
NUREMBERG
LUXEMBOURG
HEIDELBERG
PARIS
SARREBRUCK
KARLSRUHE
AUGSBOURG
STRASBOURG
STUTTGART
BALE
MUNICH
ZURICH
BERNE
COIRE
LAUSANNE
INTERLAKEN
LUGANO
GENÈVE
MILAN
VÉRONE
TURIN
PARME
GÊNES
BOLOGNE
PISE
LIVOURNE
22.58

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

PARTS
1959

A CAPITAL VARIABLE

PRIX D'ÉMISSION : 20.000 Fr.
INTÉRÊT ANNUEL : 1.000 FR.

VALEUR DE REMBOURSEMENT :
montant de la recette moyenne correspondant à la fourniture de 2.500 kilowatts-heure.

MINIMUM GARANTI
25.000 Fr.

EXEMPTES DES TAXES SPÉCIALES FRAPPANT LES VALEURS MOBILIÈRES

GARANTIES PAR L'ÉTAT

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE
450 francs (FRANCO DE PORT)

LA VITESSE ET LES TRANSFORMATIONS RÉCENTES DU MONDE

par André Siegfried

Le monde est en train de subir le contrecoup d'une révolution majeure, dont la source lointaine doit être cherchée dans la grande aventure du machinisme, mais qui se double au XXe siècle d'une crise des continents, d'où l'Europe sort dépossédée de son ancienne hégémonie. C'est 1914 qui, par rapport au passé, marque le grand tournant, mais c'est surtout depuis la seconde guerre mondiale que le rythme de ces bouleversements semble déchaîné. Le visage de la planète en devient méconnaissable, au point qu'une revision totale de notre géographie s'impose, notamment du point de vue des communications internationales et de la carte des routes terrestres, maritimes et aériennes. De cette révolution, dont les répercussions se multiplient en vertu d'une accélération qui va sans cesse s'accroissant, les traits essentiels méritent d'être situés, soit dans le temps, soit dans l'espace.

La Révolution du Machinisme.

Au premier plan s'impose la crise des continents, tempête dans laquelle l'Europe apparaît comme étant « au centre de la dépression ». Au XIXe siècle, et par chevauchement jusqu'en 1914, la double hégémonie de la race

blanche et de l'Europe restait incontestée. Nous avions pris en main la mise en valeur des richesses naturelles du monde, dans des conditions de direction qui nous en conféraient le monopole et au nom d'une supériorité technique que personne n'était en mesure de discuter. Un équilibre international des échanges en était résulté, selon lequel l'Europe importait les produits bruts des quatre autres continents, cependant qu'elle fournissait ceux-ci de la quasi-totalité de leurs articles manufacturés : ce régime fonctionnait sous le signe d'une unité économique mondiale s'étendant jusqu'aux extrémités mêmes de la terre.

Or, ce faisant, l'Europe éduque et réveille de vieilles civilisations endormies qui, dans leur volonté d'industrialisation à l'image de leur éducateur, contestent un monopole que ses bénéficiaires estimaient définitif. A l'ère de l'unité mondiale succède donc une ère des compartiments. Deux pays, Etats-Unis et Russie, prennent la direction, tous deux relevant d'une économie de masse, tous deux extra-européens, de telle sorte qu'aucune des caractéristiques de l'équilibre ancien ne se reconnaissent plus. A l'encontre de ce XIXe, qui était le siècle des échanges, le XXe apparaît comme étant celui des obstacles, cependant que le vieux continent, réduit à sa minime surface, n'est plus le centre du système nouveau. En dépit de certaines apparences, les deux guerres mondiales ont moins été la cause de cette révolution qu'un facteur, à vrai dire décisif, de son accélération.

Mais ce qui entraîne irrésistiblement sous nos yeux la naissance d'une civilisation, à tous égards nouvelle, c'est la révolution industrielle du machinisme, en voie de dérouler tous ses effets. Le rythme de la production n'est plus celui de l'outil, simple prolongement du muscle, c'est celui des énergies de la Nature, dont la source d'action est illimitée. Tout devient dès lors techniquement possible à l'homme, qui de plus en plus se libère de la dépendance géographique. L'homme n'est plus, comme il l'était pour le Grec Protagoras, « la mesure des choses » : au lieu d'être conditionné par le milieu, c'est lui qui plie le milieu à sa volonté, et c'est pourquoi, comme nous le disions, la planète change de visage. Il s'ensuit une révolution d'ensemble, qui n'est pas seulement celle de la technique, mais de la morale, de la morale et de l'esthétique du travail, de la hiérarchie des valeurs, des rapports des hommes entre eux et surtout avec la Nature elle-même. Le machinisme, avec la machine à vapeur de Watt, remonte symboliquement à 1764, mais les transformations révolutionnaires qui changent le monde sont en réalité de notre génération, dans une suite fulgurante de records se battant constamment eux-mêmes.

La Conquête de l'Univers.

Le sensationnel élargissement de notre horizon est en effet tout récent. C'est notre génération qui vient d'achever de découvrir la planète terre, et c'est elle aussi qui, ayant réalisé l'immensité de l'Univers, entreprend,

pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, de s'élancer dans les espaces sidéraux. Colomb, Vasco, Magellan avaient pris contact avec des continents transocéaniques jusqu'alors inconnus, mais un mystère subsistait sur bien des parties du globe : toute récente est la connaissance de l'Afrique centrale, plus récent encore l'accès aux Pôles, et ne convient-il pas de souligner que le Brésil central est encore pour l'homme civilisé *terra incognita* ?

Cette tardive expansion du domaine humain, qui s'exprime au XXe siècle avec une extraordinaire intensité, semble avoir été rendue possible grâce à quelques découvertes scientifiques qui, transposées dans la technique, multiplient soudain, d'étonnante façon, la puissance de l'homme. Il faut mentionner ici le rôle décisif, le rôle-clef, du moteur à explosion qui, en ouvrant l'âge du pétrole, a de suite rendu possible et suscité l'auto et l'avion, facteurs indispensables du progrès de nos communications. Avec le moteur atomique, avec les miracles de l'électronique, une ère nouvelle, plus merveilleuse encore, a dès maintenant commencé. Nous sommes essentiellement à l'âge de la vitesse, qui supprime effectivement la distance. Dès lors, la géographie recule devant la technique et de nouveaux espaces s'offrent même à nos conquêtes. Le spoutnik, cette avant-garde, sort pour la première fois d'une atmosphère où jusqu'alors nous étions restés enfermés et les projets de voyages dans la lune cessent d'appartenir à la seule fiction.

Je ne crois pas que l'opinion réalise la révolution sans précédent que représentent ces évasions hors du connu et du limité. Elle se manifeste notamment dans une complète revision de nos codes de mesures. Nous en étions hier encore au myriamètre, longtemps suffisant pour évaluer les distances départementales. Nous en sommes maintenant à l'année-lumière, aux millions, aux centaines de millions d'années-lumière, cependant qu'à l'autre extrémité le micron devient une façon de compter normale. Un ingénieur d'une industrie de précision, à qui je demandais quelle était sa mesure normale du temps, me répondait simplement : « le centième de seconde ». Ces proportions, concevables pour l'esprit dans l'absolu, ne le sont certainement pas pour notre compréhension dans la réalité et je me demande quelquefois si la raison humaine résistera aux effets mentaux de ces détours si brusques. Sommes-nous toujours ce milieu entre rien et tout dont parlait Pascal ? Ce n'est pas sans vertige que l'homme moderne se sent emporté, « embarqué » dans cette « grande aventure ».

Dans un cadre plus restreint, c'est surtout nos perspectives continentales qui se sont transformées. Se rend-on compte à quel point l'horizon européen d'hier restait étroit ? Bien que l'ensemble de la planète fût connu, le cadre du XIXe siècle demeurait pour nous limité au vieux continent. Pour un homme d'Etat de la taille de Bismarck, c'est un quadrilatère Londres-Saint-Pétersbourg-Rome-Madrid qui suffisait à ses préoccupations essentielles : Constantinople « ne valait pas les os d'un grena-

dier poméranien », et quant à la politique coloniale à la mode de l'époque, il la traitait ironiquement de *furor consularis*. C'est comme si le monde transocéanique avait à peine existé à ses yeux. Des hommes politiques de premier plan, tels que Thiers, Guizot ou Cavour, n'avaient sans doute jamais traversé l'Atlantique, et du reste persistait obscurément dans l'esprit des visionnaires de la conquête cette idée, héritée de Napoléon, qu' « on ne fait de grandes choses qu'en Orient ». Aujourd'hui c'est un horizon mondial qui s'impose, et d'autant plus, qu'aussi bien pour les Américains que pour les Russes, l'Europe n'est plus le nécessaire centre du monde. Il ne peut plus être question de traiter les problèmes dans le cadre national, à peine dans le cadre continental : c'est du point de vue de l'ensemble de la planète qu'il convient de les envisager. Comme l'a dit Valéry, nous vivons désormais dans un « monde fini », où il n'y a plus de terres inconnues. Telles expressions, hier couramment employées, comme « l'Ouest » ou « la frontière », apparaissent maintenant dépourvues de sens, privées de leur vertu mystique. On pouvait dire à quelque jeune Américain en quête d'aventures : *Young man, Go West !* Qui songerait à donner pareil conseil quand l'Ouest lui-même apparaît susceptible de saturation ?

Ce sont de même les proportions des pays et des continents qui sortent bouleversées des progrès de la vitesse. La mesure de grandeur des pays est transformée. La France, l'Angleterre sont devenues territorialement de petites superficies. Les Etats-Unis, la Russie, hier teintés de gigantisme géographique, sont de taille normale. Lors de la guerre de Sécession, l'opinion courante était que l'espace américain, jugé trop grand pour un seul Etat, se diviserait inévitablement en deux souverainetés. Qui penserait ainsi aujourd'hui ? Les centres de gravité industriels, dans ces conditions, n'ont pu rester ce qu'ils étaient au temps de la machine à vapeur. Quand l'énergie utilisée dans l'industrie dépendait encore exclusivement du charbon, l'usine, dès l'instant que le charbon se transporte mal, devait obligatoirement être autant que possible collée à la mine, de telle sorte qu'une carte du charbon et une carte de la production industrielle se recouvraient à peu près exactement : l'Angleterre surtout, l'Europe également étaient les principales bénéficiaires de ce « complexe », qu'une illusion des contemporains leur faisait croire destiné à durer toujours. Nous constatons que la production, libérée du charbon, ne dépendant plus que d'énergies éminemment transportables, comme celles issues du pétrole, de l'électricité ou surtout de l'atome, peut désormais se fixer un peu n'importe où, sans qu'aucun monopole continental demeure, comme hier, possible. L'essor du produit synthétique accroît encore cette libération de la sujétion géographique, de telle sorte que la carte industrielle du monde change avec rapidité.

Il s'ensuit que des régions, hier négligées comme inutilisables, prennent un intérêt nouveau, entrant de ce fait dans le cadre des espaces disputés par les impérialismes. Citons les « quelques arpents de neige »

de ce Grand Nord canadien que le Canada considère à juste titre comme la source de ses plus grands espoirs d'avenir. Mentionnons encore ce Sahara que lord Salisbury abandonnait volontiers au coq gaulois qui, disait-il, « y pourrait picorer tout à son aise », mais qui est en voie d'y picorer tout autre chose que des pierres. Dans la même liste, inscrivons le Sin-Kiang, la Mongolie, ces immenses espaces de l'Asie centrale que la Chine est en train de coloniser, d'industrialiser. Mais surtout parlons des Pôles, dont le rôle dans les communications mondiales s'affirme décisif, sans oublier que les terres polaires seront éventuellement demain sources d'exploitation économique.

Les Routes aériennes.

C'est dans le domaine des transports internationaux et des communications mondiales que l'évolution se manifeste la plus rapide. Dans les relations entre pays et continents, les échanges suivent naturellement certaines routes, dont le tracé répond aux nécessités de raisons profondes : structures terrestres commandant le passage par tels cols, tels défilés, telles plaines ; dessin des continents, rendant inévitable la navigation à travers telles mers, tels détroits, tels canaux interocéaniques. La curieuse permanence de certains itinéraires reflète la nécessité de certains échanges, de telle sorte que des voies historiques, temporairement négligées, reparaissent au bénéfice de moyens techniques nouveaux : la caravane, l'auto, le rail, le pipe-line semblent se prévaloir des mêmes sillons planétaires. Qu'il s'agisse de la route de la soie, des pistes majeures du désert, de la route des Indes par la mer Rouge ou par Le Cap, la carte reproduit à travers les siècles des traits qui semblent inscrits sur le visage de la terre. Des servitudes s'établissent ainsi. Sur les mers par exemple il faut contourner les péninsules, s'insinuer dans les détroits : les marins connaissent de longue date les économies de parcours de l'arc de grand cercle, mais il est rare qu'ils puissent s'y conformer intégralement, autrement que sur les plus vastes océans. Jusqu'au XXe siècle l'homme, dans ses périples les plus audacieux, est resté esclave de configurations continentales marquées par la géographie elle-même.

La nouveauté vraiment révolutionnaire de la route aérienne, c'est que l'avion, ignorant les servitudes traditionnelles, peut suivre à sa fantaisie l'arc de grand cercle : sous réserve de quelques restrictions, du fait de l'infrastructure, c'est la victoire de la ligne courbe, exprimant en l'espèce le plus court chemin d'un point à un autre, n'ayant pas à se préoccuper des masses continentales, coupant les péninsules aux aisselles là où le bateau est contraint de les contourner. Ces lignes aériennes sont courbes, disions-nous ; elles orientent notre géographie moderne vers les notions déjà semi-cosmiques d'un Univers non euclidien, et c'est la différence fondamentale des itinéraires, tels qu'ils se dessinent sur le planisphère ou bien sur la mappemonde.

C'est seulement avec l'avion que la vitesse s'est vraiment imposée dans notre civilisation. Elle ne s'est pas seulement imposée comme technique : son emprise a été plus forte encore à titre de passion. Le caractère propre de la passion, c'est qu'elle ne se contrôle pas, qu'elle ne se satisfait pas de ses réalisations, devenant de ce fait insatiable : de record en record, notre vitesse se dépasse sans cesse elle-même, sans que techniquement aucun frein vienne la limiter. Socialement il n'en est pas de même, car l'obstacle semble surgir spontanément du progrès des transports : avertissement nécessaire pour le genre humain, qui, sans cela, se croirait invincible.

En fait cependant, il n'y a plus de distance. Emise il y a déjà près d'un siècle, la remarque prophétique de sir George Cayley s'avère strictement exacte : « L'air est un océan ininterrompu qui vient jusqu'au seuil de chaque maison. » En effet, l'avion est en mesure d'atteindre directement tout point du globe en moins de quarante-huit heures. Jusqu'au début du XIXe siècle, il n'y avait pas eu, par rapport à l'antiquité, de progrès appréciable dans la rapidité des communications : César se déplaçait dans des voitures légères, avec un système perfectionné de relais. Napoléon, avec des moyens analogues, n'allait en somme pas plus vite. Le rail, ensuite, avait assez vite permis les cent kilomètres à l'heure, mais c'était là un palier qu'on ne dépassait guère. Le bond en avant dû à l'avion allait être sensationnel. Si je prends, dans ma propre famille, le progrès réalisé en trois générations dans le rythme des déplacements, l'avance réalisée décourage presque la comparaison : mon grand-père, en 1826, mettait six semaines de Marseille à Trébizonde, arrêté par les calmes plats, menacé par les Barbaresques ; mon père, en 1861, prenait dix-sept jours de Brest à New York, et moi-même dix jours, en 1898, du Havre à New York. Il me fallait, en 1900, quinze jours de Bombay à Marseille sur un paquebot de la *Péninsulaire et Orientale*. Depuis lors j'ai fait, en 1950, Karachi-Paris dans une même journée et plusieurs fois le trajet France-Etats-Unis en moins de quatorze heures de vol. Nous ne pourrions plus nous prêter à la lenteur, désormais insupportable, des liaisons maritimes d'antan et si le paquebot reste achalandé c'est, pour beaucoup de gens, comme un luxe, celui de n'être pas trop pressés. Les déplacements des hommes politiques ne se font plus guère que par l'air : du jour au lendemain ils peuvent être présents partout, jusqu'aux extrémités du monde. Si le succès diplomatique se mesurait par le nombre de milles parcourus, M. Dulles distancerait de beaucoup Talleyrand ! Les quelques parcours suivants (escales comprises) répondent, dans nos liaisons intercontinentales, à un régime commercial fonctionnant régulièrement :

— Paris-Brazzaville (6.123 km) : 15 h 35 mn, dont 14 h 35 mn de vol.

— Paris-New York (5 828 km) : 13 h 55 mn, sens Est-Ouest, 11 h 35 mn sens Ouest-Est.

— Paris-Buenos Aires (11 357 km) : 32 heures, dont 27 h 20 mn de vol.

— Paris-Calcutta (8 553 km) : 24 h 20 mn, dont 20 h 20 mn de vol.
— Paris-Moscou (2 486 km) : 7 h 50 mn.
— Londres-Johannesburg (9 900 km) : 23 heures.
— Londres-Sydney (19 000 km) : 38 h 30 mn.

Mais, quand l'avion à réaction sera entré en service, ces trajets seront encore réduits, dans des proportions éventuellement importantes.

Parallèles et Méridiens.

Une carte nouvelle des itinéraires mondiaux est de ce fait en train de se substituer à celle que nous avait léguée le passé, non sans que bien des traits de la tradition ne demeurent visibles dans le dessin actuel des grandes communications intercontinentales. C'est qu'une répartition logique s'établit presque nécessairement entre les divers modes de transport. La mer conserve le produit lourd, surtout quand il est peu pressé et de prix moindre ; elle conserve également le ravitaillement massif en temps de guerre, de telle façon que jusqu'ici la victoire n'a jamais manqué d'aller aux thalassocraties, par préférence aux économies exclusivement continentales. La route terrestre, qu'il s'agisse du camion ou du rail, se prête, quoique à un moindre degré, au transport du produit lourd, mais relativement cher et surtout pressé. A l'air appartiennent les articles chers ou très chers, légers, pressés et même très pressés. L'un de ces modes de transport peut, occasionnellement ou temporairement, empiéter sur le domaine des autres, mais un rétablissement se produit ensuite spontanément qui remet les choses à leur place selon la logique d'un équilibre en quelque sorte naturel. En temps de guerre, et du reste même en temps de guerre froide, il faut donc dominer les océans et en même temps contrôler les airs, ce qui comporte cependant la nécessité d'avoir des points d'appui sur terre. Dans ces conditions l'air lui-même, tout décisif qu'il soit, ne peut se suffire à lui-même. Dès lors l'intrusion de l'avion entraîne, dans la carte des routes mondiales, une révolution qui modifie sensiblement l'image que nous nous faisions hier encore des grands itinéraires planétaires.

Les routes maritimes, dont la technique a sans doute magnifiquement progressé depuis les débuts de la vapeur mais dont les impératifs de base ne se sont en somme pas radicalement transformés, demeurent essentiellement des routes d'échanges, orientées dans le sens des parallèles. Les guerres elles-mêmes ont jusqu'ici dépendu de ces directions et l'on sait que, soit en 1914-1918 soit en 1939-1945, les ravitaillements fondamentaux se sont opérés sur des lignes ouest-est en provenance du Nouveau-Monde, est-ouest en provenance de l'Asie ou de l'Australie. Dans ces conditions, une carte stylisée des liaisons océaniques n'est pas fort différente au lendemain de la seconde guerre mondiale de ce qu'elle était à la veille de la première.

Tout autre est la révolution qu'exprime la carte stylisée des routes de l'air depuis que les régions polaires sont utilisées pour les liaisons directes et rapides entre les continents. Il ne s'agit pas, du moins peut-être pas encore, de routes d'échanges s'appliquant aux produits : ce qui est en jeu c'est le transport des passagers, demain sans doute celui de la poste, sans oublier qu'en l'espèce les préoccupations militaires sont au premier plan. Or ces routes sont, de plus en plus, orientées dans le sens des méridiens, en raison des économies de parcours remarquables qu'on obtient en suivant les arcs de grand cercle, au lieu de regarder comme autrefois dans le sens des parallèles. La transformation est récente. Au début de l'aviation les itinéraires aériens s'étaient d'abord plus ou moins calqués sur les voies maritimes traditionnelles, subissant en cela l'influence des courants commerciaux classiques entre l'Orient et l'Occident. Aujourd'hui l'avion se libère de plus en plus de ces sujétions, dès l'instant qu'il n'est plus obligé de tenir compte de la structure des terres émergées, mais bénéficie dans l'air d'une complète liberté.

Les voies polaires.

La découverte des Pôles représente ici une intégrale nouveauté. Dans ma petite enfance, vers 1880-1885, le mystère polaire restait entier et Jules Verne en tirait quelques-uns de ses plus grands effets d'imagination, car c'était encore le domaine de l'inconnu, de la fiction, du fabuleux. Le Pôle Nord était-il mer libre ou bien continent, on ne le savait pas : le capitaine Hattéras avec son bateau et ses traîneaux à chiens, le capitaine Nemo, avec son *Nautilus,* précurseur du second et fameux *Nautilus* d'aujourd'hui, pouvaient vraiment se demander ce qu'ils trouveraient là-haut, si jamais ils y parvenaient. Il ne s'agissait donc que d'explorateurs. Les axes de communication considérés comme de portée pratique, tels même que le passage du Nord-Ouest, étaient des axes de latitude, mais vers le nord on s'enfonçait dans un monde aussi vierge que celui des espaces sidéraux. Après le Spitzberg, le Groënland, les dernières îles canadiennes de l'océan Arctique, le domaine humain trouvait sa limite. On avait bien pu reculer l'*Ultima Thulè* de nos pères, mais il restait toujours quelque *Ultima Thulè,* parée de ce suprême prestige d'être ouverte sur le mystère.

Il s'agit maintenant d'une ère dépassée, la certitude s'étant substituée à l'hypothèse et l'expérience à l'imagination. Le premier survol du Pôle Nord, par le lieutenant-commander Richard E. Byrd, chef de bord et navigateur, avec Floyd Bennett comme pilote, a lieu le 9 mai 1926, sur avion trimoteur Fokker F. VII : départ du Spitzberg et retour au même point (baie du Roi) ; durée du voyage aller et retour, 7 h 30 mn environ. Le premier franchissement de la calotte polaire Nord est réalisé : *a*) Dans le sens Europe-Amérique par Amundsen, Lincoln Ellsworth, Rijser Larsen et le colonel Nobile, à bord du dirigeable de construction

italienne *Norge,* du 11 au 14 mai 1926 (Spitzberg, Pôle Nord, Teller en Alaska) ; *b*) Dans le sens Amérique-Europe par Wilkins et Eielson, de Point Barrow (Alaska) au nord du Spitzberg, sur avion monomoteur Lockheed Vega, les 15 et 16 avril 1928. Le premier atterrissage d'un avion au Pôle Nord a lieu le 4 mai 1952 par un avion de l'U.S. Air Force, piloté par le lieutenant-colonel William Benedict. Le 16 mai 1957, deux avions soviétiques s'y posent et y restent six heures avant de regagner leur base, tandis que des techniciens procèdent au montage d'une station météorologique chargée de transmettre automatiquement les renseignements sur la pression atmosphérique et la vitesse du vent.

A l'autre extrémité de la Terre, on retrouve, dans la conquête aérienne de l'Antarctique, les mêmes hommes, victorieux de l'Arctique, Eielson, Wilkins, Byrd, Ellsworth. Le premier survol du Pôle Sud a lieu au cours d'un raid effectué les 28 et 29 novembre 1929 par le commander Richard Byrd chef de bord, accompagné du pilote Balchen, du radiotélégraphiste Harold June et du cinégraphe McKinley, sur un trimoteur Ford : départ du camp « *Little America* » près du littoral et retour au même point (2 500 km en douze heures de vol environ). Le premier atterrissage au Pôle Sud a lieu le 31 octobre 1956, sur avion C. 47 (DC. 3) de l'amiral Dufek, de l'U.S. Navy. L'amiral Dufek est par ailleurs le chef du « *Project Deep Freeze* », réalisé dans le cadre de l'Année géophysique internationale. Il consistait à larguer 500 tonnes de matériel au Pôle Sud, 300 tonnes sur un autre site (Terre Mary Byrd) et à transporter 60 hommes et 100 tonnes d'approvisionnements par la voie des airs de la Nouvelle-Zélande au McMurdo Sound, à 1 360 km du Pôle Sud, où une base d'atterrissage sur la banquise avait été établie par une équipe d'hivernants.

Les conséquences, en ce qui concerne les communications intercontinentales, sont immenses. L'utilisation aérienne de l'arc de grand cercle selon les méridiens permet des économies de parcours considérables, dont voici quelques exemples : *San Francisco-Téhéran. a*) Par la route atlantique et européenne (New York-Londres-Istambul) : 14 250 km. *b*) Par la route polaire (Seattle-Pôle-Arkhangelsk-Astrakan) : 11 750 km. Gain par la route polaire : 2 500 km, soit 17,6 p. 100.

New York-Tokyo. a) Par la route du Pacifique (San Francisco-Hawaï-Midway) : 14 150 km. b) Par la route polaire (Alaska-Kamtchatka-Kouriles) : 10 750 km. Gain par la route polaire : 3 400 km, soit 21,1 p. 100.

New York-Pékin. a) Par la route atlantique-indienne (Londres-Istambul-Téhéran-Karachi-Calcutta) : 17 500 km. *b*) Par la route polaire (Montréal-Pôle-Péninsule de Taymir-Mongolie) : 10 700 km. Gain par la route polaire : 6 800 km, soit 38,9 p. 100.

Si l'on admet, ce qui est même une estimation modérée, une vitesse de croisière de 800 km/h pour les avions quadriréacteurs à long rayon d'action qui vont incessamment être mis en service, on voit que, dans les trois exemples ci-dessus, la durée de vol pourrait être réduite respective-

ment de 3, de 4 et de 8 heures environ. Il faut tenir compte cependant du fait que le parcours orthodromique comportant le strict passage par le Pôle ne peut être intégralement utilisé dans plusieurs cas en raison de la fermeture connue du « rideau de fer », ce qui fait que les données du précédent tableau sont, jusqu'à nouvel ordre, espérons-le du moins, relativement théoriques.

Ces réserves, dont la portée demeure en somme secondaire, ne diminuent donc pas l'importance extrême que sont appelées à prendre dans l'avenir, et même dans un avenir immédiat, les routes polaires. Actuellement elles sont surtout d'utilisation militaire, et d'autant plus que les opposants d'une guerre éventuelle sont la Russie et les Etats-Unis, puissances boréales. Etant donné que la véritable unité militaire américaine comporte l'association étroite des Etats-Unis et du Canada, dans un complexe continental nord-américain, les deux adversaires se regardent, à travers le Pôle, comme des chiens de faïence, chacun se préoccupant avant tout d'empêcher l'autre d'avancer trop loin, mais tous deux surveillant jalousement le Pôle Nord proprement dit.

Dans les guerres antérieures, la menace pour les Etats-Unis pouvait venir de l'Ouest ou de l'Est, selon une orientation conforme à celle des parallèles : le danger maintenant vient directement du Nord, ce qui met le Canada dans la même position dangereuse où la Belgique et la France du Nord se sont trouvées dans les conflits antérieurs. S'il devait y avoir plus tard une rivalité militaire sino-américaine, on verrait reparaître le parallèle, par contraste avec le méridien d'aujourd'hui. Nous n'en sommes heureusement qu'à l'étape de la guerre froide, de sorte que des liaisons pacifiques sont dès maintenant réalisables par les routes du Nord, s'agissant d'abord des passagers, d'autre part des transports postaux directs à longue distance, éventuellement enfin d'échanges de marchandises, pour tel acheminement de produits ultra-pressés, ultra-légers et ultra-chers. Il n'est du reste pas exclu que, dans un avenir plus lointain, le monde arctique se révèle comme une source utilisable de richesses minérales ou animales.

Ces observations s'appliquent, quoique avec moins d'urgence, à l'Antarctique, dès l'instant qu'entre les continents austraux la liaison la plus rapide est évidemment celle qui, au lieu de contourner sur les océans du Sud l'immense masse terrienne antarctique, la coupe directement par le Pôle Sud : entre l'Amérique australe, l'Afrique australe ou l'Australasie, c'est cet itinéraire qui s'impose s'il s'agit de communication ultra-rapide. Commercialement le problème ne se pose pas pour l'instant, mais on peut parfaitement imaginer qu'en cas de guerre mettant en cause une stratégie australe, telle liaison rapide par le Pôle Sud s'impose.

L'intérêt et la portée de cet axe des méridiens s'accroissent du fait que les principaux centres d'activité industrielle du monde se situent très au Nord sur la mappemonde : si Tokyo est au 35e degré et New York au 40e, Londres est au 52e, Copenhague au 56e. La nécessité de relier ces foyers

d'intense rayonnement économique aux régions septentrionales de l'Amérique, du Pacifique et de l'Asie s'impose évidemment, et dès la seconde guerre mondiale des initiatives d'avant-garde s'étaient manifestées à cet égard.

Les premières liaisons commerciales transarctiques ont été en effet précédées de prospections effectuées dès la fin des hostilités par les aviations militaires anglaise et américaine. En prélude aux vols réguliers de l'aviation de transport, le pionnier norvégien de l'Arctique, Bernt Balchen, inaugurait, dès 1949, un vol direct Fairbanks (Alaska)-Oslo ; la liaison Tromsoë-Fairbanks était réalisée pour la première fois par le Pôle en 1952. Depuis lors, les liaisons transarctiques entre l'Europe et l'Amérique du Nord se sont multipliées et maintenant elles sont entrées dans une ère de pratiques régulières.

C'est au consortium scandinave SAS que l'on doit l'initiative des vols transarctiques. Un premier essai probatoire avait eu lieu le 19 novembre 1952 : un Douglas DC. 6 B du SAS partant de Los Angeles avec un équipage de onze membres et vingt-six passagers atterrissait 24 heures plus tard à Copenhague après deux escales, à Edmonton et Thulè, la vaste base américaine édifiée à grands frais par l'armée de l'Air sur la côte nord-ouest du Groënland. L'utilisation régulière de cette base n'ayant pas été acceptée par les autorités américaines, l'escale au Groënland, dans le service établi par le SAS, se fait à Sondre-Stromfjord (ex-Bluie West 8) sur la côte occidentale, l'escale canadienne étant à Winnipeg et les terminus étant Los Angeles et Copenhague.

Cette première ligne, inaugurée le 15 novembre 1954, est actuellement desservie par des Douglas DC. 7 C à la fréquence quotidienne. La longueur du parcours est d'environ 9 000 km. (Une même liaison par l'Atlantique Nord et la traversée Est-Ouest des Etats-Unis comporterait 1 000 km de plus.) L'impulsion donnée par le SAS a été suivie, à partir de 1955, par la compagnie canadienne *Canadian Pacific Airlines* qui, depuis cette date, dessert la ligne Vancouver-Edmonton-Amsterdam, sans autre escale septentrionale, à la fréquence trihebdomadaire, par Douglas DC. 6 B et Bristol Britannia 300 quadri-turbopropulsé. La longueur du parcours est de 7 880 km (le parcours transatlantique par Montréal serait d'un peu plus de 9 000 km).

En 1957, les deux plus puissantes compagnies américaines de transport internationales, *Pan American Airways* et *Trans World Airlines*, entrent à leur tour dans la lice. A quelques jours d'intervalle, elles inaugurent leurs liaisons transarctiques avec les principales capitales de l'Ouest européen : P.A.A., à partir du 11 septembre, entre Los Angeles, San Francisco, Seattle et Londres. La fréquence est trihebdomadaire, les avions utilisés étant des Douglas DC. 7 C. La longueur du parcours est de 7 000 km (le parcours Los Angeles-New York-Londres par l'Atlantique Nord représenterait 9 650 km). T.W.A., à partir du 30 septembre, entre Los Angeles-San Francisco-Paris-Rome, avec une escale à Milan. Un

autre service dessert Londres. La fréquence hebdomadaire est de deux services sur Paris et Rome et d'un service sur Londres. Le matériel utilisé est du type Constellation L. 1649 A.

S'agissant des liaisons Europe-Japon, le SAS a inauguré avec des Douglas DC. 7 C un service transpolaire Stockholm-Anchorage (Alaska)-Tokyo en février 1957. La fréquence est trihebdomadaire, la longueur étant de 13 000 km, par comparaison avec 17 000 km par la route Europe-Perse et Péninsules asiatiques. A son tour, la *Compagnie Air France* assure, depuis avril 1958, une liaison Paris-Anchorage-Tokyo, à la fréquence bihebdomadaire, à l'aide d'avions Constellation L. 1649 A. Les gains de parcours sont du même ordre que dans l'exemple précédent, soit 3 300 km environ. Quant au gain de temps, il est, escales comprises, de 14 h 30 mn (30 h 15 mn par la route septentrionale, 44 h 45 mn par la route méridionale).

Ces deux dernières liaisons passent à proximité du Pôle Nord. La K.L.M. enfin pratique, depuis novembre 1958, une liaison transpolaire Amsterdam-Tokyo. Comme nous le faisions remarquer plus haut, l'ouverture par l'U.R.S.S. de l'accès aérien de la Sibérie du Nord permettrait de réduire encore, et dans des proportions appréciables, la distance à parcourir. Celle-ci ne serait plus, entre Stockholm et Tokyo, que de 8 400 km, alors que les parcours actuels passant par Anchorage affectent, selon la terminologie des transporteurs aériens, une forme en « jambe de chien ».

On sait quel est, dans la carte des échanges, le rôle des « têtes de pont ». Gambetta, par exemple, disait que « Le Havre est la tête de pont entre l'ancien et le nouveau continent. » Or, à l'âge des transports aériens, de nouvelles têtes de pont se dessinent, orientées vers des destinations hier négligées. Des villes telles que Copenhague, Stockholm en Europe, Winnipeg et surtout Edmonton en Amérique prennent de ce fait une importance naguère encore insoupçonnée. J'ai connu, il y a trente ans, une Edmonton, ville frontière extrême, au-delà de laquelle il y avait sans doute le Yukon, l'Alaska peut-être, mais ensuite le vide du Grand Nord.

Pendant la deuxième guerre mondiale, quand les échanges aériens entre les Etats-Unis et la Russie étaient devenus intenses, cette capitale de l'Alberta avait acquis une place de premier ordre dans les communications intercontinentales entre Amérique et Asie. Que demain un régime de paix russo-américain s'établisse et c'est de foyers tels que celui-là que se développeront d'immenses échanges, grâce aux routes boréales.

Qui sait si, dans un avenir sans doute beaucoup plus lointain, telles villes, aujourd'hui secondaires, des continents austraux ne prendront pas, du fait des relations aériennes antarctiques, une importance actuellement imprévisible ? Des perspectives pour ainsi dire illimitées sont dès maintenant imaginables de ce fait. Pour bien les comprendre, mieux encore pour bien les sentir, ni la projection de Mercator, ni même nos mappemondes, pourtant si évoluées, ne suffisent : c'est un globe terrestre qu'il

faut considérer, devant lequel il faut réfléchir et méditer longuement, pour saisir toutes les énormes possibilités que des techniques nouvelles ont ouvertes à l'homme.

Ainsi la victoire de la technique est complète, splendide, presque miraculeuse. Chaque jour de nouveaux records sont battus dans le domaine de la vitesse, à tel point qu'on n'ose même plus s'y référer, par crainte d'être démenti par quelque nouvelle et sensationnelle réalisation, sur terre, sur l'eau, dans l'air. Cependant, avant que telle liaison, techniquement réalisée, devienne pratique commerciale, il faut vaincre des obstacles autrement difficiles que ceux résultant de la pure technique, j'entends ceux que suscitent inlassablement, et presque allégrement, les nationalismes et les bureaucraties pléthoriques qui en sont issues. Peut-être après tout est-ce un bien, car autrement le progrès se déchaînerait à un rythme que nos organismes humains ne supporteraient pas.

ANDRÉ SIEGFRIED,
de l'Académie française.

CHRONIQUE DES LIVRES

HISTOIRE DE TAHITI

par Ph. Rey-Lescure. *Chez l'auteur, la Force (Dordogne)*

La plaquette de M. Rey-Lescure rassemble en une centaine de pages les événements les plus marquants de l'Histoire de la Polynésie française du XVIe au XIXe siècle : voyages de découverte de Queiros à Bougainville, guerres meurtrières qui mettent aux prises périodiquement les chefs indigènes des îles, lutte d'influence entre l'Angleterre et la France, illustrée par la célèbre affaire Pritchard, le Protectorat français établi en 1842 par l'amiral Dupetit-Thouars et l'installation de l'administration française en Polynésie. Des dates, des noms et des faits sont présentés dans une forme proche du *manuel* : titres, résumés, brefs commentaires.

Une carte de Tahiti et de ses dépendances, une chronologie, des textes tirés de Morenhout et de Bovis, une généalogie des Pomaré complètent cet exposé. Écrit à la suite de causeries radiophoniques faites par l'auteur à Papeete, cet ouvrage qui fait une part importante à l'histoire locale (notamment à l'établissement de la dynastie des Pomaré) intéressera particulièrement les Tahitiens désireux de connaître le passé de leur pays. Les lecteurs européens y trouveront des renseignements précis qui les aideront à mieux situer dans le temps et dans l'espace les étapes de l'expansion française au XIXe siècle.

M.-CH. LAROCHE

(Suite de la chronique des livres page 39.)

CORRESPONDANCE DE RICHARD WAGNER ET DU ROI LOUIS II

Ces lettres traduites par Blandine Ollivier, proviennent des archives de la maison royale de Bavière.

Wagner a cinquante ans. Tout s'est effondré autour de lui : une foule de créanciers le poursuivent, il erre de ville en ville en Europe, fuyant la misère. Il n'aime plus guère sa femme Minna, mais elle a souffert à ses côtés, et il ne s'est pas éloigné d'elle. Ils ont traîné tous deux à Dresde une existence difficile et pénible. En Allemagne, on a refusé de monter les œuvres de Wagner ; la tentative parisienne de 1861 *a échoué. Wagner en est au point de souhaiter la mort. Pourtant, en dépit de son désespoir, il termine à cette époque un acte des* Maîtres chanteurs. *Il est de passage à Stuttgart lorsque, le* 3 *mai* 1864, *un secrétaire de Louis II de Bavière demande à être reçu par lui. Wagner d'abord a peur. Que lui veut-on ? Il accepte enfin. Le secrétaire lui offre un anneau avec un gros rubis, un portrait du jeune roi et lui apprend que son maître veut l'aider et le servir. Aussitôt Wagner, transporté de joie écrit la lettre de remerciements délirants qu'on trouvera plus loin.*

Le lendemain il est reçu par le roi, adolescent de haute stature, qui depuis sa seizième année, ayant entendu Lohengrin, lui a voué une admiration fanatique. Il a lu tous les écrits de Wagner, il le considère comme un dieu. Aussi a-t-il décidé, dès qu'il est devenu roi, de présenter dans sa capitale l'œuvre wagnérienne. Dès la première rencontre, il offre au musicien une pension de 4 000 *gulden, lui donne une maison à Munich ; il l'installera l'été suivant près de lui à Starnberg dans un chalet. Les bienfaits ne tariront pas. En dix-neuf ans, le roi donnera à Wagner près de* 600 000 *marks or, soit à peu près* 200 *millions d'aujourd'hui.*

Louis, quand il vit dans les Alpes bavaroises fait venir sans cesse le musicien auprès de lui. Des rapports éperdus d'admiration, et même d'amour (ce sentiment n'étant d'ailleurs éprouvé que par le roi) s'instituent entre eux. Lorsque le roi, obligé de rentrer à Munich pour recevoir les empereurs de Russie et d'Autriche, doit s'éloigner de Wagner, celui-ci décide de faire venir auprès de lui son disciple Hans de Bulow. Bulow, retenu quelque temps à Berlin, envoie en avant-garde sa femme Cosima — qui a une passion pour Wagner. Bulow sera nommé maître de chapelle du roi.

Celui-ci fait construire une grande salle de théâtre pour qu'on joue les œuvres de son compositeur bien-aimé, l'opinion publique en Bavière ne tarde pas à s'alarmer de la faveur dont jouit Wagner et de déplorer les dépenses qu'on fait pour lui. On met en répétition Tristan. *Le roi est perdu dans son rêve wagnérien. La représentation de* Tristan *n'a pas de succès, ou plutôt des sifflets énergiques balancent les applaudissements. Trois représentations encore, mais après la mort presque subite du ténor Schnorr, Wagner consterné quitte Munich. Peu de temps après, le roi*

l'invite à le rejoindre dans son château de Hohenschwangau où il organise plusieurs représentations wagnériennes.

Mais à ce moment l'hostilité contre Wagner devient tout à fait violente, à Munich où l'on appelle le favori Lolus Montes ; les ministres eux-mêmes somment le roi de renoncer à son ami. Celui-ci, en décembre 1865, *quittera Munich.*

Le ton ultra-romantique, parfois délirant, de cette correspondance n'étonnera pas les lecteurs de cette revue ; les lettres à Varicourt et à Kainz — dont le prince s'était épris, lettres que nous avons publiées dans notre livraison de février 1957, *sont écrites de la même plume. Wagner, comblé et pratique, répond à son auguste protecteur avec un lyrisme égal. Il a tout de suite (spontanément ou intuitivement) trouvé la note. En fait, il aime Cosima, amour qui, dès qu'il lui sera révélé, décevra profondément le roi sans l'éloigner jamais complètement du musicien qu'il admire.* (N.D.L.R.).

Stuttgart, 3 *mai* 1864.

Cher Roi plein de grâces,

Je vous envoie ces larmes de la plus céleste émotion pour vous dire que les miracles de la poésie sont entrés comme une réalité divine dans ma pauvre vie avide d'amour. Les dernières harmonies poétiques et musicales de cette vie — et cette vie même — désormais vous appartiennent, mon jeune Roi plein de grâce. Disposez-en comme de votre bien propre.

Fidèle et vrai dans l'enchantement suprême,
Votre très humble sujet,
Richard Wagner.

***

5 *mai* 1864.

Monsieur,

J'ai chargé le conseiller de la Cour Pfistermeister de s'entretenir avec vous d'une demeure qui vous conviendrait. Soyez persuadé que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour compenser vos souffrances passées.

J'écarterai à jamais de votre tête les médiocres soucis de la vie de chaque jour. Je vous ménagerai la paix à laquelle vous aspirez, afin que vous puissiez librement déployer les ailes puissantes de votre génie dans le pur éther de votre art enivrant. Vous avez été, sans le savoir, la seule source de mes joies, et, dès ma tendre adolescence, mon ami, celui qui, comme nul autre, aura su parler à mon cœur ; mon meilleur maître, mon éducateur. Je veux de mon mieux m'acquitter de tout cela envers vous.

Avec quelle joie ai-je aspiré au temps où je pourrais le faire ! J'osais à peine nourrir l'espérance d'être si tôt en état de vous prouver mon amour.

Avec mon salut le plus cordial,
Votre ami,

Louis, Roi de Bavière.

28 *mai* 1864.

Cher Monsieur,

Tout le plus profond de moi-même me presse de vous écrire, Monsieur, ces quelques mots, pour vous dire les sentiments dont je suis pénétré.

Recevez, avant toute chose, mon remerciement le plus profond, le plus ému, pour m'avoir lu avec tant d'amour et un tel don de vous-même, vos œuvres splendides. Je ne puis m'empêcher de vous dire que ces journées, où j'ai eu le bonheur réellement très grand pour moi, cher ami, de vous entendre et de vous parler, compteront parmi les plus belles de ma vie.

Tout ce que vous créez m'est si proche, si intimement apparenté, me va tellement au cœur, que j'en ressens une jouissance vraiment paradisiaque. Vous ne sauriez croire au bonheur extrême qui est le mien quand je vois enfin, face à face, l'homme dont la nature sublime m'a, dès ma plus tendre jeunesse, attiré et conquis avec une irrésistible puissance. Sans cesse j'aspirais au temps où je pourrais, en quelque sorte, vous dédommager des soucis et des souffrances qu'il vous aura fallu endurer en si grand nombre. Voici, ô merveille, que cet instant survient. Je puis, maintenant que je porte la pourpre, user de mon pouvoir pour adoucir de mon mieux votre vie. Aucun lien ne vous retiendra ; c'est librement et sans entraves que vous vous donnerez tout entier à votre art souverain, tel que vous l'enseigne l'Esprit qui souffle sur vous.

Quand je vous vois devant moi, profondément ému, comme il y a quelques jours, et que je puis me dire : « C'est par toi qu'il est content, heureux », un bonheur bien au-delà du bonheur me soulève au-dessus de moi-même, et me donne des ivresses telles qu'il me semble que le ciel est descendu sur la terre.

Vous me dites souvent que vous me devez beaucoup. Mais tout cela n'est rien en comparaison de tout ce dont je devrais vous rendre grâces. J'ai reçu de vous les plus beaux instants de ma vie. Tout, tout par vous — toute joie, toute ivresse. Oh, moi aussi, je m'écrie comme Brünnhild, et de plein cœur : « Seul l'amour rend heureux dans la souffrance comme dans la joie. »

Ces mots, que je fais miens, montent des profondeurs de mon être. J'aspire ardemment à la représentation de vos œuvres.

Je souhaite de tout mon cœur que votre chère santé se consolide de plus en plus à Starnberg. Soyez remercié une fois encore, de la grande joie et des heures admirables que vous m'avez données à Berg.

Et maintenant adieu, mon cher Monsieur, recevez mon cordial salut et les vœux que, de cœur, forme pour votre santé votre fidèle ami,

Louis, Roi de Bavière.

***

Starnberg, 30 *mai* 1864.

Mon Roi aimé et plein de grâces,

J'écrivais récemment à une amie vénérée, qui m'a fidèlement assisté au cours des tourments et des vicissitudes inouïes de ma vie, que lorsque, à la fin du mois passé, je décidai de reprendre ma course incertaine à travers le monde, j'éprouvai en moi-même un sentiment de profond apaisement. Et c'était comme si j'avais eu conscience que le fait d'avoir enduré, sans amertume à l'endroit des hommes, d'aussi fabuleuses souffrances, me donnait un droit au bonheur suprême — et qu'en vérité ce bonheur m'attendait et que, même si je ne parvenais pas à le découvrir, il m'était destiné. Comment me procurer ce bonheur ? Je ne voulais pas y réfléchir, car c'était impensable.

Il était évident que seul l'amour, dans la réalité de la puissance, pouvait être à la source d'un tel bonheur.

Je serais certes un ingrat si je me refusais à convenir que déjà il m'avait été donné de connaître l'amour dans la noblesse et dans la beauté. Cependant je connus aussi la tristesse de voir l'amour que j'éveillais se transformer en douleur chez l'être qui l'éprouvait, lorsqu'il lui fallait me voir souffrir, sans pouvoir me venir en aide. Ainsi le sentiment de compassion que m'inspirait la détresse que je causais à autrui, n'engendrait pour moi que de nouvelles souffrances, qui souvent à leur tour, m'inquiétaient et me troublaient bien plus que les médiocres peines propices à la vie.

Si le fidèle messager qui me trouva à Stuttgart vous a rendu compte exactement de sa première entrevue avec moi, il vous aura dit que lorsqu'il m'annonça votre gracieuse intention de me témoigner votre faveur, j'étais sur le point de m'effondrer de tristesse.

Mon premier sentiment fut de me demander s'il me fallait attirer à l'intérieur du cercle de mes souffrances un être de plus. J'étais violemment ému, et c'est presque douloureusement que je suivis là où il me conduisait le fidèle messager. Comprenez à présent, cher et magnifique Roi, les sentiments qui m'habitaient, quand ensuite pour la première fois je vous quittai. Tout ce qui, depuis toujours, est aimé du plus profond de moi-même, jeunesse, beauté, une haute pensée, un esprit noble, l'ardeur la plus tendre, la flamme et l'éternelle expression de la compassion la plus divinement humaine se tenaient devant moi, incarnés en leur forme la plus pure — et je compris tout à coup, dans un sublime tremblement de tout mon être — que la toute-puissance l'accompagnait.

Ce n'était pas du vulgaire pouvoir, ce n'était pas non plus de la richesse qu'il s'agissait, mais de cette absolue et royale volonté de puissance, dispensatrice du bonheur qui ennoblit jusqu'à la bassesse, lorsqu'elle

l'élève à elle comme pour en faire le bien commun de l'humanité et lui frayer ainsi le chemin qu'il lui faudra parcourir au cours de son évolution. Et c'était le merveilleux adolescent dont le regard aimant me pénétrait tout entier qui usait avec une force lucide et sage de ce pouvoir souverain pour que je fusse heureux.

Tout ceci se révélait à mon esprit étonné. Le rideau se leva. Et quand je me tiens en adoration devant le saint des saints, vous savez interpréter l'émotion qui s'empare toujours à nouveau du fond même de mon âme, lorsque je contemple les yeux de mon Roi plein de grâces et que je tente de lui exprimer ce dont je le remercie. Vous comprenez à présent, Roi bien-aimé, pourquoi je vous disais qu'il me semblait être bien au-delà de la mort et du bonheur.

Tout est accompli à présent, et la confiance en mon pouvoir de montrer au monde ce qu'est mon roi pour moi, croît chaque jour. Nous voulons prouver maintenant ce qu'est l'amour le plus noble : le monde émerveillé doit apprendre que le divin demeure encore en lui ; ce qui reste pour l'univers un silencieux et insaisissable mystère, qu'il ne saurait pénétrer ni concevoir, doit s'exprimer et témoigner de sa divine origine — car mon Roi figure pour moi le monde. Il est tout ce que j'aime — aussi suis-je sien, et pour toujours le plus fidèle de ses sujets.

Richard Wagner.

⁂

30 *juillet* 1864.

Mon cher Ami,

Les premières lignes que j'écris de Schwalbach doivent être pour vous.

Quand il y a quelques heures j'ai vu pour la première fois de près le Rhin à Mayence et l'or du soleil se reflétant, sublime et lumineux, dans ses eaux, j'ai pensé avec ferveur à mon *Rheingold* aimé. Il me faut une fois encore, ami que j'aime et chéris plus que tout au monde, vous remercier des heures ineffables et heureuses que votre amour vient de me ménager. Vous savez à quel point je vous aime — et le bonheur extrême qui est le mien, quand je goûte le plaisir de votre compagnie, quand je respire ces délices qui m'inondent d'une bienheureuse félicité.

Hélas, il est tard déjà, je dois achever ces lignes. Vous parler m'emplit le cœur — Vous êtes le centre de ma pensée et de mes sentiments. Vous êtes mon amour le plus haut et le resterez toujours. Saluez je vous prie de ma part mon cher Bulow qui, depuis le temps, hélas, trop court, où je l'ai vu est cher à mon cœur. Dites-le lui — je vous en prie.

Votre fidèlement tendrement aimant ami,

Louis, Roi de Bavière.

9 *août* 1864.

Mon cher Roi plein de grâces,

Le salut venu du Rhin survient comme un bonheur suprême qui, tout à coup, nous offre une halte dans la vie, nous défend de la tyrannie des jours, et nous fixe, en nous ensorcelant, sur un point où, tout en jouissant d'un sentiment de plénitude, nous voyons s'évanouir la notion du temps et de l'espace. C'est dans le cercle étroit des amis que mon ami le plus aimé a salué si aimablement que j'ai reçu son noble message. Nous nous sommes tus toute la soirée. Nous n'avons ni profané ni exprimé par des mots la sensation qui nous envahissait et doucement nous transfigurait.

Mon intérêt pour tout ce qui touche au monde est singulièrement faible : je ne m'en tiens qu'à un seul journal. Et quelle que soit la manière dont je le commence, je n'y cherche que l'article qui m'apprendra quelque chose de celui à qui seul j'appartiens. Sur ce point les détails les plus insignifiants comptent si fortement pour moi que le moindre d'entre eux est plus important à mes yeux que toute la politique européenne. Si je n'apprends rien à ce propos, tout l'intérêt du journal disparaît pour le reste de la journée.

Je ne suis au reste en peine ni de son bonheur ni de sa gloire. Ma foi en son étoile est solidement ancrée en mon âme. Ce qui en lui a été offert au monde est d'une si noble et si rare beauté que son Génie tutélaire saura le protéger.

Ce n'est donc pas l'inquiétude qui m'incite à la guetter parmi le tumulte du monde. Ce n'est que l'amour, qui écoute le souffle le plus léger de l'aimé, parce que ce souffle est pour lui le souffle même de l'Esprit universel.

Nous autres, malheureux, avons ici en attendant besoin de réconfort. Mon pauvre Hans [1] a été malade et dolent. Il a imposé de trop lourds fardeaux à sa nature délicate — et il est grand temps de lui trouver un emploi correspondant davantage aux facultés supérieures dont il dispose. Sa dernière maladie aura eu l'avantage de l'incliner à éviter les efforts excessifs que lui aurait causés la direction du festival de Karlsruhe. J'espère qu'il pourra au moins, se reposer un peu ici — et peut-être, jouir d'un séjour fortifiant dans les montagnes, pour ensuite se détacher de ce Berlin qui lui est fatal, afin de se consacrer tout entier au service de son gracieux protecteur.

Il m'est encore difficile de me réjouir de ce repos auquel j'ai tant aspiré, bien qu'il me soit, par ailleurs, si heureusement assuré. Les temps révolus frémissent encore en moi. Je ne puis tout à fait me remettre de ma stupeur en voyant tout ce que j'ai gâché sans nécessité, de temps et de forces. Et je m'épouvante toujours à nouveau quand je pense à la misère et à l'abandon qui seraient mon lot si le Ciel ne me témoignait à présent, à travers l'amour de mon Roi, sa faveur infinie.

1. Hans de Bulow.

Je m'aperçois de mon fabuleux bonheur. Un sourire victorieux rayonne au travers de mes larmes. De ces larmes qui, enfin, ne pleurent plus sur moi et sur mon sort, mais sur la triste connaissance des choses de ce monde. Bien que j'aie encore en perspective quelques difficultés et quelques perturbations dues, d'une part, à ma future installation, et de l'autre à ma fâcheuse situation familiale, je n'en attends pas moins beaucoup de bien pour ma propre humeur de l'activité extérieure que je vais déployer volontiers pour mettre sur pied une représentation modèle de mon *Vaisseau Fantôme*.

La pensée de donner à mon Roi bien-aimé (dans la mesure des possibilités des artistes dont je disposerai, et après des études artistiques sérieuses) un léger aperçu de ce que je puis réaliser et du plaisir que je pourrais ainsi lui donner me fait prendre à cette entreprise un plaisir vraiment juvénile.

J'espère de la sorte servir utilement les désirs de mon généreux protecteur.

J'ai des nouvelles si favorables du chanteur Schnorr de Carolsfeld que je puis espérer une première représentation de *Tristan* en mai de l'an prochain.

Puisse le ciel m'armer de force et d'un gai courage, et me laisser offrir comme actions de grâces au génie bienveillant de ma vie les fruits les plus nobles de ma pensée et de mon art.

J'espère.

Et maintenant, laissez-moi vous saluer profondément, tendrement, dans ce voisinage retrouvé où demeure à nouveau mon noble ami. Je n'ai pas eu de chance jusqu'à présent dans mes courses en montagne. Une course à Hohenschwangau — qui sera mon seul délassement de ce genre au cours de l'été — sera accompagnée, j'en suis sûr, par le bonheur.

Mon très gracieux Roi m'accueillera-t-il favorablement quand je lui ferai hommage de la fidélité et de l'assurance de mon amour, et aussi des saluts les plus différents de mes jeunes amis ? J'espère ainsi, ne pas être tout à fait le malvenu, si je m'annonce pour dire au plus noble des Rois — que je demeure éternellement son plus fidèle et son plus reconnaissant sujet.

Richard Wagner.

⁂

Hohenschwangau, 16 *août* 1864.

Mon cher Ami,

Recevez avant toute chose mon remerciement le plus profond pour votre chère lettre.

J'y vois de nouveau l'amour qui vous lie à moi et la part sensible que vous prenez à tout ce qui me concerne. J'ai appris avec regret que M. de

Bulow était encore malade, je lui souhaite de tout cœur, le rétablissement de sa santé.

Mon cher ami, je lis dans les écrits que vous m'adressez la souffrance que vous causent à juste titre les conceptions actuelles sur l'Art et sur la Vie. Armons-nous cependant de courage... La conscience de la grande cause que nous servons nous fortifiera. Le jour se lève souvent plus rayonnant et plus clair après une sombre nuit. Une durable et brillante victoire succédera à la nuit et au combat.

Vous me demandez si votre venue jusqu'à moi, ici, dans ce bel *Hohenschwangau,* me serait agréable ? Soyez persuadé qu'il ne pourrait m'échoir une plus grande joie que celle de voir ici mon ami aimé. Alors il fera clair dans mon âme, alors la nature sublime apparaîtra dans un éclat redoublé. Mon âme et mon cœur seront dans la jubilation de vous voir.

Vous ne sauriez croire combien ma joie est grande à la pensée que vous souhaitez devenir bavarois. Je suis pleinement convaincu que je pourrai vous compter parmi mes sujets les plus fidèles, et je suis heureux de posséder un ami tel que vous.

Lorsque je vous écrivais dernièrement, je n'avais fait qu'apercevoir de loin le Rhin majestueux. Concevez l'étendue de ma joie lorsque je le contemplai de près, pendant une course à l'antique et vénérable Cologne. Sur les rives pittoresques les murs gris des Burgs médiévaux se dressaient fièrement, et j'ai joui doublement de tant de beauté, car j'avais pour compagnon un livre de *Légendes du Rhin.* Enfin je contemplais la sublime cathédrale de Cologne, ce chef-d'œuvre de l'architecture gothique, que je tiens pour une œuvre d'art admirable. — Mais l'ami des arts doit en voyant un semblable témoignage de l'art des hommes, rechercher et aimer d'un amour plus grand l'œuvre d'art totale, celle où s'entrelacent et se confondent la poésie et la musique — et c'est pourquoi il doit nous apparaître clairement que l'architecture n'est rien en soi — qu'elle ne doit être considérée que comme un moyen d'atteindre un but unique et grand. Seule, elle ne saurait nous offrir que des décors et des ombres dénuées de toute vraie vie intérieure... Mais il me faut achever ces lignes. Je me réjouis infiniment, cher ami, de pouvoir vous saluer dans les lieux où tout vous rappelle à moi — car c'est ici que pour la première fois j'ai lu plusieurs de vos poèmes. *Le Vaisseau Fantôme* me sera une grande joie.

Avec le salut cordial de votre ami et Roi,

Louis.

***

Starnberg, 26 *septembre* 1864.

Mon noble Roi profondément aimé,

Je dois à la faveur aussi inattendue qu'imméritée de Votre Majesté d'être transporté dans une vie neuve et pleine de promesses. Je pense soumettre à mon gracieux protecteur les résolutions qui mûrissent en moi,

sous des auspices aussi favorables et je désire à ce propos adresser à Votre Majesté une très humble requête.

Je suis dans la cinquante-deuxième année de ma vie, en pleine possession de l'extrême maturité de ma force et en droit d'attendre de moi-même la somme de mes travaux. Aussi dois-je sans hésitation diriger vers ce but l'ensemble de mes forces. J'ai décidé de m'écarter de tout autre travail (si avantageux qu'il puisse être pour moi, parce que plus facilement monnayable) afin d'attaquer uniquement, immédiatement, la composition de mon grand ouvrage sur les *Niebelungen.* Je crois répondre ainsi à l'esprit sublime de mon très gracieux protecteur, et à sa soif de grandeur, et c'est dans cette prévision que je demande très humblement à Votre Majesté de m'octroyer la charge d'achever ma Tétralogie de *L'Anneau du Niebelung* et d'en organiser méthodiquement la représentation à Munich. Votre Majesté daignerait m'accorder pour ce motif un établissement approprié à Munich, ainsi que les moyens, pendant le temps nécessaire, de vivre indépendant et libre, sans être soumis à l'obligation de rechercher un autre gagne-pain.

Votre Majesté, en me confiant cette tâche, soulignerait hautement le caractère du poème et ses tendances, d'une incontestable et vaste portée nationale, au moment même de sa parution. Ainsi seraient, à mon humble avis, annoncés en toute clarté au monde entier un but noble et original et une œuvre qui ferait honneur à la patrie. Ma situation si enviée deviendrait explicable. Sa beauté ne devrait plus être tenue secrète et il serait aisé à Votre Majesté, ainsi que cela se doit, de me laisser jouir en paix et dans sa grâce, des privilèges qui me sont encore nécessaires pour obtenir le calme dont je ne saurais me passer dans mon travail.

C'est dans une totale confiance que je recommande ma requête à la grâce qui, seule, maintient au monde l'artiste que je suis. Je demeure respectueusement et dans un indestructible dévouement,

de Votre Majesté
le très fidèle serviteur et sujet.

R. W.

♣

Hohenschwangau, 30 *septembre* 1864.

Ami aimé et chéri,

Vous pouvez imaginer la joie profonde dont m'a comblé votre dernière lettre. Soyez-en remercié de tout cœur.

Voici donc que la grande décision d'achever et de faire représenter *L'Anneau du Niebelung* a mûri en vous. Mon plus grand désir sera exaucé. O joie de cette pensée ! Je ferai tout mon possible (et de quelle façon que cela soit) pour contribuer à la réalisation de votre dessein. Je

vous ferai bientôt donner des précisions à ce sujet. Je me réjouis également d'assister à des représentations réussies du *Vaisseau Fantôme*, de *Lohengrin*, de *Tannhäuser*, de l'admirable *Tristan*, ainsi que des *Maîtres Chanteurs*.

Oui, achevez vos *Niebelungen* qui seront (je me fie à moi-même pour l'affirmer avec certitude) l'œuvre la plus grande et la plus haute qui ait jailli d'un cerveau humain. Hélas je dois achever ces lignes.

Je suis dans un amour toujours fidèle et profond

votre Roi et ami,

Louis.

***

Munich, 6 *octobre* 1864.

Mon Roi plein de grâces et profondément aimé,

Comme ce chef romain qui, tandis qu'il vouait ses armées à la victoire et sa personne à la mort, jetait sa lance parmi ses ennemis, j'ai résolu, sous l'influence magique de la volonté merveilleuse de mon admirable protecteur, de consacrer ma personne au crépuscule, mon œuvre à la naissance et mon Roi à la succession de ma gloire.

Mon humeur est plus que jamais fervente et accordée au sublime. Ce n'est qu'au moment de passer à l'action que je saisis pleinement l'étendue de la grandeur de mon projet. Je désire trois années d'entière et royale faveur — et au vingt-deuxième anniversaire de mon Seigneur, mon œuvre sera accomplie et acquise par Lui à la Nation allemande.

J'implore une heure bénie d'entretien et de discussion. Beaucoup de choses devront être ordonnées et entreprises. Personne, hormis mon Roi de divine origine, et moi-même, ne sauraient comprendre ce dont il s'agit ici.

J'attends cette heure dans une confiance heureuse.

Je vénère dans une joie et un amour extrême mon doux Seigneur.

Je suis son fidèle sujet
et son ami heureux,

R. W.

***

7 *octobre* 1864.

Mon Ami aimé,

Il m'est impossible de laisser passer cette journée sans vous assurer encore une fois de mon bonheur extrême de vous savoir heureux. L'accomplissement de notre vœu se rapproche, l'œuvre, dont vous osiez à

peine espérer voir jamais la naissance au jour, sera représentée, et votre volonté sera faite. Je ferai de mon côté tout ce que je puis, et ne reculerai devant aucun effort. Nous ferons don de cette œuvre merveilleuse à la Nation allemande et lui montrerons, ainsi qu'aux autres peuples de la terre, ce que l'art allemand peut accomplir.

Vous, mon cher ami, devrez bientôt voir que votre lutte pour la Vérité était valable. Les affreuses souffrances et les peines qu'il vous aura fallu endurer vous seront magnifiquement compensées et d'une manière que l'on saurait à peine imaginer. L'idéal auquel nous avons aspiré l'un et l'autre ne doit plus planer dans l'imaginaire. Il doit toucher terre. Vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde. Vous ne pouvez guère être aimé par d'autres autant que par moi.

Oh, pensée enivrante ! Le Drame, incarné dans sa perfection, doit naître par nous !

Avec mon amour le plus profond,
Votre fidèle ami,

Louis.

⁂

Munich, 10 *octobre* 1864.

Mon sublime Roi et Seigneur tant aimé,

Quand Christophe Colomb fut sur le point de partir pour son grand voyage, il surprit le roi Ferdinand et sa cour par ses exigences, à propos du commencement d'une entreprise pour laquelle il avait à grand'peine, et au prix des indicibles efforts de la moitié de sa vie, obtenu l'autorisation royale, et qui, au demeurant, apparaissait encore chimérique au reste du monde. Qui donna à l'homme cette incompréhensible énergie de maintenir des conditions qui paraissaient à tous masquer la fabuleuse avidité d'un homme qui préférait renoncer à l'entreprise désirée depuis si longtemps, que de céder sur un seul point de ses exigences ? Seule, une femme de sang royal, Isabelle de Castille, le comprit et reconnut précisément à la grandeur de ses exigences la grandeur convaincante de l'idée qui déjà faisait vivre dans l'esprit de Christophe Colomb ce Nouveau Monde, incommensurablement riche et qu'aucune richesse ne saurait conquérir. Elle rappela Christophe Colomb et pour satisfaire à ses exigences mit en gage les diamants de sa couronne.

Peut-être ce héros aurait-il pu être compris par celui qui aurait été témoin des inimaginables souffrances spirituelles qu'il endura silencieusement au cours de son voyage ? Celui-là aurait saisi que cet homme devait être lesté à l'avance de tout ce que peut donner la faveur d'un Roi, afin de jeter le haut sentiment de sa propre valeur, en guise de contre-poids, dans la balance de ses douleurs. C'est ainsi, mon Roi plein de grâces, qu'une

détresse intérieure me presse de recommander les plus grandes largesses à Votre Majesté, afin que je puisse achever mon œuvre. C'est le même sentiment que celui qui intercéda dans l'esprit d'Isabelle la Grande en faveur de Christophe Colomb, qui a incliné le cœur de Votre Majesté vers moi et vers mon œuvre.

Isabelle vit s'étendre devant elle le Nouveau Monde du Découvreur, et elle contribua à le faire émerger des flots. Et c'est ainsi que mon Roi voit surgir mon œuvre du sol de l'infâme galvaudage artistique du temps présent.

Je bénis pour cela votre Majesté — en invoquant la Puissance qui a fait de Lui le Seigneur de ma Vie.

J'ai beaucoup et largement exigé de Lui afin d'être préparé à tout, afin aussi de savoir que tout est prévu et que toutes possibilités d'avoir à manifester d'autres exigences soient exclues. Car je tiens pour nécessaire de déclarer ici à votre Majesté que jamais, en aucune circonstance, et sous quelque forme que ce soit, un vœu en faveur de mon intérêt personnel ne devra plus être exprimé à votre souveraine personne.

Tout me pressait d'obtenir cela. Je l'ai obtenu. Que mes relations avec mon sublime ami soient délivrées du moindre contact avec les misères de la vie.

Je n'exprime pas ainsi une promesse, puisque l'objet d'une promesse est incréé encore. Je glorifie un fait. Celui qui permet qu'au cours de ces trois années royales et bénies la fleur la plus riche de mon pouvoir créateur soit donnée au monde.

Aussi je n'ose exprimer mon remerciement. Seul ce qui sera créé par moi, pourra dire un jour ce que je ressens aujourd'hui.

Mon sentiment est aussi profond et aussi grand que la Grâce de mon Roi que j'aime et que j'adore pour l'éternité,

Comme le plus fidèle de ses sujets
et comme l'ami le plus heureux,

Richard Wagner.

***

Hohenschwangau, 4 *novembre* 1864.

Mon Ami aimé,

J'apprends avec un profond regret qu'un malaise vous retient à la chambre. Vous savez à quel point je vous aime et prends part à tout ce qui vous touche, à vos peines comme à vos joies. Vous êtes et serez toujours ce qui m'est le plus cher sur cette terre. Votre vie, voudrais-je vous dire, est la condition même de la mienne. Ecoutez ma pressante prière : ménagez votre santé et ne croyez surtout pas que l'égoïste désir de voir

bientôt achevée une œuvre à laquelle j'aspire, me l'ait inspirée. Oh non ! Il ne s'agit point de cela. Je n'aime pas en vous que l'artiste. Je vous aime tel que vous êtes, l'homme tout entier et j'honore en vous le suprême dépassement de moi-même.

Souvent je me tiens perdu dans mes songes, devant votre buste de marbre qui est depuis peu arrivé ici. Je suis à nouveau transporté de bonheur par la pensée que je vous connais et vis dans le temps où vous vivez, agissez, combattez et triomphez. Songez-vous quelquefois au programme que vous m'avez donné à Berg ? Au *Parsifal* ? Aux *Vainqueurs* ? Que Dieu vous donne force et courage. Je retournerai vraisemblablement à Munich à la fin de ce mois, et je me réjouis infiniment de revoir mon cher ami et de lui parler encore.

Je pense écrire au Roi de Saxe à propos du chanteur Schnorr et me réjouis déjà de ce concert dans lequel il contribuera à faire pénétrer l'auditeur dans l'intelligence et les merveilles de vos œuvres.

Il me faut finir à présent. Accomplissez mon vœu, ménagez-vous, mon bien-aimé, pour l'amour de moi.

Saluez amicalement de ma part de Bulow.

Avec mon profond amour je suis pour toujours, votre fidèle ami et Roi,

Louis.

⁂

Munich, 6 novembre 1864.

Mon admirable Roi profondément aimé,

Il est un secret que mon sublime et doux ami ne pénétrera qu'à l'heure de sa mort. Le fait que lui, seul, est le créateur de tout ce que le monde désormais attachera à mon nom et qui doit à présent lui sembler encore obscur, lui apparaîtra alors clairement. Mon unique et véritable raison de vivre est l'amour merveilleux qui monte du cœur de mon royal ami et qui, comme du sein de Dieu, m'inonde de sa rosée et féconde en moi de nouveaux germes de vie. Il m'a semblé, au jour de la Toussaint, que j'ornais ma propre tombe des fleurs enivrantes de cet amour. En vérité je ne suis plus, j'ai trop vécu, trop souffert. La vie, et ce qui en elle, de plus en plus, me devenait étranger et perpétuellement me distrayait de moi-même m'aura été une gêne trop lourde et trop profonde.

Quand je parviens comme maintenant à me recueillir, il me semble — et cela ne peut être dû qu'à la puissante action d'ensorcellement de votre amour et de votre ferveur — que j'accède, comme par-delà la tombe de mon passé, à une nouvelle et seconde vie. Mon ami plein de grâces est le seul créateur de cette vie. Il est le sauveur qui me conduit à une religion nouvelle qui, des profondeurs de mon être, suscitera une seconde et une nouvelle existence, celle qui n'attend pas la mort. Je dédie mes pre-

mières forces renaissantes et les faibles lignes que voici à mon royal ami. J'ose espérer que j'aurai, par delà la forme catastrophique qu'elle a prise, rendu moins pénible pour moi la vieille douleur chronique dont je souffre. Il me semble aussi d'un bon augure d'avoir acquis la consolante perspective d'une amélioration de ma santé au moment même où j'achève de m'établir dans le dernier asile de ma vie. Je serai prochainement, très prochainement, tout à mon travail, pour ne plus l'abandonner avant sa fin — et je sentirai alors mon être renaître.

Le passage dont je reprendrai la mise en musique après avoir fini quelques travaux complémentaires est merveilleux. Il s'agit de la scène la plus sublime du plus tragique de mes héros : Wotan, l'incarnation de la toute puissance de la volonté de vivre, a résolu son propre sacrifice. Il se sent tout puissant à présent, car il est plus grand dans le renoncement que dans le désir, et il crie à Erda, qui est la sagesse primitive de la Terre, et qui jadis lui enseigna la peur de sa propre fin, qu'aucune angoisse ne peut l'enchaîner, puisqu'il veut à présent sa fin, avec la même volonté que jadis il désirait la vie. Il sait que sa vie se prolonge en celle de Siegfried, Erda, en sa sagesse, l'ignore. La vie de Wotan se continue dans celle de Siegfried, comme celle de l'artiste dans son œuvre. Plus celle-ci vit une vie libre, autonome et durable, plus les traces en elle de l'artiste disparaissent. Plus celui-ci est oublié pour cette œuvre qui le transcende — et plus il est en lui-même comblé ; et c'est ainsi, que dans un certain sens supérieur, sa disparition et sa mort sont la vie même de l'œuvre d'art.

Cet état d'âme est le mien au moment où je retourne à l'accomplissement de mon œuvre. Je veux vivre éternellement et me laisser anéantir par mon Siegfried. O mort, que tu es Belle ! Avec quelle émotion sacrée vais-je éveiller Brünnhild de son long sommeil ! Elle dormait tandis que Siegfried croissait. Comme à présent tout ceci est chargé de sens pour moi ! Ma dernière musique a été l'annonce faite à Siegfried par l'oiseau de la forêt — pour lui apprendre qu'il pourrait, s'il ignorait la peur, éveiller Brünnhild. Il poursuivait en riant l'oiseau qui, en voletant, lui montrait le chemin du roc enchanté. Ce chemin, mon doux et royal ami, aura été pour moi bien long, et bien malaisé. Je croyais ne jamais arriver jusqu'au rocher. Cependant comme je suis Wotan, c'est par Siegfried que je réussirai. Il éveille la Vierge qui est le plus beau trésor du monde. Mon œuvre vivra. Ne vit-elle pas déjà dans l'infini ?

Je me réjouis de pouvoir bientôt m'entretenir de vive voix avec mon cher Seigneur de tant de choses passionnantes !

Quand le démon de mon passé tente à présent de distraire mon esprit de ses préoccupations — c'est toujours une parole curieuse, interrogative, et sympathique, de mon admirable ami qui me réintroduit dans le cercle enchanté qui seul m'est familier. Quelle profonde reconnaissance je vous dois, ne serait-ce que pour cela ! J'aime dans ces rapports d'une incomparable, d'une noble, et d'une exaltante beauté, la vraie source de ma nouvelle force créatrice...

Quelle que soit l'importance pour moi, dans cette dernière période de ma création artistique, d'obtenir, ne serait-ce que, dans l'intérêt même de l'exécution, un maximum d'intégrité, il n'en reste pas moins que mon but ultime est de toucher l'esprit vivifiant de mon ultime auditeur (car mon gracieux protecteur est le seul public auquel je tienne encore) et de le savoir illuminé par sa géniale clairvoyance — par celle qui complète ce que la chair trop faible ne saurait percevoir.

Avec quelle joie profonde et quel zèle exaltant vais-je bientôt initier mon jeune Roi, selon son désir, aux ultimes secrets de mon art. Rien ne doit être caché, et les fibres mystérieuses dont est tissée la trame souvent étrange, de cet art doivent s'étendre devant son esprit aimant, comme devant le Créateur lui-même.

Cette initiation comportera un temps d'étude qui ne sera pas sans joie, pendant lequel mon fidèle Hans de Bülow, que j'attends bientôt, me sera d'un grand secours.

Lorsque je contemple cette période de vie qui s'ouvre devant moi, je défaille presque devant le bonheur qui, enfin — et avec quelle générosité ! — m'est donné. En vérité, je vais connaître une vie comme par-delà la mort, transcendée, et à l'image de celle vécue par les Bienheureux qui sont à jamais soustraits à la médiocrité du destin terrestre.

Je ne vois, partout où s'étend mon regard, que cette noble félicité — et, que j'en sois à l'aurore ou au crépuscule, dès que je suis en contact avec mon protecteur bien-aimé, mon esprit et mon cœur enflammés se tournent vers le bonheur inespéré et fabuleux que j'ai trouvé dans son amour, et qui fait de moi son bien pour l'éternité.

Merci — Merci — Amour inexprimable
Douce et bienfaisante adoration
Mon Ange !
Son bienheureux protégé

R. W.

⁂

Hohenschwangau, 8 *novembre* 1864.

Mon Ami aimé et unique,

Comme le soleil majestueux dissipe les sombres brumes lourdes d'angoisse et répand la lumière, la chaleur et une fraîche volupté, ainsi m'est apparue aujourd'hui votre chère lettre, m'apprenant que vos souffrances, ami aimé, ont enfin cessé de vous torturer et que vous marchez à grands pas vers la guérison.

Penser à vous me rend ma tâche plus légère. Tant que vous vivrez, la vie me sera magnifique et gonflée de bonheur, ô mon Bien-aimé ! Wotan

ne doit point mourir à lui-même pour se transformer en Siegfried. Il lui faut vivre longtemps encore pour se complaire en son héros.

Je passe mon temps ici, dans mon cher *Hohenschwangau,* tranquillement mais allègrement aussi. Une paix bienfaisante règne en ces lieux. Je trouve davantage de temps pour la lecture. Je lis à présent Shakespeare et le *Faust* de Gœthe. L'air fortifiant des montagnes exerce aussi sur moi une influence salutaire. Je fais presque chaque jour une course à cheval. J'apprends que la première représentation du *Vaisseau Fantôme* pourra avoir lieu le 27 de ce mois. Je n'y assisterai pas, car dans une première représentation se glissent facilement bien des imperfections, tandis que la répétition des représentations donne toujours aux interprètes une sûreté accrue dans leur jeu et, partant, assure à l'auditeur une jouissance artistique plus certaine et plus haute.

Je me propose, en faisant représenter les œuvres majeures de Shakespeare, Calderon, Mozart, Glück, Weber, de détacher le public munichois des pièces frivoles et vulgaires, d'éclairer et d'élever son goût et de le préparer aux merveilles de vos œuvres en lui facilitant l'intelligence des œuvre d'autres grands Maîtres, car tout doit être pénétré de la gravité de l'Art. J'envoie à mon ami très cher une photographie peinte, qui est, d'après ce que l'on m'a dit, le portrait le plus réussi de moi ; je vous l'envoie parce que j'ai la ferme conviction que, de tous les hommes qui me connaissent, c'est vous qui m'aimez le plus. Puissiez-vous songer, en la regardant de temps à autre, que celui qui vous l'envoie vous a voué un amour qui durera éternellement et qu'il vous aime avec feu et aussi fortement qu'un homme puisse aimer.

Eternellement vôtre,

Louis,

***

Hohenschwangau, 26 *novembre* 1864.

Ami tant aimé,

Quoique je songe à retourner d'ici peu à Munich et que j'espère, après m'être délivré de toutes les affaires qui m'accablent, pouvoir saluer bientôt de tout cœur, comme toujours certes, mon cher et mon Unique, je ne puis cependant résister à mon envie de vous adresser ces quelques lignes. Comme le conseiller Pfistermeister vous l'a déjà appris, ami aimé, j'assisterai, et avec la plus grande joie, à la première représentation du *Vaisseau Fantôme.* Soyez persuadé que je comprends, mon Aimé, que je sais et que je sens que l'Aimé ne veut plus vivre et créer que pour

moi. Car ma vie, ma vie vraie n'est qu'en lui. Aucune douleur, aucun souci ne peuvent troubler mon existence tant qu'au ciel scintillera pour moi cette étoile. Mon tout dépend de lui.

J'ai écrit aujourd'hui au Roi de Saxe pour qu'il nous prête le chanteur Schnorr et lui donne le mois prochain un congé de dix ou douze jours. Peut-être par la suite, réussirons-nous à l'attacher définitivement à Munich. J'ai résolu de faire élever un grand Théâtre de pierre, afin que la représentation de l'*Anneau du Niebelung* y soit parfaite. Il faut à cette œuvre incomparable une scène digne d'elle. Souhaitons que vos efforts en vue de trouver des chanteurs consciencieux et dramatiques soient couronnés de succès. Mais je causerai avec vous de tout cela. Bref, il nous faut mettre en pratique cette phrase de votre préface : « Qu'au commencement soit l'action. »

A un prochain revoir, mon Bien-Aimé.

En amour éternel et ferveur, votre fidèle ami,

Louis.

⁂

Munich, 11 *décembre* 1864.

Ami aimé, unique,

Je suis bouleversé, transporté par l'admirable soirée d'hier et il me faut céder à la voix intérieure qui me presse de vous dire que la Béatitude dont vous me comblez n'a pas de nom dans le langage humain. J'étais emporté dans les sphères supra-terrestres, je respirais des voluptés inexprimables, mais pourquoi tenter de vous décrire cette béatitude ? Les pauvres mots sans musique n'y peuvent suffire. Je ne puis que vous adorer et rendre grâces à la Puissance qui vous a mené jusqu'à moi. Je sens toujours plus clairement que je suis hors d'état, quoique je fasse, et quoique je puisse entreprendre en votre faveur, de vous louer à votre mesure. Il ne saurait s'agir que d'un balbutiement de gratitude. Un homme ne peut obliger un Dieu, il ne peut que l'aimer et le vénérer. Vous êtes et vous resterez à travers le temps et l'éternité, mon unique amour, mon aimé, mon saint.

Je suis semblable à une étincelle qui aspire à être transcendée par votre soleil et à disparaître de la terre quand il cessera de l'irradier de ses rayons. Ah si déjà sur nous descendait le soir, sombrait l'astre du jour, scintillaient les constellations — signes avant-coureurs des nocturnes voluptés ! Ah, comme je suis heureux !

En amour éternel,
votre Louis,
Bienheureux et fidèle jusqu'à la mort.

⁂

Noël 1864.

C'est ainsi que mon aimable Roi m'est tout, et que plus jamais je ne serai solitaire — puisque femme et enfants, ami et frère, et toutes choses pour moi se confondent avec le sublime et gracieux esprit qui veille sur ma Vie.

C'est en tenant la main du divin Christ aimé qu'il s'approche de moi. C'est ainsi que je salue en lui, dans la patrie enfin conquise, le donateur de la beauté et du bonheur suprêmes.

Richard Wagner.

⁂

25 *décembre* 1864.

Cher Ami,

Enfin, je trouve pour moi un moment de loisir. Que mes petits cadeaux vous aient fait plaisir me réjouit profondément. Je reviens à l'instant du concert où Bülow a magistralement joué. Maintenant Semper ne tardera pas à venir. Je me réjouis de voir les plans du théâtre où les œuvres divines de mon cher, de mon Unique, seront représentées.

Que Dieu mène à bien l'entreprise ! Je suis tout à la joie de revoir mon ami.

En éternel amour, votre fidèle

Louis.

⁂

31 *décembre* 1864.

Mon ami profondément aimé,

Je ne trouve, hélas, pour moi-même qu'un court instant. J'ai appris avec le plus profond regret que votre indisposition vous retiendra plusieurs jours à la chambre.

Du fond du cœur je vous souhaite pour l'année nouvelle tout le bien imaginable. Vous savez que mon amour, que ma félicité sont infinis. Je sais que vous m'aimez et je vous en remercie profondément. L'année qui sera bientôt écoulée aura été la plus belle de ma vie. Elle a été toute entière enivrante et heureuse. J'ai parlé récemment à Semper.

J'espère que tout va selon votre désir. Bénédiction et salut à toutes vos entreprises ! Merci, grand merci pour les joies ineffables que vous m'avez ménagées et aussi pour toutes les peines que vous avez assumées

au cours de cette année ! Oh, je voudrais vous dire tant et tant de choses et combien mon âme aspire à vous ! Par malheur il me faut finir ces lignes et prendre congé pour cette année de l'ami aimé.

Eternellement, éternellement
votre fidèle

Louis.

***

30 *janvier* 1865.

Mon cher Ami,

Au moment même où je reviens de la promenade, je trouve votre admirable portrait. Quelle surprise, quelle merveilleuse réussite ! Recevez du fond de mon cœur, mon remerciement le plus chaleureux.

Je vous remercie cordialement aussi de la brochure que je viens de recevoir, et qui m'a beaucoup intéressé. Oui, dorénavant tout s'accomplira. Le *Tannhäuser* lui aussi doit être représenté dans le nouveau temple de l'art — et à la perfection. J'espère en un prochain revoir. Hélas, il me faut finir. Du fond de mon âme merci.

Jusqu'à la mort,

Louis.

***

Munich, 31 *janvier* 1865.

Mon Roi plein de grâces,

Un sentiment tendre, grave, et presque mélancolique, m'a envahi hier, tandis que je m'attardais un court moment dans ces appartements, où je n'avais guère pénétré auparavant que pour paraître devant vous qui, depuis que je vous y ai vu pour la première fois, êtes devenu le Seigneur de ma Vie.

Si le portrait qu'on y a exposé a obtenu quelque succès, ce n'est que parce que le peintre, afin de saisir l'expression de mon visage qu'il souhaitait, eut l'idée heureuse d'introduire dans son tableau un buste de mon protecteur aimé, pour me contraindre en quelque sorte à m'abandonner à l'humeur confiante, méditative, et doucement accordée à l'inspiration qui est la mienne lorsque je sais, que sur les songeries, les aspirations, et les créations de mon esprit, veille un ange fidèle et puissant.

Ce que je disais jadis à mon sublime ami vaut aussi pour ce tableau — qui ne put être réussi que parce que mon Roi le rendit possible.

Il-a-tout-fait.

Et maintenant un signe — un ordre. Que souhaite entendre à l'orchestre mon noble Bienfaiteur ?

On m'a donné au commencement l'ordre de ne pas laisser la musique durer plus d'une heure. Je pense commencer un peu à répéter avec les musiciens à partir de cinq heures, car c'est ce qui répondrait le mieux aux convenances de Votre Majesté. Après un court temps de repos, et vers sept heures, Votre Majesté pourrait nous accorder son auguste présence...

Les parties d'orchestre de *Tristan* vont bientôt arriver. Pourrons-nous, une autre fois, en exécuter une suite qui s'enchaîne ? J'attends, heureux et fier un commandement, qui est pour moi l'expression d'un désir de l'amour. Pénétré de cet amour et d'une pure reconnaissance, je demeure le plus fidèle serviteur de mon Seigneur adoré.

Richard Wagner.

***

Munich, 13 *février* 1865.

Mon Cher Roi et Seigneur que j'aime profondément,

Je suis sorti de ma solitude et de ma retraite pour assister à une représentation de mon *Tannhäuser.* Je m'en étais abstenu depuis les représentations dirigées par moi, il y a bien longtemps, à Dresde. Je n'avais fait d'exception que pour l'aventureuse représentation de Paris. Quoique ne pouvant m'attendre à une représentation « à ma manière », je me laissai déterminer par une étrange et profonde nostalgie à aller voir mon œuvre. Il me semblait qu'elle se déroulait devant moi comme après ma mort, et que, par elle, j'apprenais ce qui serait resté de moi pour le monde, si déjà je l'avais quitté, comme c'était, il y a aujourd'hui un an, mon désir le plus profond.

L'action exercée sur moi fut indescriptible. Malgré les lacunes et les faiblesses de l'exécution, l'ensemble de ma pensée se dressait devant moi. De puissants, de prodigieux souvenirs m'envahissaient. Vers le milieu du second acte, lorsque commença le concours des chanteurs, je me mis à pleurer, à sangloter, et il me fallut sortir de la salle, et trouver un refuge sur la scène.

Par quoi ai-je été si profondément ému ?

Vingt ans ont passé depuis que j'ai appelé cette œuvre à la vie. Que n'ai-je souffert en ce temps ? La sonorité du *Tannhäuser* s'étant toujours confondue avec celle de mes douleurs, celui qui le saurait et pourrait

le raconter, pourrait aussi peut-être expliquer ce qui, hier, m'a si violemment dominé et attendri.

Et cela ne sera pas ignoré par l'ange gardien qui magiquement m'a retenu dans la vie que j'aurais tant voulu fuir.

Il me comprend et je vis !

Je me sens très gêné aujourd'hui, cependant, d'avoir à rendre compte à mon très gracieux Seigneur d'une communication du professeur Semper à propos du projet inspiré par la haute et généreuse pensée de Votre Majesté.

Ce rapport contient la proposition de faire d'abord un essai de l'effet pratique des nouveautés scéniques et acoustiques de la construction interne du futur théâtre. Pour ne pas être obligé, à cette intention, de construire tout un bâtiment provisoire, et coûteux malgré la médiocrité des matériaux employés, Semper propose d'élever dans une aile du grand bâtiment en verre, servant aux Expositions, un théâtre facile à décorer d'une façade convenable. Les installations intérieures, ainsi que la machinerie et les décors, seraient disponibles ensuite pour le Théâtre monumental et définitif. Le tout serait faisable en une demi-année. Tel est l'essentiel des propositions que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, afin qu'une construction provisoire puisse être envisagée pratiquement et sans trop attendre dans le cadre particulier du Palais de verre. Il resterait à la gracieuse convenance de Votre Majesté de décider quand on devrait s'attaquer à l'exécution.

Je suis en tout et pour tout le très fidèle sujet de Votre Majesté.

Richard Wagner.

⁂

14 *février* 1865.

Mon Ami profondément aimé,

Je vous remercie beaucoup de votre lettre d'hier. J'ai été profondément heureux d'apprendre que vous avez été à peu près satisfait de la récente représentation de *Tannhäuser*. J'espère de tout mon cœur que le temps d'une représentation en tous points parfaite n'est pas trop éloigné.

En ce qui concerne le projet d'un théâtre provisoire de Semper, je suis parfaitement d'accord. Je brûle du désir de voir enfin le plan ébauché par lui pour ce Théâtre des Fêtes qui est nôtre, et autant désiré, ami aimé, par vous que par moi. Je veux dès maintenant connaître un avant-goût des merveilles futures. O Tristan ! O Siegfried !

Ces gens bornés et misérables ne peuvent concevoir la nature de notre amour. « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » ! Ils ignorent que vous m'êtes tout, car vous l'avez toujours été, que vous

le serez jusqu'à la mort, et que je vous ai aimé avant même de vous voir ! Je sais que mon ami me connaît, que sa foi en moi ne s'éteindra jamais. Oh ! écrivez-moi encore, j'espère bientôt vous voir.

En amour profond, éternel,
votre fidèle

Louis.

***

16 *février* 1865.

Mon merveilleux Ami, tendrement aimé,

Pouvez-vous me définir la nature de l'amour ?

Non, seul l'amour a la connaissance de soi. Tout ce que vous dites de lui ne saurait être qu'un symbole. Son essence est inexprimable, on ne peut en exposer que des mouvements et des variations. Le poète, s'il veut exprimer une image de l'amour, ne peut que montrer fidèlement les faits tels qu'ils montent de ses profondeurs secrètes, et tels qu'ils affleurent à la surface de la vie.

Oui, nous ne reconnaissons notre amour qu'à nos résolutions et à nos actes. Nos énigmes intérieures ne s'éclaircissent que lorsque les événements nous acculent à la décision, et c'est à l'énoncé de notre décision que nous reconnaissons l'impulsion maîtresse de notre âme la plus secrète. Comme je suis heureux, mon splendide ami adoré, d'éprouver toujours en moi la faculté et la force de m'adonner avec amour à ces recherches en moi-même qui, seules me dispensent la félicité. Le Génie de ma vie, qui souvent est triste jusqu'à la mort, sait comment l'espoir et la foi s'enfuyaient de mon cœur. Seul l'amour lui donnera le pouvoir de m'inviter encore à la vie. Seul l'amour fit reprendre en moi la flamme de la foi et de l'espoir.

L'amour est la nécessité divine qui toujours reconstruit ma vie, et qui, toujours, me rend la foi et l'espérance. Aussi celles-ci, par une voix intérieure, me pressent-elles de saisir à nouveau cette tendre puissance et de m'abandonner, tout pénétré d'elle, à sa magie rédemptrice.

C'est ainsi qu'aujourd'hui je conçois cet appel qui monte du plus secret de moi-même, et que je m'interroge à son propos. Quel est ce désir qui, lorsque je puis l'apaiser, comble en moi toute foi et toute espérance ? Que veux-je dire, en disant que seul l'amour que je porte à mon sublime ami peut me donner le bonheur ? Ce cas particulier projette bien de la lumière sur la nature de l'amour. Je puis clairement l'affirmer, car il s'agit ici de quelque chose qui transcende le sentiment, et qui est devenu une détermination et un acte.

Mon art, cette expression de mon être et de mon action, m'était, il y a un an, lourdement à charge. Je succombais sous le poids de ce fardeau, et aspirais à le rejeter loin de moi. Alors retentit la voix de l'ange. Et toi, mon Admirable, tu vins à moi en t'écriant « Reprends ton fardeau, jette-le dans mon cœur, et il te sera rendu comme un don sacré des Dieux qui te fera goûter avec moi les voluptés du Paradis ! »

Depuis ce temps mes pensées, mes aspirations et mes rêveries n'ont plus qu'un but : pénétrer jusqu'au plus secret de ce à quoi s'attache le plaisir de mon aimé ; deviner ce qu'il veut, ce qui lui donne de la joie ; et ainsi comprendre le sens de ce qu'il désire et de ce qui lui agrée. Toute représentation de ma propre volonté s'obscurcit, dès qu'il me semble m'éloigner, ne serait-ce qu'en pensée, de cet unique mobile de mon Désir ; et je me prends tout à coup à me demander si mes aspirations me seraient encore concevables et possibles, à supposer que ce ressort soudain se brisât, et que le plaisir de mon ami ne fût plus le but de ma volonté ?

C'est impossible. Car ceci seulement donne un sens à mon effort. Il n'y a pas un atome d'exagération dans cette expression de ma pensée. Il ne s'agit que de la vérité toute simple. Je ne tiens plus à mon art, ni à l'achèvement et à la représentation de mes œuvres. Je ne veux plus faire que ce qui cause de la joie à mon ami — et que ce qu'il attend de moi, pour y trouver son bon plaisir.

Serait-ce un blasphème à l'endroit de ma force ? Je ne crois pas qu'on ait jamais blâmé mon Tannhäuser quand il déclare que ce n'est ni pour lui, ni pour son propre salut qu'il agit, mais seulement pour obtenir le sourire de l'ange si profondément en peine de son destin et du salut de son âme.

Et ceci, mon ami plein de grâces, s'appelle l'amour, et tels en sont les miracles. Une soudaine inspiration m'a fait trouver le symbole qui exprime le sens le plus profond de la nature de l'amour. Ce qui, chez tant d'autres, n'a été qu'un noble sentiment de résignation, devient ici action. Avec au cœur une passion telle qu'aucun pécheur jamais ne l'éprouva, Tannhäuser accomplit l'œuvre déchirante de l'expiation. Son âme, à travers toutes les douleurs et toutes les humiliations, ne s'attache qu'au seul désir de plaire et d'être aimé. Serait-ce impie ? Comment pouvait-il donner à l'aimée de la joie ? « Les larmes de profonde compassion d'Elisabeth » ne sauraient être séchées que par le salut de l'âme du Bien-Aimé et par la rédemption de l'Ami. S'il est racheté, elle est heureuse. Ainsi le salut de l'un n'existe que dans le salut de l'autre — et tandis que chacun des amants ne s'inquiète que du salut de l'autre, il ne désire en vérité, et sans y penser que le sien propre. Comment, son seul salut ? Non pas. Voyez ! voici qu'approchent les envoyés des prêtres. Le bâton desséché du pèlerin a reverdi. La grâce de Dieu est acquise à tous les pécheurs du monde. Voici l'action et voici le miracle qui ont été conquis pour tous. Cependant que les amants

n'aspirent chacun qu'au salut de l'autre, l'œuvre d'amour s'accomplissait pour l'univers tout entier.

Et cette œuvre nous voulons nous aussi, la conquérir pour la donner. L'œuvre qu'un solitaire ne saurait accomplir, naîtra de l'union de nos cœurs dont chacun ne veut que le désir et la volonté de l'autre. Que jamais mon divin ami n'hésite, ne serait-ce que l'espace d'un instant, à croire que je ne tiens que de son amour mes dons, et que mon œuvre ne peut réussir que si elle n'est plus mon œuvre, mais celle de l'amour que je lui porte. — Salut — Salut à l'alliance ! Celui qui est aimé et qui aime donne le bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Fidèlement et éternellement à lui,

Richard Wagner.

(TRADUCTION DE BLANDINE OLLIVIER.)

Copyright by Plon

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, sous la pression de l'opinion publique, Wagner devra bientôt quitter la Bavière et se réfugier en Suisse à Triebschen. Sa femme meurt à cette époque. Cosima vivra avec lui et lui donnera un fils. L'infortuné roi de Bavière mourra fou en 1886. *Sa correspondance avec Wagner avait duré jusqu'en* 1883. (*N.D.L.R.*)

CHRONIQUE DES LIVRES

LUDMILLA TCHERINA

par Nicole Hirsch *(Del Duca, éd.)*

Nicole Hirsch vient de nous donner son premier livre. Elle a été séduite par la vie mouvementée et la carrière étonnante de Ludmilla Tcherina et les fait revivre dans leur humaine véracité. Par touches brillantes, elle a su mettre en valeur les qualités rares de la danseuse aussi bien mime que récitante du *Martyre de Saint Sébastien* et même peintre à ses heures. Elle éclaire d'une jolie lumière la jeunesse et les dons prestigieux de la petite fille russe qui n'eut qu'à paraître pour entraîner l'adhésion du public, mais après avoir beaucoup travaillé avec Serge Lifar, lequel la fit débuter, salle Pleyel, où elle dansa avec lui, *Roméo et Juliette* de Tchaïkowsky.

Il n'est pas besoin d'être « ballettomane » pour apprécier ce livre, il est bondé d'anecdotes qui creusent la psychologie de la femme autant que celle de la danseuse. Il nous rappelle aussi que la réussite d'une grande vedette n'est pas faite que de succès faciles et de réclame. La rigueur du travail est, plus qu'on ne le pense, à la base de bien des carrières dites spectaculaires.

H. JOURDAN-MORHANGE

(Suite de la chronique des livres page 65.)

L'HOMME D'AVRIL

par Emmanuel Roblès

VII

Très tôt, les grooms de l'hôtel avaient empilé dans le hall les bagages des touristes. Ceux-ci descendaient des étages par petits groupes. Le jeune couple français portait sur le visage le même air de bonheur naïf. Le brave Mac Crindle surgit à son tour de l'ascenseur et se

Résumé des précédents chapitres. — Pour prix d'un concours organisé par l'agence *World*, le peintre parisien Henri Carver a gagné « un voyage au Japon ». Il est venu à Tokyo en avion, en compagnie d'une jeune femme de trente-huit ans — de quelques années son aînée — Madeleine Lugon, directrice de la galerie de tableaux avec laquelle Carver est sous contrat. Leurs liens sont apparemment ceux de la camaraderie — mais on devine que la jeune femme a pour le peintre une certaine inclination.

Dès le lendemain de son arrivée, Carver fait la connaissance d'une jeune fille japonaise, Reiko Katayama, qui a été chargée de lui faire visiter une exposition de tableaux. La jeunesse, la grâce réservée de Reiko — qui contrastent avec les manières hardies et le cynisme de Madeleine — ne tardent pas à charmer Carver. Il obtient de la jeune fille qu'elle lui fasse visiter la ville et ses environs.

Pendant les jours qui suivent, Carver perd un peu de vue Madeleine jusqu'au soir où elle lui confie qu'elle est devenue la maîtresse d'un de leurs compagnons de voyage, un Hollandais nommé Van Gerdaas qui l'effraie par la violence de la passion qu'il lui manifeste (passion qu'elle ne partage nullement) et par sa jalousie.

En partie pour ne pas laisser Madeleine seule en proie à son inquiétant amant, en partie parce que Carver lui-même est effrayé par la place grandissante que Reiko occupe dans son esprit, il se décide à quitter Tokyo et à poursuivre avec ses compagnons — Madeleine Lugon, Van Gerdaas et un Écossais Mac Crindle — le voyage qui ne doit le ramener que pour un jour dans la capitale du Japon.

précipita vers le bureau de change. Carver de loin lui fit un signe joyeux et acheva de rédiger sur une grande enveloppe l'adresse des Katayama. Cette adresse figurait sur la carte de visite que Reiko avait remise à Carver. L'idée lui vint de la noter sur son carnet mais Mac Crindle arrivait sur lui, une poignée de billets à la main. « Mon cher, je m'aperçois que j'ai dépensé des sommes folles ! Mais folles ! » Et il repartit d'une démarche saccadée d'échassier.

Aux Katayama, Carver envoyait une aquarelle qu'il avait peinte à Hakone et pour Reiko il avait réservé un des dessins d'Enoshima où elle apparaissait sur un fond de rochers et d'océan. Placés entre deux feuilles de carton, les deux dessins allaient être confiés aux services de l'hôtel qui les achemineraient dans la matinée même. Il écrivit un mot aimable pour ses hôtes de la veille et à la jeune fille une lettre où il la remerciait en termes mesurés pour que les parents, le cas échéant, pussent la lire. La formule finale paraîtrait un peu trop fervente peut-être mais il la laissa, signa et dessina sous la signature un petit paysage avec au premier plan un oiseau à longue queue roulée.

— C'est joli, dit tout près de lui Madeleine. Pas trop de regrets ?

Elle avait mis une robe bleue, très fraîche et s'était maquillé le visage avec beaucoup de soin.

— Tu es sensationnelle, dit Carver. Viens donc me raconter comment tu t'es débarrassée de ton prétendant.

Ils s'installèrent à l'entrée du bar, commandèrent du café et des jus de fruits.

— Une scène horrible, dit-elle. Je crois qu'il ne viendra pas avec nous.

— A ce point ?

— Il ne peut cependant pas vivre sans moi... Les hommes ont de ces contradictions.

Elle rit, montra ses dents à l'éclat cruel puis sortit de son sac un petit miroir et fit bouffer ses cheveux en balançant la tête à droite et à gauche d'un air de coquetterie affectée.

— Je t'avouerai, fit-elle ensuite, qu'il m'a un peu injuriée aussi.

Carver s'amusait de cette histoire.

— Et il croit, ajouta-t-elle, que tu es pour quelque chose dans mon refus.

— Tu pouvais lui dire que j'étais prêt cependant à vous donner ma bénédiction...

Elle cessa de sourire, referma son sac et grignota une des galettes qui accompagnaient les jus de fruit.

— Et pourquoi imagine-t-il que je t'empêche de l'épouser ?

Elle fit un geste vague :

— Une idée à lui...

Carver la regarda d'un air songeur. Elle était vraiment belle, avec ses lèvres un peu épaisses et ses yeux larges et froids, mais il ne la désirait pas et il savait à cette minute pourquoi il ne l'avait jamais désirée. Sous

tant de beauté il devinait cette dépravation qui donnait à son sourire une cruauté bizarre. Tout élan vers elle venait se perdre comme une pluie sur les sables. Elle aimait le plaisir pour le plaisir et peut-être trouvait-elle ainsi la parade à toutes les questions qu'un être vivant se pose sans fin, jusqu'à sentir dans sa bouche le petit goût acide du désespoir.

On embarqua les touristes à bord d'un autocar qui les conduisit jusqu'à la gare centrale. Là se trouvait déjà une caravane de voyageurs japonais qui devaient se joindre à leur groupe pour les visites de Kyoto et de Nara. Ils n'étaient pas nombreux, une vingtaine environ.

Sur le quai, Madeleine se montra inquiète et jeta de fréquents coups d'œil autour d'elle. Carver en déduisit qu'elle n'avait pas menti lorsqu'elle lui avait déclaré que Van Gerdaas lui faisait peur. Quel genre de personnage pouvait-il être ?

Les deux wagons réservés pour la *World* étaient confortables et élégants, avec des fauteuils à dossier réglable. Une fois à bord, Madeleine parut moins nerveuse et sourit à un excursionniste japonais qui lui proposait un siège contre la fenêtre. Elle accepta et fit à Carver un petit geste de la main comme pour s'excuser de l'abandonner ainsi. Carver et Mac Crindle s'assirent côte à côte. Le train ne tarda pas à rouler sous la pluie fine qui brouillait le paysage. Des hôtesses circulaient dans l'allée centrale en proposant des coussins et des rafraîchissements. Au-dessus des têtes de gros ventilateurs tournaient en ronronnant.

Lorsque Carver se réveilla (il s'était assoupi longtemps) il vit Madeleine en conversation animée avec son compagnon japonais. C'était un homme d'une quarantaine d'années, sec et musclé, au profil orgueilleux. Il avait l'œil à la fois rusé et dominateur des chasseurs de femme. Il était vêtu d'un élégant complet bleu sombre en tissu léger. Ses cheveux étaient coupés court et une petite cicatrice rose montait le long de la mâchoire jusqu'à l'oreille.

Mac Crindle, qui jusque-là était plongé dans la lecture de son guide *World,* leva le nez, l'agita comme pour humer le vent et dit dans un soupir : « Notre amie collectionne les beaux hommes, n'est-ce pas ? »

La distance jusqu'à Kyoto était longue. Après Nagoya on servit aux voyageurs dans des boîtes de carton, un repas froid. Mac Crindle racontait ses mésaventures à Tokyo et ses désillusions. Carver ne l'écoutait pas. Il pensait à Reiko. A cette même heure les jours précédents, elle arrivait dans le hall du *Dai Ichi* et chaque fois, lorsqu'elle franchissait la porte de verre, Carver qui l'attendait, sentait son cœur bondir.

A l'arrivée en gare de Kyoto, un haut-parleur souhaita la bienvenue aux touristes et annonça en japonais et en anglais que le typhon prénommé Hilda serait au large de la ville dans une heure. La précision amusa Mac Crindle dont la moustache frétilla de contentement.

Des cars conduisirent tous les membres de la caravane jusqu'à l'hôtel Miyako, un établissement luxueux bâti sur une hauteur d'où l'on dominait un panorama d'une grave beauté. Kyoto s'étendait entre des masses de

verdure et des collines grises et vertes la cernaient. L'air était si pur que l'on distinguait tous les détails du paysage, les tuiles faîtières sur les toits, les taches rouges de certains buissons, des bandes d'oiseaux blancs au-dessus d'un pré, très loin, entre de longues traînées de terre rose.

Carver faisait chambre commune avec Mac Crindle. Selon la formule, la *World* avait laissé à ses clients toute liberté pour cette première soirée. L'Ecossais parlait déjà d'aller en quête d'aventures et, tout en déballant ses bagages, affirmait qu'il avait l'adresse d'une maison d'amour. Carver prenait sa douche. Lorsqu'il ressortit de la salle de bains il s'aperçut qu'il pleuvait furieusement. Par la fenêtre on ne distinguait plus la ville, engloutie dans une brume immobile, mais des déchirures, par endroits, laissaient voir une tour, un arbre, comme au fond d'un vaporeux marécage. L'eau courait en bas, sur la chaussée. Toutes les canalisations lâchaient des jets puissants qui grondaient. Il ne s'agissait pourtant que de la queue du typhon qui tordait son long corps de dragon plus au sud. Hilda était au rendez-vous, avec la précision d'un train.

Carver descendit dans le hall. Il y trouva Madeleine en face du voyageur japonais. Elle l'appela, toute souriante, et fit les présentations :

— Monsieur Orusawa, dit-elle. Il est officier de la marine marchande et fait cette excursion pour se délasser.

M. Orusawa dit qu'en effet son navire était en cale sèche à Kobé et qu'il aimait, comme tous les Japonais d'ailleurs, parcourir son pays. De toute façon, après la traversée du Pacifique, un séjour même bref dans un cadre de verdure était réellement reposant. Il parlait en anglais, lentement, sans chercher ses mots. On lisait dans ses yeux une tranquille audace. Il paraissait aimable et détendu et invita Carver à boire. Comme Carver regardait la cicatrice qu'il portait au cou il dit avec simplicité :

— Guadalcanal...

— Guadalcanal, dit Carver, c'est un des plus grands massacres d'hommes que l'histoire ait connus.

— Oui... Je commandais en second un transport de troupes. La mer était recouverte de cadavres qui se balançaient dans l'eau de façon grotesque.

Encore un silence. Madeleine le buste droit, les mains étroitement croisées, l'observait avec une sorte d'étonnement.

— Laissons cela, répéta Orusawa. Je peux dire encore ceci, surtout après avoir vu la bouillie qu'ont faite les bombes dans nos cales pleines à craquer de soldats. J'ai découvert en ce jour de novembre un sentiment que je croyais définitivement étranger à moi-même et que de toute façon ma formation morale m'avait appris à mépriser : la pitié.

Il sourit de nouveau, leva son verre puis le vida.

Ensuite, il ne revint plus sur ce sujet et se remit à parler de Kyoto et de ses trois mille sanctuaires et aussi de ses jeunes filles qui passent pour les plus belles du Japon. Il parlait de cette ville en amoureux. Depuis cinq ans il n'y était pas venu et il s'était inscrit pour l'excursion de la *World*

afin de bénéficier de ses nombreuses facilités. Il dit encore que souvent, le soir, sur son bateau, en pleine mer, il se souvenait des jardins de Kyoto, mais Carver pensa que cette évocation devait être liée à un souvenir plus charnel dont il ne pouvait parler.

Peu après, Mac Crindle descendit à son tour et vint dire à Carver qu'il était temps de sortir car la pluie s'était calmée.

A ce moment précis, on prévint Carver qu'on le demandait de Tokyo au téléphone. C'était Reiko. Elle savait par la *World,* qu'il se trouvait au Miyako « et elle avait voulu le remercier, de vive voix, pour l'aquarelle et le dessin » et, même au téléphone, cette voix avait des intonations charmantes. Carver dit qu'il retournerait bientôt à Tokyo, qu'il ne tenait plus à continuer le voyage et tandis qu'il parlait il sentit sur lui le regard de Madeleine. Orusawa s'entretenait avec Mac Crindle et elle s'était tournée vers le comptoir. Elle observait Carver d'un air de contrariété.

VIII

A Kyoto, Carver abandonna la caravane des touristes pour flâner seul. Il visita l'admirable sanctuaire de Heian dont les vermillons au soleil vibraient comme de la braise. Partout, les cerisiers prenaient des grâces de jeunes filles. Cette nature était douce et sans perfidie et accordée intimement aux hommes. Carver comprenait la passion des Japonais pour leur terre et il se perdait dans les jardins, s'immobilisait parfois au carrefour de deux allées, isolé avec lui-même comme si son cœur battait au centre d'un globe de lumière et de silence. Il pensait à Reiko et sentait son âme légère passer entre les branches et les rayons. Au Pavillon d'Or, cet édifice de conte posé sur l'eau, Carver, le soir, s'arrêta longuement pour rêver et dessiner. Quelques promeneurs passaient sur l'autre rive. Il était assis au pied d'un arbre. Des reflets verts et jaunes tremblaient sur l'étang, tandis qu'au loin dans la masse des feuillages, des corneilles criaient. Il eut l'illusion exaltante qu'il était possible d'arrêter le temps, de fixer l'éternité, comme une planète entre deux doigts. A contempler ces bois, ce pavillon si clair et insolite dans sa fosse de verdure, ce ciel tendre et soyeux, il se prit à désirer Réiko, à désirer son corps. Il se demanda pourquoi il se trouvait là, si loin d'elle. « Je vais retourner à Tokyo. » Il se leva. Sa main avait couru sur la feuille de dessin. Il n'y avait là que des signes sans lien aucun avec ces bondissements de son âme, avec cette sensation que le monde n'était plus vaste et cruellement étranger mais tout proche, précis, apprivoisé. A ce moment il aperçut Madeleine au bras de M. Orusawa. Eux aussi l'avaient vu et ils sourirent sans la moindre gêne, comme s'ils étalaient leur paisible bonheur. « Demain, je repars pour Tokyo », pensait Carver. Il regarda le couple disparaître derrière le Pavillon d'Or, sans hâte. La jupe de Madeleine se balançait dans une

sorte de mouvement voluptueux autour de ses cuisses et de ses jambes. Il sortit du parc, acheta des cartes postales à un kiosque tenu par une vieille femme aux petits yeux rusés. Tout détail prenait à présent une extrême importance : les feuilles aquatiques sur l'étang, un oiseau planant dans le ciel rose, un claquement de socques dans une allée invisible... Il se rendit au bureau de poste, envoya quelques cartes à des adresses de Paris, une carte à New York pour Harding et finalement écrivit à Reiko une lettre pleine de passion.

Il retourna à l'hôtel tout étonné de ce qu'il venait de faire. Il ne repartirait pas tout de suite pour Tokyo, il fallait attendre. Il devait savoir ce que cette lettre allait provoquer. Il lui semblait qu'il venait de jouer son existence sur un coup de dé, qu'il venait de s'arrêter à l'extrémité d'une planche, au-dessus d'un gouffre.

La nuit était tombée. Carver s'attabla dans un coin du bar. Il espérait que Reiko le rappellerait. Tout en buvant de la bière il observait l'appareil de téléphone, au bout du comptoir. A chaque sonnerie il suivait attentivement les gestes du barman, un homme à cheveux gris, aux grosses lèvres de brave type.

Plus tard, les touristes revinrent, envahirent la salle dans un brouhaha énervant. Ils avaient visité l'ancien palais impérial, ce que Carver se réservait pour le lendemain, et ils parlaient aussi d'un temple avec une vaste terrasse au-dessus de Kyoto d'où ils avaient regardé mourir le soleil. Mac Crindle passa rapidement près de Carver en disant : « Inoubliable, mon cher, inoubliable !... » et il disparut sans préciser ce qui avait provoqué son émotion.

Ce n'est qu'à table, une heure après, qu'il parla d'une collection d'estampes érotiques dont il avait pu admirer les chefs-d'œuvre chez un marchand.

⁂

Dans les jours qui suivirent, Carver attendit vainement une réponse à sa lettre et devint sombre. Le dernier soir de Kyoto il se trouvait dans le bar lorsqu'il vit venir vers lui M. Orusawa qui lui demanda courtoisement la permission d'attendre Madeleine en sa compagnie. Il était clair qu'il avait remplacé Van Gerdaas auprès de la jeune femme, mais qu'il ne mettait dans cette liaison aucune complication sentimentale. Son regard était étrangement pénétrant. Il parlait toujours avec lenteur, d'un ton égal. Il dit qu'il avait vu Carver dessiner et que, si ce n'était pas indiscret, il aurait aimé voir ses croquis. Carver lui tendit son carnet. A l'aide de crayons de couleur il avait parfois indiqué quelques teintes.

La radio jouait la rengaine : « Qui donc peut se passer de son pays natal ? » Orusawa disait que chacun essayait de plier son existence dans le sens de ses instincts et de ses désirs. Il parlait bas, ses mains carrées,

puissantes, nouées sur les appuis de son fauteuil. Quelque chose en lui révélait son goût de l'autorité, son habitude du commandement, peut-être sa voix brève et assurée, son maintien toujours ferme. Puis Madeleine les rejoignit. Elle portait une robe très ajustée qui moulait son buste et laisser deviner la pointe des seins. La lumière jouait le long de ses bras nus. Elle était belle et d'une beauté un peu insolente. Orusawa s'était levé. Elle lui tendit la main qu'il baisa furtivement. Ensuite elle se tourna vers Carver et lui dit :

— Vous semblez triste, mon cher.

Toujours cette convention de ne pas se tutoyer devant des tiers. Mais Carver sentit qu'il y avait dans ce propos, banal en apparence, une intention un peu plus que taquine. Il ne répondit rien.

Lorsque Orusawa et Madeleine furent partis, il resta seul dans le bar avec quelques rares clients ensevelis dans l'ombre des recoins. Les touristes de la *World* assistaient à un spectacle de danses paysannes et Carver avait renoncé à les rejoindre. Il commanda de l'alcool et se mit à réfléchir au silence de Reiko. L'alcool ne lui fut d'aucun secours. Mac Crindle le trouva un peu ivre et l'aida à regagner leur chambre.

Nara était une ville douce et endormie où les deux cars de la *World* pénétrèrent en lâchant leur âcre odeur d'essence brûlée. A l'hôtel de Nara, on lui remit une carte de Reiko : « Je pense à vous. » Mots imprimés sous l'image d'une branche de cerisier. Seule, la signature était de la main de la jeune fille. Mais sous la signature elle avait ajouté un petit cœur. Carver décida de quitter la caravane. Dès qu'il atteindraient Osaka, il prendrait le train pour Tokyo.

Il visita le sanctuaire de Kasuga orné de mille lanternes de métal et le temple de Todaiji avec son Bouddha géant. Il se mêla pour une fois à ses compagnons de voyage dont le premier souci semblait être de photographier des sites ou des monuments qu'ils prenaient à peine le temps de regarder.

A Nara, parmi les innombrables objets d'arts conservés dans ses temples et ses palais, il passa de longues minutes devant des statues de divinités rêveuses au sourire d'une indéfinissable sérénité. Une de ses plus fines émotions, ce fut de se trouver dans l'allée d'un parc bordée de lanternes de pierres où défilèrent soudain sous une haute porte rouge des biches et des cerfs en liberté.

De retour à l'hôtel, Carver apprit par Mac Crindle que Madeleine était partie pour Kobé avec M. Orusawa. Cette petite fugue était âprement commentée par les dames anglaises de la caravane, déjà scandalisées — aux dires de Mac Crindle — par la conduite de la belle Française depuis Tokyo. L'absence de Van Gerdaas piquait aussi la curiosité. Mac Crindle montra ses plus récents achats : des masques de nô, des statuettes de jade... Carver aurait voulu acquérir de ces statuettes, mais à Tokyo, les excursions qu'il avait faites à ses frais, puisqu'il avait refusé les services de la *World,* avaient fortement diminué ses ressources.

Il vendit quelques-unes de ses aquarelles à un des clients du Nara-hôtel, un riche Péruvien à la maigre et sombre figure d'inquisiteur. Mais comme le chèque était tiré sur une banque de Tokyo, Carver ne pourrait le toucher qu'à son retour dans la capitale. Après ce marché, Mac Crindle demanda précautionneusement au peintre s'il n'accepterait pas de dessiner pour lui quelques scènes amoureuses. Spécialement pour lui. Carver refusa en riant, ce qui provoqua chez Mac Crindle une vive agitation.

— Je ne vous ai pas blessé, au moins ! Je vous jure que je n'ai pas voulu...

Carver le rassura.

Le lendemain, les deux autocars partaient à l'aube pour Osaka.

A Osaka, le programme comprenait, après l'installation à l'hôtel, la visite du musée d'art médiéval dans la citadelle, puis un circuit à travers la ville, enfin un spectacle de marionnettes au théâtre. La soirée serait libre et le lendemain on partirait par le train pour Iroshima.

Carver était décidé à quitter Osaka après le spectacle de Bunraku et à regagner Tokyo. Avant de quitter Nara il avait avisé Reiko de sa décision. Il lui avait écrit une lettre un peu exaltée agrémentée de petits dessins qui évoquaient leurs promenades dans Tokyo et à Nikko.

Il s'était renseigné au sujet des trains. S'il ne prenait pas un de ceux de l'après-midi il ne lui resterait que le rapide qui, venant de Nagasaki, passerait en gare à trois heures du matin.

Tandis qu'il discutait des horaires avec l'employé, il aperçut Madeleine qui se dirigeait vers lui. Elle semblait lasse et triste. Carver fit signe à l'employé qu'il reviendrait un peu plus tard et alla au-devant de la jeune femme : « Mais d'où sors-tu ? »

— Tu t'en doutes bien.

Ils s'installèrent au bar. Madeleine était visiblement de mauvaise humeur.

— Orusawa, dit-elle, devait regagner son bord ce matin. Au lieu de passer la nuit à Nara, il m'a proposé de le suivre chez lui. Il a une maison ravissante à Ashiya, dans les collines, au-dessus de Kobé. De bonne heure, ce matin, je l'ai accompagné à son bateau... Il va partir bientôt pour l'Australie.

Elle alluma une cigarette comme pour dissimuler son trouble.

— Décidément, dit Carver avec une ironie gentille, vous jouez tous deux à « Madame Butterfly ».

— Je t'en prie...

— Avec la différence que dans cette nouvelle version le bel officier de marine est japonais et que la douce amante est une Européenne. A cela près...

— Ah, tais-toi ! dit-elle, cette fois avec une telle violence que Carver, surpris, la regarda comme si elle venait brusquement de se transformer devant ses yeux. Elle ajouta d'une voix basse :

— Orusawa est un homme. Un des rares hommes avec qui j'ai pu

coucher sans le mépriser. C'est tout. Nous nous sommes quittés, heureux de notre aventure mais sans déchirement. Ce n'est pas comme avec...

Elle se tut, les yeux mi-clos, la nuque appuyée au dossier du fauteuil. Ils entendirent que dans le hall on appelait déjà les touristes pour la visite du musée. Ils ne bougèrent pas, écoutèrent le brouhaha qui s'amplifiait dès que quelqu'un ouvrait la porte de communication avec le bar. Lorsque les autocars furent partis, Carver dit qu'il allait prendre dans la nuit le train pour Tokyo, qu'il renonçait à poursuivre le voyage.

Elle se redressa aussitôt, les yeux étincelants, les traits durcis :

— Tu ne peux faire cela, dit-elle. Tu ne peux me quitter en ce moment...

— Mais que se passe-t-il ?... Explique-toi donc ?

Elle écrasa nerveusement sa cigarette dans le cendrier, rejeta d'un mouvement brusque ses cheveux en arrière :

— Van Gerdaas est ici, dit-elle.

— Eh bien ?

— Il est arrivé hier soir. Il m'a téléphoné dans ma chambre. Il veut absolument me parler... Que je le voie seul. Il a des choses décisives à me dire. Il a dit : décisives...

Elle ricana légèrement, furieuse et apeurée. Cette peur s'était incrustée au fond de ses yeux comme deux petites pierres vives.

— Bon Dieu, dit Carver après un silence embarrassé, ne peux-tu t'entretenir une fois pour toutes avec lui et lui avouer que tu n'es pas libre ? Parle-lui donc de Harding...

— Je refuse, dit-elle en se rejetant en arrière, et sur sa gorge une veine palpita, qui un instant retint l'attention de Carver.

— Il te paraît si dangereux ?

— Je ne veux absolument pas qu'il s'approche de moi.

Elle le regardait à présent avec une fixité bizarre, comme si elle souhaitait qu'il comprît sans qu'elle eût à parler...

— Si tu pars, je pars avec toi, dit-elle enfin.

Carver ne répliqua pas. Les derniers mots de Madeleine, le ton ému dont elle les avait dits, l'intriguaient. Il se demandait si Madeleine n'avait pas voulu dire : « Je pars avec toi non seulement pour ne pas subir Van Gerdaas, mais pour t'empêcher de rejoindre cette fille. » Il déclara qu'il allait modifier ses projets, au moins dans l'immédiat, et qu'ensuite il aviserait.

Ils allèrent se promener à travers la ville dans une voiture de louage. Osaka était une cité de canaux avec des maisons serrées construites très souvent sur l'eau, une de ces cités lacustres grouillantes de vie où traîne une odeur obsédante de vase et de poisson.

Carver et Madeleine passèrent ainsi une partie de l'après-midi sans échanger un mot. A l'heure fixée, ils se rendirent au théâtre.

Dans la salle, Madeleine se trouva placée entre Carver et Mac Crindle.

A un moment, elle sentit sur elle le regard de Van Gerdaas, elle le devina à un indéfinissable malaise qui l'avait saisie. Elle se retourna et le vit en effet, quatre ou cinq rangs en arrière, qui l'observait avec une sauvage intensité.

Comme le spectacle commençait, elle n'osa pas prévenir Carver. Le récitant et son shamisen s'étaient déjà installés sur la haute estrade à droite de la scène. Ce récitant était un gros homme avec un visage glabre et des yeux à fleur de tête. La notice de la *World* le donnait comme l'un des meilleurs de sa corporation. Les manipulants entraient, sévères, portant les marionnettes géantes. Des aides, le haut du corps caché sous des cagoules noires, se tenaient prêts à intervenir. Il y eut quelques accords de guitare puis les poupées s'animèrent. Le miracle est que très vite elles prirent vie au point qu'on en oublia la présence des manipulants et des aides. Les costumes somptueux de ces créatures les grandissaient, semblait-il, aux dimensions humaines mais surtout les gestes, les mouvements qu'on leur prêtait, les inclinations de tête, les sursauts, les reculs, liés à la voix du récitant, complétaient l'illusion. Le récitant, en effet, changeait de timbre et de ton avec une aisance admirable selon qu'il faisait parler une femme, un jeune homme ou un vieillard ou qu'il s'agissait d'une scène idyllique ou violente. Le drame palpitait avec une étrange puissance d'envoûtement.

Il faisait nuit lorsque les touristes de la *World* quittèrent le théâtre pour retourner à l'hôtel dans les autocars. Carver reconnut Van Gerdaas et leurs regards s'accrochèrent durant un infime moment, avec une rapidité, une acuité électriques. Plus tard dans le hall, les voyageurs se mêlèrent avant de se rendre au restaurant. Carver, dans un des miroirs, observa le Hollandais et nota qu'il avait les traits las, avec quelque chose de veule dans l'expression de la bouche, mais aussi un éclat de ressentiment dans les yeux. Il le vit soudain s'adresser à un groupe de personnes, parler calmement et même sourire et ce sourire restait pitoyable, visiblement forcé, celui d'un homme mordu par une passion amère. De profil, son nez droit, son vaste front et sa chevelure bouffante, généreusement ramenée sur la nuque, lui donnaient, avec ses paupières sèches et fanées, un air assez romantique. Ce robuste gaillard souffrait, Carver savait son mal et il en éprouvait non de la compassion mais une sorte de curiosité malsaine.

Il dîna en face de Madeleine qui touchait à peine aux plats qu'on lui présentait. Un orage crevait sur la ville et ses coups de tonnerre faisaient résonner les vitres de la salle. Personne ne sortirait ce soir, ne mettrait à profit les heures de liberté qu'accordait le programme de la *World*. Madeleine ne cachait ni sa lassitude ni son angoisse. Elle ne cessait de demander :

— Est-ce qu'il nous regarde ?

Carver la rassurait de son mieux.

Dans son énervement elle fit un geste brusque et renversa un plat qui

se brisa avec bruit. Quelques visages se tournèrent vers eux. Van Gerdaas parut n'avoir rien entendu. Il était attablé en compagnie de trois Irlandais qui ne cessaient de commander de la bière. Du Hollandais, Carver voyait le dos massif. Sans savoir pourquoi, son immobilité appela le mot : « redoutable ». Ce mot roula dans sa tête comme un caillou qui tombe.

A la fin du repas, Madeleine dit qu'elle souffrait d'une terrible migraine et qu'elle allait se coucher. Lorsqu'elle sortit de la salle, Van Gerdaas ne broncha pas. Il fumait un cigare et plaisantait avec ses camarades.

Quelques touristes gagnèrent le bar. La pluie cinglait les verrières. D'autres se réunirent autour d'un poste de télévision installé dans le hall et qui annonçait un film japonais intitulé *Le Christ de Bronze*.

Carver regagna sa chambre avec l'intention d'écrire à Reiko et de lui annoncer qu'il était dans l'obligation de prolonger son absence. Les craintes de Madeleine, à la réflexion, lui paraissaient peu fondées. Cependant, tous les éléments un peu troubles qui marquaient cette aventure l'incitaient à rester vigilant. Il réfléchissait aux petites pointes méchantes de Madeleine à l'adresse de Reiko. Il était devant sa fenêtre, au onzième étage de l'hôtel et il voyait, entre deux buildings dressés dans l'ombre, les milliers de lumières d'Osaka. Il se souvenait de certaines attitudes de Madeleine lorsqu'elle les avait rencontrés ensemble, Reiko et lui.

De certains regards... Il ne s'était jamais arrêté à ces détails. Peut-être avait-il eu tort.

Carver retourna à sa table, alluma la petite lampe pour écrire sa lettre à Reiko. Il avait sorti la carte de visite que lui avait remise la jeune fille. Pour commencer, il copierait l'adresse. Il venait de prendre une enveloppe lorsque la porte s'ouvrit et Madeleine entra. Une Madeleine affolée, frémissante, les cheveux défaits, nue sous sa robe de chambre. Elle haletait un peu et dans son émotion ne pouvait parler. Carver s'était élancé, lui avait pris les mains qui étaient froides et inertes. Soudain inquiet, il se jeta dans le couloir, regarda de chaque côté. Tout était calme. Des lampes brûlaient doucement au-dessus de la cage des ascenseurs. Il revint, poussa la porte qu'il verrouilla.

— Van Gerdaas, dit Madeleine assise au bord du lit. Cette brute...

La voix était chargée de haine.

— Il m'a battue ! C'est un lâche ! Il est venu dans ma chambre ! Il voulait une explication. Je lui ai ordonné de sortir. Et quelle explication ? Ai-je des explications à donner à qui que ce soit ? Quels droits a-t-il sur moi ? Et il veut m'épouser ! Il ne peut se passer de moi ! Je lui ai dit que j'avais un amant de cœur ! Il s'est jeté sur moi. Il a une force...

Elle parlait d'un ton âpre, des larmes de rage dans les yeux. Elle reprit souffle, essuya ses joues d'un geste las.

— J'ai réussi à prendre le téléphone en lui disant que j'appellerais s'il ne sortait pas. Il me tordait le poignet mais il a entendu la téléphoniste qui parlait, qui devait s'étonner de mon silence. Il a reculé. Si tu

avais vu son regard !... J'ai dit au téléphone que ce n'était rien, une erreur. Il était parti...

Carver essaya de la calmer, elle pleurait de nouveau, de colère et d'humiliation. La robe s'était ouverte, découvrait un beau sein blanc. Dehors, la tempête s'amplifiait et secouait la fenêtre. La lueur bleue des éclairs pénétrait dans la pièce, colorait les meubles d'une teinte sulfureuse. Carver était indigné par la conduite du Hollandais. Il laissa Madeleine et ressortit dans le couloir. Rien n'avait changé. Tout était silencieux et désert. Il marcha jusqu'à l'escalier, se pencha et ne vit rien d'anormal. Pourtant, il avait la sensation d'être épié. Il descendit jusqu'au bar. Mac Crindle se soûlait en compagnie des Irlandais. Dans le hall, la séance de télévision continuait. Pas la moindre trace de Van Gerdaas. Il remonta en hâte, alla jusqu'à la chambre de Madeleine. Tout y était en désordre. Un flacon de parfum s'était brisé et une senteur épaisse avait rempli la pièce. Machinalement, Carver redressa une chaise qu'on avait renversée. S'il surprenait Van Gerdaas il lui casserait la figure. Au fil des minutes son irritation montait. Il rejoignit Madeleine qui n'avait pas changé de position et guettait son retour. Il lui demanda quel était le numéro de la chambre de Van Gerdaas.

— Comment veux-tu que je le sache ? dit-elle.

Visiblement, la résolution de Carver lui faisait plaisir.

— Je vais le demander au bureau. Passe-moi le téléphone...

— Je t'en prie, tiens-toi tranquille. A quoi bon ?

Elle lui retira l'appareil des mains et le reposa sur la tablette. Son expression avait brusquement changé. Elle paraissait lointaine. Son visage venait de vieillir. Carver dit qu'il aimerait rencontrer tout de suite le Hollandais, mais que dès le lendemain il lui parlerait. Il ne haïssait pas Van Gerdaas, mais il le méprisait et voulait le lui crier. Il accompagna Madeleine dans sa chambre en continuant de gronder contre le Hollandais. Elle lui fit signe de parler moins fort et à l'instant de s'enfermer chez elle, la main sur le loquet, elle dit :

— Je t'en supplie. Laisse-le. Assez de drame, par pitié.

Et elle poussa vivement la porte qui claqua sèchement dans le silence feutré.

IX

Assez tôt, le lendemain, Carver, qui avait mal dormi, appela le bureau de l'hôtel au téléphone et demanda la communication avec la chambre de Van Gerdaas. On lui répondit que M. Van Gerdaas était parti pour Tokyo par le rapide de trois heures du matin, c'est-à-dire par le train que Carver lui-même aurait voulu prendre. Il raccrocha l'appareil et une vague noire se retira de lui, le laissa un peu désemparé, comme dépossédé,

avec, dans le cœur, une rancune sans objet. Il fit sa toilette et alla rejoindre Madeleine.

Une heure plus tard, ils se trouvaient tous deux assis côte à côte dans le train qui les conduisait à Iroshima. Madeleine, plus lasse que jamais, s'était assoupie et Carver, pour la première fois, s'intéressa à ses compagnons de voyage. Devant lui une dame ne cessait d'importuner l'hôtesse. Elle glapissait à propos d'une boisson qu'elle ne jugeait pas assez fraîche pour son goût. Grasse, la poitrine ballottante, l'allure vulgaire, elle était cependant l'auteur de délicats recueils de poèmes dont les adolescents s'enivraient au fond des collèges britanniques. Elle devait déverser dans ses œuvres toute sa sensibilité et réserver à la vie courante une vigueur et une insolence de grenadier.

Le train entra en gare de Kobé. Madeleine s'était réveillée. Sans aucune arrière-pensée, Carver lui demanda le nom du navire d'Orusawa. Elle dit du bout des lèvres :

— *Diwa-Maru*...

Une autre idée s'était logée dans l'esprit de Carver, aiguë comme une lame de couteau qui trancherait lentement dans un pain.

— Pourquoi Orusawa ne m'a-t-il pas dit au revoir ? Il semblait avoir de l'estime pour moi. Et je le lui rendais...

Elle regarda la vitre, le quai et les gens qui s'affairaient le long du convoi.

— Il voulait t'attendre avant que nous partions.

— Eh bien ?...

— C'est moi qui ai refusé.

Ici, le train se remit en marche et ce couteau qui s'insinuait dans la pensée de Carver tourna et vrilla avec une savante et cruelle persévérance. De nouveau, Madeleine appuya la tête contre le haut dossier de son fauteuil et ferma les yeux. Carver aurait voulu pousser l'entretien, la questionner davantage mais elle s'était réfugiée dans un sommeil vrai ou simulé. Et comment savoir ce qui s'était passé entre Van Gerdaas et elle ? Ce couple semblait s'être désagrégé soudain à cause de lui, Carver, et, bien entendu, à son insu. Que s'était-il produit ? La veille, dans la chambre de la jeune femme, avant que Van Gerdaas ne devînt fou de colère, quelles paroles avaient été prononcées ? Son nom, il ne l'ignorait plus, était passé d'une bouche à l'autre. Le train filait à travers des rizières où travaillaient des paysans et des jeunes filles, les jambes dans l'eau jusqu'aux mollets, la tête coiffée de grands chapeaux de paille. Parfois, entre deux collines, la mer brillait au loin, sous un vaste ciel de satin, tout frissonnant, comme plissé par un vent fougueux lancé à une vertigineuse altitude.

A Osaka, certains touristes japonais du groupe de Tokyo avaient, comme M. Orusawa, abandonné la caravane. D'autres s'y étaient joints pour les visites d'Iroshima, Mijayima et Nagasaki.

A l'arrivée à Iroshima, il pleuvait. De la gare, la ville paraissait intacte,

ce qui surprenait tant le nom même suggérait d'horreur et préparait à un spectacle de désolation et de deuil. En réalité il fallut traverser la cité nouvelle qui n'offrait rien de particulier au regard. L'averse balayait les toits et les chaussées. Des passants fuyaient, abrités sous d'énormes parapluies tout luisants. Subitement, on déboucha sur une vaste esplanade plantée de jeunes arbres que le vent secouait. Dans la grisaille on distinguait un grand bâtiment en ruines dont il ne restait que l'armature de fer de la coupole, disjointe et rouillée. Au premier plan se dressait le cénotaphe à la mémoire des victimes de la bombe atomique. Le 6 août 1945, à huit heures seize du matin, cette cité vivante avait été engloutie dans une mer de flammes. Des hommes, des femmes, des enfants avaient péri dans la stupeur d'une catastrophe incompréhensible.

On logea les touristes dans un hôtel tout neuf construit en face du musée de la bombe atomique, musée qui n'était pas complètement achevé. Il contenait des objets, des documents et d'atroces photographies qui révélaient le vrai visage de la tragédie. Carver observa Madeleine qui passait, très pâle, devant certains tableaux où l'on voyait les effets des brûlures et des radiations. Elle sortit, à un moment, sur la terrasse et ce trait de sensibilité le toucha.

Après le musée, les touristes devaient se rendre à Mijayima, une île à quelques kilomètres d'Iroshima et la « perle de la mer intérieure », comme l'affirmait l'un des accompagnateurs de la *World*. Madeleine se joignit à eux.

Carver retourna à l'hôtel. Dans le ciel vert, la sinistre coupole de l'ancien Hall de l'Industrie se découpait avec précision. « Folie », murmura Carver pour lui-même. Tout n'était que folie dans ce monde qui perdait chaque jour davantage le sens humain. « Et comment travailler, créer, vivre, avec cette hantise ? », pensait Carver. Des lumières commençaient à briller sur les hauteurs, douces, intimes, confiantes. Le jour mourait dans un lent crépuscule. Jamais plus Carver ne trouverait dans la pensée de l'avenir cette confiance qui parfois lui avait tenu lieu d'espoir.

Lorsqu'il voulut écrire à Reiko, il s'aperçut qu'il avait perdu la carte de visite et par conséquent son adresse. Il chercha cette carte en vain et se souvint qu'elle était sur sa table, à l'hôtel d'Osaka, le soir où Madeleine était venue se réfugier dans sa chambre après la scène avec Van Gerdaas. Elle avait dû glisser à terre.

De toute façon, pour rédiger cette adresse, il ne trouvait plus dans sa mémoire que des indications insuffisantes. Les Katayama habitaient le quartier de Shibuya, au numéro 83 d'une rue dont le nom comportait un « t » et un « y » mais qu'il était incapable de reconstituer. Il descendit au bureau, demanda un annuaire ou le répertoire des rues de Tokyo et on lui remit d'énormes volumes rédigés en japonais. La jeune fille qui s'offrit à l'aider avait un sourire un peu narquois. Carver lui rendit son sourire et décida de repartir pour la capitale par le train de minuit. Il prit sur-le-

champ son billet, avisa le représentant de la *World* et se rendit au bar. Après tout, Madeleine était hors de danger, Van Gerdaas ne reparaîtrait pas pendant les deux ou trois jours que la caravane devait passer à Nagasaki et, de toute manière, Mac Crindle pouvait fort bien servir de garde du corps à la jeune femme.

A huit heures du soir, les touristes étaient de retour de Mijayima. Madeleine, ravie de son excursion, décrivit son émerveillement devant le temple rouge bâti sur la mer et le grand torii, à l'entrée de la baie, dressé sur l'eau. Avec enthousiasme, elle évoquait la promenade dans la verdure, les brumes qui montaient des étroites vallées, les longs caps chargés de végétation et, au retour, la pagode dont longtemps, du petit navire qui la ramenait, elle avait vu les étages illuminés, comme une gracieuse lanterne en plein ciel.

Elle s'était assise en face de lui, dans un large fauteuil cramoisi et buvait à petits coups un grand verre d'eau minérale. Cette excursion à Mijayima semblait lui avoir donné comme un regain de beauté. Le grand air avait avivé son teint et il y avait en elle une nouvelle ardeur.

— Tu aurais le temps, demain matin, de filer jusqu'à l'île. Après tout, notre train pour Nagasaki ne part qu'à dix heures et demie. Je t'assure qu'il faut que tu voies Mijayima. Pourquoi ne pas nous y rendre ensemble ? Il est facile de retenir une voiture, de prendre le premier bateau, celui qui va chercher les écoliers et les collégiens... Les grands établissements scolaires sont bâtis sur notre rive. J'aimerais retourner là-bas, avec toi...

Le tremblement passionné de sa voix ne put échapper à Carver qui l'écoutait avec attention. Il répondit que ce projet lui aurait convenu s'il n'avait décidé de regagner Tokyo dans quelques heures.

Elle fit tourner son verre entre les doigts en le regardant d'un air absorbé. A la fin, elle demanda :

— C'est à cause d'elle ?...

— Oui, dit Carver, sans la quitter des yeux.

— Tu vas la ramener à Paris ? dit Madeleine sourdement.

En observant ses yeux, il redécouvrait ces petites zones enneigées de son âme, ces plaques glacées et dures. Elle attendait, les lèvres entrouvertes, les sourcils hauts, avec l'expression de quelqu'un qui est prêt à écouter la pire absurdité.

— Je ne sais pas, répondit Carver. Mais je veux la revoir.

X

Dès son arrivée à Tokyo, peu après midi, Carver s'installa de nouveau au *Dai-Ichi Hôtel*. Au bureau de réception, on lui signala qu'une personne l'avait demandé à deux reprises le jour précédent. Il s'agissait de

miss Katayama. Il en eut le cœur gonflé de joie. Mais de n'avoir pu aviser la jeune fille de son retard le mortifiait un peu. La perte de cette carte, plus il y réfléchissait, lui paraissait étrange, invraisemblable. Il se souvint que Madeleine était restée seule dans sa chambre d'Osaka lorsqu'il était parti à la recherche de Van Gerdaas. Tout dans la conduite de la jeune femme lui paraissait trouble et même incohérent. Il savait qu'il y avait en elle un instinct de domination et une certaine perversité. Peut-être avait-elle pour Reiko, un sentiment amer de femme « déclinante » à l'égard d'une jeune fille radieuse et qu'elle savait aimée ?

Il passa au bureau de réception, indiqua qu'il serait de retour à dix-neuf heures et partit vers la banque où il devait encaisser le chèque de l'amateur péruvien. Dès qu'il eut retiré la somme, il se rendit dans la galerie marchande, au sous-sol de l'*Impérial Hôtel* tout proche, et acheta des cadeaux pour chacun des trois Katayama.

Il prit un taxi et, sûr de retrouver la maison de Reiko, il se fit transporter devant la station de Shibua. Il reconnut le canal, l'édifice, les magasins Toyoko et la station elle-même. Son paquet sous le bras, il partit un peu à l'aventure. Il s'était engagé dans une des avenues qui s'ouvraient près de la gare et d'où l'on apercevait un viaduc. Cette image était restée dans sa mémoire. Tout confiant, il avança d'un bon pas. Parvenu à un grand carrefour il dut reconnaître qu'il s'était fourvoyé. Il rebroussa chemin, rencontra un bar qui portait l'inscription « English Spoken » et entra plein d'espoir. Le patron, petit, replet, commença par lui expliquer qu'il avait été barman dans un palace de Honolulu. Lorsqu'il eut servi du saké à l'étranger et qu'il eut compris ce qu'on attendait de lui, il convoqua sa femme et tous deux palabrèrent. On demanda quelle était la profession de ce M. Katayama, et s'il portait un parapluie bleu et une serviette de cuir verni, et s'il était catholique, etc. Finalement, on avoua qu'on ne connaissait personne qui répondît au signalement indiqué par Carver. On lui conseilla d'aller au poste de police.

Par les ruelles bariolées, Carver se rendit chez les policiers. Là, il dut patienter jusqu'à l'arrivée d'un interprète et celui-ci, un jeune homme mince et souple comme un escrimeur, lui répondit que les indications fournies étaient trop vagues et qu'il ferait mieux de consulter les facteurs au bureau de poste.

Carver commençait à comprendre la difficulté de la tâche qu'il s'était proposée. Toujours souriant, mais sans la moindre ironie, l'interprète lui dit qu'après les terribles bombardements qui avaient ravagé la ville, celle-ci s'était reconstruite sans plan rigoureux d'urbanisme, sauf pour les quartiers centraux. Parfois il arrivait que les habitants eux-mêmes eussent du mal à retrouver leur propre maison.

Coûte que coûte, Carver retrouverait la maison des Katayama. Il reprit son paquet, remercia les policiers et l'interprète et il s'en alla. De longs nuages envahissaient le ciel. Une main invisible les tirait comme un rideau. Carver questionna encore un vieux monsieur qu'il étonna beau-

coup lorsqu'il fit le geste de mettre une lettre à la boîte. Mais enfin on le conduisit jusqu'à une salle de « pachinko » où, sous l'œil intéressé de la caissière, il fit une partie, uniquement pour ne pas décevoir l'obligeant vieux monsieur qui l'observait de la rue.

Lorsqu'il ressortit, la pluie tombait fine et chaude. Carver regarda sa montre : il était déjà cinq heures du soir. Allait-il reconnaître sa défaite ? Il marcha encore, refusant de s'abriter de l'averse. Des gens qui s'étaient réfugiés sous les auvents le regardaient avec curiosité car il était déjà trempé. L'orage, de minute en minute, augmentait d'intensité. Des gouttes serrées lui fouettaient le visage. Il releva le col de sa veste pour ne pas que l'eau ruisselât sur sa nuque, dans son dos. Les paupières mi-closes, il avançait en pataugeant dans les flaques. D'une main il retenait son col fermé, de l'autre il portait le paquet dont le carton commençait à mollir. Il dut se mettre à l'abri sous une véranda où se tenait déjà un garçon vêtu d'un bleu de mécanicien. Les environs paraissaient déserts. Par les canalisations, une eau bouillonnante s'échappait et tout l'univers grondait dans la majestueuse vigueur de cette cataracte.

L'ouvrier sortit un paquet de cigarettes et le tendit à Carver qui remercia.

— Vous êtes sans doute américain ? dit l'inconnu.

— Non, français.

— Vous parlez bien l'anglais.

— J'ai passé souvent mes vacances en Angleterre. Mais vous-même ?

— Je travaille au port. J'ai appris avec les marins yankees.

Il était de petite taille mais solide et bien découplé. Il fumait en clignant ses yeux vifs, intelligents. Carver n'aimait pas fumer et laissait sa cigarette se consumer entre ses doigts.

Dans la conversation qui suivit l'ouvrier révéla qu'il était charpentier dans un chantier de construction navale, qu'il possédait une motocyclette, mais qu'il n'avait pu l'utiliser ce soir car il en avait cassé la fourche. Lui aussi était anxieux de rentrer chez lui à cause de sa femme qui pouvait s'inquiéter.

— Sans doute, est-ce mauvais d'accorder trop d'importance à une femme, ajouta-t-il, mais elle est chic et nous ne sommes mariés que depuis trois mois. Non, quatre...

Il rit et ce rire le rajeunit davantage, lui donna un air d'adolescent joyeux. Du toit de la véranda, l'eau descendait en rideau cristallin.

Il y avait dans les propos de l'ouvrier une sincérité naïve qui faisait du bien. Seule, une sorte de pudeur virile empêcha Carver de confier à cet inconnu qu'il était amoureux d'une de ses compatriotes et qu'il allait l'épouser. Car il l'épouserait et il imaginait déjà un dialogue charmant.

Il dirait à Reiko qu'il ne connaissait ni les usages locaux ni les coutumes internationales pour demander la main d'une jeune fille. Devait-on à l'insu de la demoiselle traiter avec les parents ? Offrir comme en Arabie un troupeau de moutons ? Ou simuler un enlèvement armé ?... Elle répon-

drait que le plus simple consistait à s'adresser directement à l'intéressée et qu'au Japon la jeune fille moderne avait la cervelle assez solide pour traiter elle-même une affaire de ce genre qui somme toute la concernait seule. Alors, il répliquerait...

Mais il était déjà près de six heures. La pluie ne cessait pas et il serait difficile de trouver un taxi dans ces parages. A l'idée que Reiko l'attendait peut-être au *Dai-Ichi,* une impatience le prit. Il salua son compagnon qui lui conseillait d'attendre encore et se précipita dans la rue.

XI

Au *Daï-Ichi,* personne ne l'avait demandé. Carver se dit que dès le lendemain matin, si Reiko ne s'était pas annoncée, il irait au Sankaï-Hall où avait lieu l'exposition de peinture et chercherait le moyen d'avoir son adresse ou celle de l'entreprise qui l'employait comme interprète. La chose serait facile. Pour le moment, la sagesse commandait qu'il attendît dans sa chambre. Dans le hall, il avait acheté deux revues d'art : le *Shinbijutsu* et la *Mizoué.* Il s'était également procuré un catalogue d'arrangements floraux magnifiquement illustré de photographies en couleur.

Il se changea entièrement car la pluie avait transpercé son mince costume. La douche chaude le soulagea de sa fatigue et il se sentit alerte. Dehors, il pleuvait toujours. Carver commanda du thé chaud et la femme de chambre ne tarda pas à entrer avec un plateau. Il était déjà un peu plus de sept heures. Tandis qu'il feuilletait ses revues assis dans un fauteuil, le dos tourné à l'entrée, il entendit la porte s'ouvrir doucement et comprit qu'il s'agissait de la femme de chambre qui revenait chercher son matériel. Il dit, sans changer de position :

— Vous pouvez débarrasser, je vous en prie...

Le silence, cette immobilité dans son dos l'intriguèrent et brusquement il regarda derrière lui. Van Gerdaas l'observait, le buste légèrement penché en avant, les jambes écartées, les yeux froids. Rien ne bougeait en lui, rien que ses lèvres gourmandes qu'agitait un tremblement comme s'il allait parler et se contenait.

— Que désirez-vous ? dit Carver d'un ton neutre, en se levant.

Ce grand corps apparaissait menaçant par sa seule présence au milieu de la pièce qu'il semblait remplir.

— Eh bien ? dit encore Carver, un peu agacé, mais qui comprenait ce que cette visite avait d'insolite, de brutal.

Il fallait faire face à cette situation en gardant la plus grande maîtrise de soi pour éviter une altercation absurde. La lumière de l'ampoule qui pendait du plafond tombait droit sur la chevelure blonde de Van Gerdaas, donnant l'impression qu'il était coiffé d'un bonnet. En même temps elle modelait son visage de façon bizarre, ombrait le dessous des pommettes,

les paupières, la lèvre supérieure, tandis qu'elle mettait sur l'arête du nez un reflet blanc.

— A Osaka, n'est-ce pas vous qui vouliez me parler ? dit-il enfin d'une voix faussement accommodante. Il y avait une perfide insinuation dans le ton, mais Carver se sentit soulagé simplement pour l'avoir enfin entendu.

— Avec Madeleine, dit lentement Carver, vous avez été ignoble...

— Vous le pensez vraiment ? dit Van Gerdaas en passant brusquement au français qu'il parlait avec un accent un peu pâteux.

Il n'y avait aucune ironie dans sa question. Simplement, elle semblait préparer un argument décisif qui confondrait Carver.

— Vous saviez mon attachement pour elle, dit-il en plaçant ses mains dans les poches de sa veste épaisse, à grande rayures gris fer.

— Certes, je le savais... répliqua Carver étonné.

Van Gerdaas, sans bouger de place, pencha la tête, regarda ses souliers de daim puis se balança légèrement sur ses talons. Ce manège faisait naître chez Carver une irritation encore légère.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il sèchement.

— A ceci, dit Van Gerdaas en redressant la tête. Ses yeux brillaient davantage, cernés par les cils décolorés qui leur donnaient un aspect malsain. Vous êtes peintre et vous aimez les plaisanteries d'atelier. Il vous a plu, alors que vous connaissiez mes sentiment pour Madeleine, que vous en saviez, par elle-même, l'intensité, il vous a plu de jouer à troubler cette femme.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ! s'exclama Carver, incapable de se contenir. Vous allez me faire le plaisir de sortir et de raconter ailleurs votre roman. Vous...

— Non. Vous m'écouterez, monsieur Carver. Vous êtes emporté, je vois. Mais comme beaucoup de vos pareils : vaniteux, cynique, ne respectant aucun sentiment humain. Les farces des rapins à Paris...

— Je vous ordonne de sortir, dit Carver en s'avançant d'un pas. Vous battez les femmes, mais...

— Mais je peux très bien aussi tuer un homme, dit Van Gerdaas en tirant de sa poche droite un objet noir que dans sa stupéfaction Carver ne reconnut pas du premier coup comme un revolver.

C'était ça. Cet idiot était venu pour le tuer. L'arme, dans le poing du Hollandais, semblait faire corps avec cette main, la prolonger comme un doigt de fer, qui désignait Carver, le condamnait. Il ne fallait pas bouger, surtout ne pas bouger, ne pas détruire ce fragile équilibre. Derrière lui, au-delà de la fenêtre, par-dessus les terrasses des buildings, une sirène appela. Une idée sauta dans son esprit, tourna sur elle-même comme une toupie ou plutôt comme un de ces êtres fabuleux qui tourbillonnent au fond du ciel : « Je suis venu au Japon pour mourir. Je suis perdu. » Il ne s'attendrissait pas sur lui-même. Ce qui dominait en lui c'était l'étonnement ou plutôt une stupeur vacillante, douloureuse.

— Je peux très bien vous tuer... Et même : je vais le faire, dit Van Gerdaas.

Il parlait toujours en français, en scandant les syllabes. Carver à présent se sentait envahi d'horreur, l'horreur de dépendre d'un fou, de constater que sa vie, ses rêves, ses projets, tout cela dépendait de cet imbécile, du plus petit geste de son doigt sur la détente.

— Je ne sais rien de tout ce que vous me dites, finit-il par articuler.

— Je vais vous éclairer, dit Van Gerdaas, d'une voix très basse, cruelle et pleine de complicité ironique.

Ah, il n'avait pas tiré et c'était là l'essentiel. Tant qu'ils dialogueraient, lui, Carver, serait vivant. Et il avait une folle envie de vivre. De la rue montait une rumeur confuse. Peut-être criait-on : « A mort ! A mort ! » A moins que ce ne fut : « Amour... » Une part de lui-même commençait à se détacher de cette scène, à s'évader en empruntant les moindres bruits qui parvenaient dans la chambre : le bourdonnement de l'appareil à air conditionné, l'égouttement du robinet dans la cuvette du lavabo. Il comprit que sur le viaduc voisin du *Daï-Ichi* un train filait dans la nuit posée à présent sur la ville. Un court instant, ce train le préoccupa.

— Je sais, monsieur Carver, que vous avez joué à troubler une femme plus âgée que vous et qui vous admire... Ne bougez pas. Ou je tire tout de suite. Mais avant d'en finir, je tiens à vous éclairer comme je vous l'ai promis. Vous avez donc vingt-huit ou trente ans. Mme Lugon est près de la quarantaine. Dès que vous avez appris ce qui me liait à elle, vous lui avez fait la cour. Taisez-vous. Amusement de rapin. Bonne histoire à répandre dans les ateliers et les brasseries de Paris. A la terrasse de *la Coupole* vous raconteriez comment, en voyage, votre directrice de galerie avait à ses jupons un imbécile de Hollandais follement amoureux. Taisez-vous, Carver. J'ai écouté Madeleine. J'ai compris. Et vous, vous ignorez ce qu'est la passion chez un homme de mon âge... J'ai quarante-quatre ans, Carver. La guerre à vingt-cinq ans. La déportation. Vous n'avez rien connu de tout cela. Les meilleures années de notre vie...

— Mais, pour moi...

— Laissez-moi parler. Je suis revenu dans mon pays à trente ans passés. Malade... Usé. Découragé. Aujourd'hui j'ai rencontré cette femme. Et l'obstacle qui ruine mon bonheur c'est vous, un petit peintre fanfaron, un petit raté prétentieux, qui ne rougit pas d'être entretenu par une femme et en même temps...

Cette fois, Carver réagit :

— Mais, bon sang, dit-il, elle dirige une galerie et j'ai un contrat. Je n'ai rien d'un homme entretenu. Je peux même dire qu'elle fait sur mon dos des bénéfices substantiels...

Il parlait en désespéré, certain que ce mur énorme, entre eux, ne permettrait jamais à sa voix d'atteindre l'autre, de le convaincre. Van Gerdaas parut cependant écouter l'écho même de cette voix. Un moment

ils restèrent tous deux figés comme des figures de cire, dans une atmosphère épaissie, solidifiée.

— Madeleine elle-même m'a dit que vous lui faisiez la cour. Vous avez peur. Et vous essayez...

— Je n'ai jamais fait la cour à Madeleine. Je ne l'ai jamais touchée. Et vous allez me tuer pour une histoire stupide et à laquelle je suis étranger.

— L'autre soir vous me cherchiez dans l'hôtel. Je vous ai vu. Vous vouliez jouer les redresseurs de torts, les âmes nobles. Mais en ce moment...

Il recula de quelques centimètres, en se courbant légèrement, comme pour mieux ajuster son tir.

— Je vais vous tuer, Carver. Et je me tuerai ensuite. Je n'ai personne... Vous comprenez ? Parents, amis, tout a sombré dans la guerre...

— Je n'ai même pas déconseillé à Madeleine de vous épouser, dit Carver, écœuré.

Bien des aspects de Madeleine s'éclairaient brutalement pour lui. Avait-elle donné un prétexte à Van Gerdaas pour l'éloigner d'elle ? S'était-elle servie de lui ? Que s'était-il passé au juste, en elle ? Cette tension nerveuse le laissait comme ivre, prêt à se jeter sur Van Gerdaas pour que celui-ci tirât, pour que tout fût fini d'un coup, puisqu'il était pris, irrémédiablement pris dans des ténèbres. A ce moment, il entendit le téléphone sonner et saisit l'appareil avant même que Van Gerdaas ait pu intervenir. C'était Reiko. Elle était dans le hall. Il ne fit plus attention à l'homme qui le menaçait à trois pas de lui. Du moins, durant les premières secondes, fut-il comme détaché de tout, libéré de toute angoisse indifférent à ce revolver dont le museau noir restait braqué à hauteur de sa poitrine. « C'est vous, mon amour, je suis heureux de vous entendre. » Elle lui demandait pourquoi il avait tardé, pourquoi il n'était pas venu l'avant-veille comme l'indiquait sa lettre ? Sa voix claire le charmait. Il expliqua qu'il avait été retenu à Osaka alors qu'il était décidé à prendre le rapide de trois heures du matin comme convenu. Tandis qu'il parlait il sentait Van Gerdaas bouger derrière lui et une chaleur lui monta soudain à la tête. Il eut le front mouillé de sueur, les mains moites. Van Gerdaas parlait de sa voix étonnamment profonde : « Lâchez ce téléphone », disait-il, et lui Carver refusait. Ses mains tremblaient à présent, mais il refusait car ce qu'il voulait dire défiait la mort. « Chérie, écoutez-moi bien, écoutez-moi, je vous aime, je veux que vous deveniez ma femme, je veux que vous m'épousiez, je veux vous entendre dire que vous acceptez », et elle répondait qu'elle acceptait, qu'elle était heureuse, et cette voix montait vers lui comme s'il était déjà mort. La sueur lui coulait maintenant dans le dos, en longues coulées brûlantes.

Le revolver de Van Gerdaas lui touchait le corps, au-dessus des reins. « Lâchez ce téléphone ! » Il y avait dans la voix une inexorable résolution, en même temps qu'un accent désespéré. Mais Reiko demandait pourquoi Carver ne lui avait pas télégraphié pour l'aviser de ce contretemps.

Il expliqua, en essayant de garder un ton posé, qu'il avait perdu son adresse, la fameuse carte, à moins qu'en ce fameux soir d'Osaka on ne l'eût volée. « Volée ? dit-elle, surprise. — Je ne sais au juste, répondit-il. Je ne crois pas qu'il y ait eu de ma faute. » Et il raconta ensuite son après-midi, comment il avait tenté de retrouver sa maison et s'était égaré dans ce dédale des ruelles japonaises, et il l'entendait rire à l'autre bout du fil tandis qu'il sentait ses membres se dessécher, ses poumons se remplir de cendres...

Mais il fallait parler, décrire la rencontre avec le jeune charpentier, l'escorte des enfants, parler, parler, pour conjurer ce péril contre lui, tout proche. La seule défense, la suprême défense, restait cette conversation passionnée avec Reiko, avec Reiko qui l'écoutait, émue, et le sauvait, et le tenait au bord du gouffre dont il avait la hantise. Puis la jeune fille lui dit qu'elle l'attendait, qu'il était temps qu'il l'accompagnât chez elle et malicieusement elle ajouta qu'elle lui montrerait tous les repères dont elle-même se servait pour retrouver son chemin. Elle raccrocha et il resta un instant à écouter le petit glas qui sonnait pour lui dans l'appareil.

Dieu, que cette situation était grotesque et qu'il aurait aimé étrangler ce sinistre idiot ! Il se retourna, tout crispé dans la peur d'avoir les reins, le ventre traversé par la balle, mais décidé à tenter l'impossible, à lutter pour sauver la plus infime petite chance. Il vit alors que Van Gerdaas avait reculé jusqu'au-delà du fauteuil et qu'il tenait son revolver le canon abaissé vers le sol. Comme il gardait la tête inclinée on aurait pu croire qu'il écoutait quelque chose en lui-même. Carver se souvint soudain de la seconde précise où Van Gerdaas s'était déplacé, avait retiré le canon du revolver appuyé dans son dos. C'était précisément lorsqu'il avait évoqué le vol probable de la carte à Osaka.

Van Gerdaas se déplaça de nouveau, toujours avec cette bizarre expression d'un homme qui s'est enfermé dans une absorbante pensée et qui, avec stupeur, écoute une voix intérieure. Sans dire un mot, sans cesser de faire face à Carver, il gagnait lentement la porte mais à hauteur de la salle de bains, il enfouit le révolver dans sa poche et sortit. Carver, goulument, aspira l'air comme s'il venait d'émerger après une longue, une mortelle plongée qui lui laissait la poitrine endolorie, les tympans sifflants, les tempes serrées. Il s'essuya machinalement les mains le long des cuisses. A ce moment la femme de chambre entra, toute souriante, et demanda la permission de retirer le plateau. Carver la regarda attentivement sans dire un mot, puis il regarda la tasse, la théière d'argent, le petit bol de sucre, et fit signe qu'il approuvait, qu'elle pouvait agir à sa guise.

Ensuite il passa sa veste, revint pour rafler sur le lit le paquet de cadeaux et courut vers l'ascenseur.

Dans le hall, Reiko l'attendait, en imperméable bleu tendre, un foulard de soie autour du cou.

— Henri, Henri, dit-elle en se jetant dans ses bras.

— Mon amour, dit Carver en lui embrassant le front, les yeux, les joues, avec fougue, par petits baisers rapides.

— J'ai cru que je ne vous verrais plus, dit-elle les yeux en larmes, que vous me parliez de très loin, d'un pays inaccessible. A la fin, j'avais le cœur serré... Votre voix était si changée !

Il la conduisit vers le bar, dans un recoin où la lumière arrivait mal, et lui remit le paquet. « Les noms figurent en japonais pour chacun de vous. Il ne peut y avoir d'erreur », fit-il. Il était près de Reiko, fraîche, vive, adorable, et tout était oublié de l'affreuse scène qu'il venait de vivre. De nouveau il expliqua qu'il avait été malgré lui retardé à Osaka, reparla de la carte et il vit bien qu'elle devinait un drame obscur mais qu'elle refusait, par discrétion, de l'interroger. Il lui parla d'Iroshima, de l'ineffable impression qu'il avait ressentie. Elle lui prit la main, ils restèrent ainsi, et elle dit qu'ils devraient tous deux tenter d'être heureux dans un monde chargé de menaces et de laideurs.

Carver l'attira contre lui, l'embrassa de nouveau, pendant que la petite serveuse, debout devant eux, très embarrassée, attendait leur commande.

Lorsqu'elle revint avec deux jus de fruit, l'aspect du hall de l'hôtel venait insensiblement de changer. Carver, le premier, s'en aperçut. Le personnel du bureau de réception semblait nerveux. Des gens s'interrogeaient sous le grand planisphère. Brusquement, un policier en uniforme, puis deux autres, franchirent l'entrée, s'engouffrèrent dans l'un des ascenseurs.

Carver était devenu un peu pâle. Reiko lui demanda :

— Que se passe-t-il, Henri ?

— Je ne sais pas. De toute façon, rien qui puisse atteindre notre bonheur...

Cette dernière phrase intrigua la jeune fille qui regarda Carver en silence. Carver essaya de lui sourire. Pendant ce temps, l'agitation dans le hall continuait, toujours aussi étouffée, contenue. Les petites serveuses en sarrau blanc s'étaient groupées derrière l'un des piliers et jacassaient entre elles.

— Attends-moi, mon chéri, dit Carver. Je vais aller me renseigner. Surtout, ne t'inquiète pas.

D'une petite pression sur le bras il rassura Reiko et se dirigea vers le bureau de la réception.

— Monsieur Carver, dit l'employé. Précisément, on vous cherche.

— Qui me cherche ?

— Le commissaire. M. Van Gerdaas vient de se suicider.

— Ah, dit simplement Carver.

L'employé le regardait avec curiosité. Puis il téléphona, prononça le nom de Carver et dit finalement au peintre qu'on l'attendait au sixième étage, chambre 608...

Un instant, Carver demeura immobile, comme s'il cherchait dans sa mémoire des souvenirs déjà brouillés. Ensuite il se tourna vers Reiko qui l'observait et d'un geste lui indiqua qu'il était obligé de monter. Dans

l'ascenseur, il pensa non sans une certaine stupeur : « Van Gerdaas s'est tué... ». Il commençait à se reprocher de ne pas avoir deviné la terrifiante détresse de cet homme.

On l'attendait à la sortie de l'ascenseur pour le conduire à la chambre 608. Deux policiers en uniforme encadraient la porte. Celle-ci avait été forcée et la serrure de cuivre pendait à l'intérieur.

La chambre ressemblait à la sienne et les meubles occupaient les mêmes emplacements. Une lampe au plafond était allumée. Aux vitres de la fenêtre, la nuit était collée comme du papier noir. Quatre ou cinq personnes se tenaient près du lit et sur ce lit Van Gerdaas semblait dormir, couché sur le ventre, une main repliée sous la poitrine. Dans cette position, il s'était tiré une balle en plein cœur. Le sang, sur la couverture, s'était étalé et formait une tache sombre.

— Eh bien ? dit-il.

— Monsieur Carver, dit l'un des personnages qui portait un trench coat encore mouillé, vous connaissiez M. Van Gerdaas ?

— Certainement.

— Vous le connaissez bien ?

— Un peu, comme la plupart de mes compagnons de la caravane.

Le commissaire nota aussitôt quelque chose sur un carnet à couverture bleue. Il était mince et son crâne rasé accrochait des reflets. Par petits gestes nerveux, il rajustait souvent ses lunettes qui glissaient.

— Monsieur Carver, voici comment les choses se sont passées.

Il parlait en anglais, d'un ton précis, avec une certaine méticulosité ;

— L'infortuné M. Van Gerdaas s'est enfermé dans cette pièce. Il a même poussé le verrou. La femme de chambre, celle-là même qui vous avait servi auparavant, a entendu un coup de feu. C'est elle qui a donné l'alarme. Nous avons pu ouvrir en faisant sauter la serrure et ce verrou, mais il était trop tard. Bien entendu, le suicide est incontestable... Toutefois, les formalités de l'enquête nous obligent à vous poser quelques questions. Vous avez été le dernier interlocuteur de M. Van Gerdaas ? N'est-ce pas ?

— Il me semble...

— Avez-vous quelque révélation utile à nous faire ?

Sans répondre, Carver regarda la chevelure de Van Gerdaas, sa grosse main sur l'oreiller. Réellement, il semblait dormir. Cette main tachée de roux, avec ses poils sur les phalanges, c'était encore une main humaine, pas une main de cadavre.

Il raconta que Van Gerdaas avait quitté la caravane une première fois, à la veille du départ pour Kyoto. Il l'avait rejointe ensuite à Osaka pour de nouveau l'abandonner...

Le commissaire prenait des notes. Il y eut un sourd tumulte dans le couloir. Il s'agissait de journalistes que les gardes refoulaient.

— Comment se comportait-il ? demanda le commissaire en retenant ses lunettes avec l'extrémité de son stylo.

Carver dit qu'il paraissait instable, rongé par des soucis que lui, Carver, ne connaissait pas, n'étant pas assez lié avec le Hollandais.

— Il vous a pourtant rejoint ce soir dans votre chambre ?

— Sans doute avait-il besoin de compagnie.

— De quoi avez-vous parlé ?

— De mon voyage à Iroshima.

Il mentait avec aisance, regardant franchement dans les yeux le petit commissaire myope.

— La femme de chambre dit que votre conversation paraissait très animée. Un peu vive, peut-être...

— Nous étions indignés par cette tragédie. Van Gerdaas était un homme plus sensible que son apparence ne le laissait croire.

— Pourquoi êtes-vous rentré plus tôt vous-même ?

— Une affaire personnelle, dit Carver.

— Excusez-moi... Quelle affaire ?

— Je vais épouser une jeune fille qui m'attend dans le hall.

— Ah bien, bien...

— J'ai précisément quitté M. Van Gerdaas lorsque cette jeune fille m'a appelé au téléphone.

Les autres personnages écoutaient gravement ces déclarations et le mort, la tête enfouie dans l'oreiller, semblait lui-même attentif.

— Quelle impression vous faisait M. Van Gerdaas avant que vous ne le quittiez ?

— Très nerveux, désemparé.

— Et il ne vous a rien confié durant cette dernière conversation qui puisse éclairer les motifs de son suicide ?

Carver resta silencieux. Il pensait à Reiko qui l'attendait, à Reiko qui s'inquiétait peut-être.

— Ne pouvez-vous nous aider ? insistait le commissaire.

— Il m'a parlé de sa déportation en Allemagne pendant la guerre, de sa jeunesse ravagée et aussi de sa solitude présente. Il n'avait ni femme, ni famille...

— Ah, s'exclama le commissaire, nous y sommes !

Il avait l'air satisfait comme si véritablement il venait de découvrir la solution d'un problème très ardu.

— Bien, bien, dit-il en retenant ses lunettes.

Il pourrait remplir son rapport. Il murmurait d'un ton pénétré : « solitude, solitude » et Carver admit que somme toute il avait dit l'essentiel de la vérité. A ce moment, on annonça le représentant de l'ambassade néerlandaise. Les policiers firent claquer leurs talons.

Il pouvait partir. Il salua d'un bref mouvement du buste et descendit rejoindre Reiko. Elle attendait à l'endroit même où il l'avait laissée.

— Henri, dit-elle avec un tel élan qu'il en fut ému.

Il allait lui rapporter les faits, mais il y renonça.

— Ne me demande rien, dit-il. Plus tard...

Elle approuva en s'efforçant de sourire, et ce sourire timide et brouillé semblait dire : « Je sais déjà que le bonheur est difficile, mais il faut vivre et se hâter... »

Carver lui prit les mains, ses mains délicates que dès le premier jour de leur rencontre il avait admirées. A tout prix, il voulait éloigner de son esprit la pensée du mort, comme si elle pouvait corrompre cette confiance dans la vie que lui suggérait ce sourire. Derrière eux, le hall avait repris sa physionomie habituelle. L'activité de l'immense *Dai-Ichi* continuait, calme et feutrée. Deux Indiennes en sari vert et rose consultaient un programme d'excursions. Au comptoir des objets-souvenirs, un officier de la marine américaine hésitait entre deux beaux vases de porcelaine. Soudain la grosse voix du mégaphone avisa un Mr. John Bloomer qu'on le réclamait au grill-room...

— Partons vite, dit Carver d'un ton où perçait une vague détresse.

Il prit la jeune fille par le bras et, tendrement, l'entraîna vers la sortie.

D'un geste lent et précis, le petit groom en uniforme bleu ouvrit pour le couple la porte vitrée, toute embuée, qui donnait sur la nuit.

EMMANUEL ROBLÈS

CHRONIQUE DES LIVRES

LA VOIX DE LA MAISON

par Angéline Bardin *(André Bonne)*

Cette voix tour à tour émouvante et triviale, religieuse et sensuelle, est avant tout celle d'Angélina Bardin « fille des champs ». Mais c'est aussi celle d'Angèle la dentellière, personnage central de ce troisième roman, et dont le prénom complice porte visiblement la tendresse de l'auteur. Tendresse exprimée surtout dans la première partie du livre, chronique villageoise qui n'est pas sans rappeler *Vous qui passez sur la Route*, encore que, nous semble-t-il, *Angélina* se soit quelque peu gaspillée. La seconde partie, plus dense, mieux construite, nous entraîne en Beauce où le fils d'Angèle va faire la moisson. C'est l'occasion pour l'auteur de nous conter la passion dévorante qui éclate, un jour d'orage, entre une maîtresse de ferme et son jeune gendre. Sur ces données de mélo campagnard, Angélina Bardin a bâti un drame presque mythologique dont le réalisme primitif n'est pas sans éveiller l'écho d'autres voix qui ressemblent à la sienne : Zola... Pérochon...

FRANÇOISE MONTRAND

LA POLITIQUE DE CARTHAGE

par Simone Gros *(Plon - Tribune Libre.)*

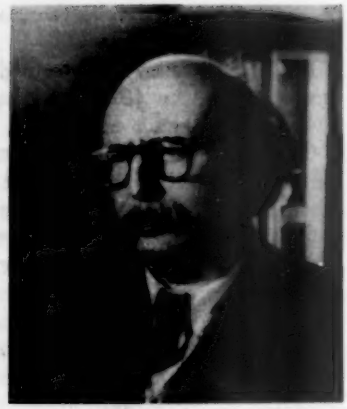
Analyse critique des documents et des faits se rapportant à la crise des rapports franco-tunisiens entre 1950 et 1956, cet ouvrage apporte une contribution intelligente et objective à une question débattue. Mlle Gros a rendu compte de l'enchaînement des actes, généralement des fautes, qui ont conduit à la déclaration de Carthage du 31 juillet 1954. Elle montre que la politique qui en résultait, raisonnable dans son principe et virtuellement féconde, a été faussée par la suite, tant par les conséquences morales et passionnelles de la guerre d'Algérie que par la précipitation avec laquelle, l'année suivante, à La Celle-Saint-Cloud, la question marocaine a été réglée par l'octroi de l'indépendance sans transition. De nombreux extraits de journaux et de débats parlementaires, et une lettre-postface de Pierre Mendès-France, ajoutent à l'intérêt de ce volume, digne de l'excellente collection où il a pris place.

PIERRE-HENRI SIMON

(Suite de la chronique des livres page 85.)

D'UN HOMME A L'AUTRE
OU
LES PHÉNOMÈNES TRANSPORTABLES

par JEAN ROSTAND



C'EST une tendance générale de l'esprit humain, et dont nous suivons les manifestations tout au long de l'histoire de la médecine, que d'imaginer qu'on puisse communiquer à un sujet vivant certaines des propriétés ou qualités d'un autre sujet vivant, soit par le simple contact de ce dernier, soit par l'intermédiaire de sa chair, de ses humeurs, de son souffle, de ses excrétions.

On a jadis utilisé comme aphrodisiaques les testicules de bouc, de moineau, de grenouille, tous animaux réputés pour leur capacité sexuelle. La moelle de lion et le sang de taureau passaient pour de précieux stimulants de la force musculaire. On prescrivait aux « hépatiques » le foie de loup ou de renard ; aux maniaques dangereux, on faisait boire du sang d'âne, sous prétexte que cet animal était paisible et assoupi ; on traitait la faiblesse de la vue par le jus de vipère, reptile aux yeux perçants. De façon générale, on croyait que le sang des animaux, s'il était bu tout chaud, dès la sortie du corps, communiquait au buveur « les façons et les airs de la bête ».

Si les antiques thérapeutes, en tout pays, s'inspirent largement de cette sorte de croyance, elle se trouve également à l'origine des pratiques de « magie sympathique » chez les peuplades sauvages.

A Bornéo, les indigènes du sexe masculin évitent de toucher un cerf par crainte d'acquérir et de transmettre à leur descendance l'humeur timide de cet animal.

L'usage est répandu, chez nombre de primitifs, de manger « le cœur, le foie, la graisse, la cervelle des ennemis tués à la guerre pour s'approprier leur courage et leur intelligence » (Lévy-Bruhl).

Les Abipones s'interdisent de consommer les poissons, les poules, les moutons, nourritures qui pourraient leur communiquer l'indolence et la lâcheté ; en revanche, ils demandent vigueur et courage à la chair du tigre, du taureau, du sanglier.

Dans les provinces du nord-est de l'Inde, on mange les yeux des chouettes afin de se rendre plus clairvoyant durant la nuit. En Amérique du Sud, chez les Kobena, on enfonce une pointe acérée dans l'œil d'un faucon rouge, pour en retirer l'humeur aqueuse, laquelle, instillée dans un œil humain, lui conférera la puissance visuelle de l'oiseau. En Nouvelle-Zélande, on se figure qu'on gagnera de l'éloquence en ingérant la chair du Korimako (oiseau au chant mélodieux). Les Charokees se nourrissent de venaison pour en devenir plus rapides à la course ; ils dédaignent la viande d'ours, qui les rendrait maladroits, ainsi que la volaille, qui les rendrait stupides.

Les peuplades sauvages de Vancouver préparent des décoctions de nids de guêpes ou de mouches — animaux prolifiques — pour les faire absorber par les femmes stériles.

En certaines régions de l'Afrique occidentale, on utilise le cadavre de tout « homme de valeur » en lui coupant la tête et en la suspendant de manière à la faire égoutter sur une masse de chaux : celle-ci absorbe « l'esprit du mort » ; on appliquera ensuite, sur le front d'un vivant, ce cataplasme de sagesse.

Les transferts peuvent même s'exercer de la plante à l'homme, et de l'homme à la plante.

C'est ainsi que les Bataks font semer le poivre par des personnes violentes et coléreuses pour qu'il soit plus brûlant ; au Japon, on fait greffer les arbres par de jeunes hommes robustes ; chez les Baganda, on croit que la stérilité d'une femme empêche les arbres de fructifier dans le jardin de son mari ; dans les îles de l'Amirauté, on ne laisse manger aux femmes enceintes ni racines d'igname, qui rendraient l'enfant long et mince, ni tubercules de taro, qui le rendraient court et épais, ni viande de porc, qui lui ferait pousser des soies en place de cheveux. Etc.

⁂

Il est fort intéressant, pour l'historien des sciences, de voir jusqu'à quel point la croyance intuitive en la transportabilité des phénomènes vitaux a pu être confirmée par les progrès de la connaissance positive.

On a, maintes fois, fait remarquer que l'opothérapie moderne — ou traitement par les extraits de glandes — découlait assez directement des coutumes empiriques auxquelles nous venons de faire allusion ; mais l'opothérapie n'est qu'un cas particulier de cette transportabilité des phénomènes dont la biologie nous livre tant d'exemples.

La transportabilité est elle-même la conséquence du conditionnement chimique. Nonobstant les critiques adressées jadis par Le Dantec à ce qu'il appelait ironiquement les « phénoménines », il est constant qu'une

foule de phénomènes vitaux ont pour cause prochaine la formation d'une ou plusieurs substances plus ou moins spécifiques. Nous assistons aujourd'hui au triomphe de ces « phénoménines » sur lesquelles s'exerçait la verve railleuse du biologiste-philosophe.

Transportabilité de la résistance aux maladies

L'un des premiers exemples bien établis de la transportabilité des phénomènes vitaux concerne la résistance de l'organisme à l'égard des toxines et des microbes.

Un organisme auquel on a injecté une dose faible de toxine — toxine diphtérique, par exemple, ou tétanique — produit dans ses humeurs, au bout que quelques jours, une substance spéciale qui offre la propriété de neutraliser la toxine, et, par suite, de le protéger contre des doses plus fortes. Il fabrique, en somme, une sorte de contrepoison, qui a reçu le nom d'*antitoxine*. D'un organisme dont le sang se trouve ainsi modifié, on dit qu'il est vacciné, ou immunisé. Or, si l'on prélève de son sang (ou de son sérum), pour l'injecter à un autre organisme, non vacciné, on communique à celui-ci l'état de résistance ou d'immunité à l'égard de la toxine en question. On peut donc — par transport sanguin — faire bénéficier un être de la résistance acquise par un autre : c'est le phénomène classique de l'immunité passive, largement exploité par les méthodes de sérothérapie, soit dans un but préventif soit dans un but curatif.

De même pourront être transférées, par des procédés analogues, les propriétés défensives qu'aura fait apparaître l'injection de microbes, de cellules, voire de protéines étrangères.

Il en ira pareillement encore pour l'état dit de *sensibilisation*.

On sait qu'un organisme ayant subi l'agression de certaines substances peut acquérir, de ce fait, non pas une plus grande résistance à leur égard, mais, tout au contraire, une sensibilité accrue. Cet état de sensibilisation, ou d'allergie, est en rapport avec des modifications du milieu sanguin. Il peut être communiqué directement à un organisme neuf par l'injection de sang (ou de sérum) provenant du sujet sensibilisé.

Transportabilité de l'aptitude a la croissance cellulaire.

C'est le physiologiste français Paul Carnot qui, il y a une cinquantaine d'années, fit voir qu'on peut emprunter à des organismes en état de croissance des substances capables de favoriser la croissance d'un autre individu.

Ces substances stimulatrices, qu'il avait baptisées « poïétines », possèdent des propriétés différentes suivant qu'elles proviennent de tel ou tel organe, de tel ou tel tissu. Un extrait de foie embryonnaire contient des « poïétines » qui agissent électivement sur les cellules hépatiques ; un extrait de rein embryonnaire, des poïétines agissant électivement sur les cellules rénales, etc.

Les « poïétines » existent non seulement dans les tissus embryonnaires, que caractérise un état de croissance active, mais aussi dans les tissus en voie de régénération.

Un organisme qu'on a plusieurs fois soumis à la saignée est obligé de régénérer les éléments cellulaires soustraits à ses humeurs. Or, si on lui emprunte un peu de sang, pour l'injecter à un autre organisme, on excite, chez ce dernier, la genèse des éléments sanguins : c'est que des « hémopoïétines » ont pris naissance dans l'organisme donneur.

Carnot poussait très loin cette conviction que les propriétés vitales se peuvent transférer d'un sujet à un autre : ainsi affirmait-il que le sérum d'un organisme mis en état d'amaigrissement peut, chez un autre, provoquer l'amaigrissement, que le sérum d'un organisme en état d'engraissement peut provoquer l'engraissement, etc.

Le fait est que la notion de « poïétines » devait se montrer féconde. Les admirables réussites de Carrel, en culture de tissus, ne devinrent possibles qu'à partir du moment où le grand biologiste eut l'idée d'ajouter au milieu de culture un peu de jus d'embryon. La preuve était ainsi faite, sans discussion, qu'un tel jus contient des principes indispensables à la croissance cellulaire : principes qui reçurent le nom de « tréphones », mais qui se confondaient, en somme, avec les « poïétines » de Carnot.

Transportabilité de la jeunesse.

Si l'on peut transférer, par le sang ou le jus d'embryon, l'activité de croissance [1], n'est-il pas naturel d'espérer qu'on parvienne à transférer l'état de jeunesse ?

« On rencontre — écrivait Carrel —, parmi les anciennes croyances médicales, celle de la vertu du sang jeune, de son pouvoir de communiquer la jeunesse à un corps vieux et fatigué. Le pape Innocent VIII se fit transfuser le sang de trois jeunes gens. Mais après cette opération il mourut. Il est plausible que la mort fut causée par la technique même de la transfusion. L'idée mérite peut-être d'être reprise. Il semble probable que l'introduction d'un sang jeune dans l'organisme d'un vieillard pro-

1. On notera, de surcroît, que l'urine de géant contient des principes accélérateurs de la croissance (Parhon et coll.).

duirait des modifications favorables. Il est étrange que cette opération n'ait pas été tentée de nouveau. » (*L'Homme cet inconnu,* 1935.)

Aussi bien, les gérontologistes n'ont pas manqué de faire appel aux vertus rejuvénescentes des humeurs ou des sucs provenant d'organismes jeunes.

On a envisagé, à cet égard, l'utilisation du jus embryonnaire de poulet (Rosenthal) ; plus récemment, on a cherché des produits actifs dans les tissus des fœtus de bovidés, desséchés à basse température (Léon Binet, 1957) ; on a même songé à employer le sang humain provenant de jeunes sujets, et jusqu'aux urines de nouveau-nés (J. Rostand et G. Parcheminey, 1936).

La dernière venue de ces méthodes d'embryothérapie est celle du médecin suisse Niehans, qui fait usage de cellules vivantes, fraîchement prélevées sur des fœtus de mammifères ; méthode qui, si l'on en croit son inventeur, aurait déjà à son actif des transferts de jeunesse animale sur quelques illustres représentants de l'espèce humaine.

Il est encore trop tôt pour juger honnêtement de la valeur pratique de ces diverses thérapeutiques. Ce que nous voulons marquer ici, c'est que toutes elles s'inspirent de la même idée fondamentale, à savoir, qu'on peut, dans une certaine mesure, communiquer l'état de jeunesse d'un vivant à un autre par l'intermédiaire des cellules ou des humeurs.

Transportabilité du sexe.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur le transfert des qualités sexuelles, car toute l'*opothérapie sexuelle* est fondée sur l'idée, amplement vérifiée tant par l'expérimentation que par la clinique, que la masculinité et la féminité dépendent de substances chimiques spéciales (hormones sexuelles : folliculine et testostérone) qui peuvent être transférées du mâle sur la femelle, ou réciproquement.

Nul n'ignore aujourd'hui qu'en faisant agir sur un organisme certaines substances tirées des sujets de l'autre sexe, on peut le faire changer d'aspect sexuel, et ainsi produire une inversion apparente de la sexualité.

Si l'influence de ces substances — véritables « phénoménines » androgènes ou gynogènes — est mise en jeu assez précocement, on modifie jusqu'au type même de la glande génitale, réalisant par là une complète inversion du sexe telle que l'ont obtenue Etienne Wolff sur les oiseaux, Galien et Witschi sur les grenouilles, Humphrey sur les salamandres.

L'inversion est quelquefois si parfaite qu'on peut faire reproduire les animaux sous leur sexe d'emprunt, et obtenir, en croisant de faux mâles (génétiquement femelles) avec de vraies femelles, des produits de deux mères ; en croisant de fausses femelles (génétiquement mâles) avec de vrais mâles, des produits de deux pères.

Transportabilité de l'état de maturité génitale.

On peut aussi accélérer la venue de la maturité génitale en administrant à des organismes très jeunes des substances tirées d'organismes plus âgés, ayant eux-mêmes atteint le stade de la maturité. Il est très facile, expérimentalement, de provoquer la puberté précoce d'un souriceau, le développement de la crête et même l'aptitude au cocorico chez un coquelet (Dantchakoff).

Chez les organismes à sexualité cyclique, on met, à coup sûr, une femelle en état de rut par l'injection de substances provenant de femelles qui se trouvent dans cet état.

Contrairement, le sérum de sujets en état de repos ou d'immaturité sexuelle peut avoir une action « antisexuelle ». Un effet de ce genre a été constaté chez des animaux ayant reçu, en injections, de l'urine de fillette (Zephiroff et D. Zavadskaia).

Transportabilité des qualités raciales.

Beaucoup moins connu que le transfert des qualités sexuelles est celui des qualités raciales.

Dans certains cas, encore assez rares il est vrai, on a constaté que telle ou telle qualité raciale dépend de l'élaboration de substances spécifiques diffusant dans les humeurs et capables de faire apparaître cette qualité chez un individu d'une autre race.

Parmi les très nombreuses mutations qui affectent le patrimoine héréditaire de la mouche du vinaigre, il en est une, dite « vermillon », qui se distingue de la forme type (ou forme sauvage) par la pigmentation des yeux : alors que la forme sauvage a les yeux *rouge brique,* la mutation « vermillon » a des yeux plus clairs, et d'un rouge plus vif. Comme toute mutation, elle dépend d'une variation survenue dans l'appareil chromosomique, et constitue un caractère strictement héréditaire.

Or, depuis les beaux travaux d'Ephrussi et Beadle, nous savons que la coloration de l'œil est ici en rapport avec la diffusion de certaines substances qui, intervenant au cours du développement de la mouche, se montrent indispensables pour assurer la pigmentation rouge brique. Elles sont présentes dans le milieu intérieur (lymphe) des larves et des pupes normales.

Injecte-t-on un peu de cette lymphe à une jeune larve, génétiquement destinée à produire un adulte aux yeux vermillon, celle-ci, de ce fait, produira un adulte aux yeux rouge brique. On a donc bien, par cet arti-

fice, communiqué à l'insecte un caractère appartenant à une autre race que la sienne.

Un tel phénomène correspond à ce qui se passerait dans notre espèce si, en injectant à un fœtus porteur de l'hérédité « yeux bleus » du sang de fœtus porteur de l'hérédité « yeux noirs », on contraignait le premier à acquérir des yeux noirs.

Des faits similaires ont été constatés chez la teigne des farines en ce qui concerne la pigmentation des yeux et de certains organes internes.

Chez les oiseaux, on a réussi — mais seulement en cultures d'organes, suivant la technique de Wolff — à modifier le type racial de croissance osseuse en faisant agir, sur l'os embryonnaire, du jus tiré d'un embryon de race différente : sous l'action d'un jus d'embryon *Creeper* (race aux membres courts), on raccourcit le tibia d'un embryon de race normale, tandis que, sous l'action d'un jus d'embryon de race normale, on allonge le tibia d'un embryon de race *Creeper*.

Transposé chez l'homme, cela reviendrait à modifier la croissance osseuse d'un fœtus de race naine en lui injectant un jus de fœtus de grande race...

Impossible de ne pas évoquer ici, au moins brièvement, la fameuse expérience du professeur Benoit et de son équipe. Là encore — en admettant que l'expérience soit pleinement valable, et n'oublions pas que les auteurs eux-mêmes montrent la plus grande prudence dans l'interprétation de leurs résultats — il s'agirait d'un transfert de caractères raciaux ou, tout au moins, d'une modification des caractères raciaux sous l'effet d'une substance tirée des tissus d'une autre race.

La substance modificatrice est le D.N.A., ou acide désoxyribonucléique entrant dans la constitution moléculaire des « gènes » et considéré comme étant la base chimique de l'hérédité : l'*hérédine*, si l'on ose s'exprimer ainsi.

Du D.N.A. ayant été préparé à partir d'éléments cellulaires *de race Khaki* fut injecté à de jeunes canards *de race Pékin* : au bout de quelques semaines, on notait des modifications très nettes dans les caractères somatiques des jeunes oiseaux, et notamment une modification de la couleur du bec, celui-ci devenant rose par suite de la suppression du pigment jaune.

Transport des potentialités héréditaires.

En outre, le professeur Benoit et ses collaborateurs inclinent à admettre que le D.N.A. a exercé son action non seulement sur les caractères *somatiques* des jeunes canards, mais encore sur les cellules germinales de ces derniers, pour leur communiquer de nouvelles capacités héréditaires ; dans la descendance des canards à bec rosi se trouvaient, en effet,

un bon nombre de sujets à bec plus ou moins rose. Ainsi aurait été obtenue, tout à la fois, une *somation* et une *mutation* de même sens.

Ces étonnants résultats prêtent encore à discussion. En revanche, on ne peut douter que, chez les organismes inférieurs — les unicellulaires, comme les microbes — le transfert des propriétés héréditaires ne soit chose accomplie.

Ainsi que l'ont montré Griffith, Avery et d'autres, on peut, en faisant agir des extraits de corps bactériens appartenant à une race B sur des bactéries vivantes appartenant à une race voisine A, communiquer à ces dernières les caractères de la première race.

Une fois obtenue, la modification est définitive, irréversible ; elle est de l'ordre de la mutation.

S'il se confirmait qu'on pût, chez les êtres supérieurs, modifier de cette façon les caractères héréditaires, du coup, le champ des phénomènes transportables s'étendrait considérablement, puisque, théoriquement, on pourrait transporter d'un organisme sur un autre toutes sortes de qualités génétiques : aptitude à la longévité, résistance naturelle à certaines maladies, peut-être intelligence, dons, génie...

Il n'est pas absurde d'imaginer que, dans l'avenir, on conserve précieusement, pour les cultiver, des tissus provenant d'individus supérieurement doués soit pour le physique ou pour le moral (grands vieillards, ayant fait la preuve de leur aptitude à la longévité ; hommes de génie, etc.), afin d'en retirer des substances inductrices de haute qualité [1].

Transfert des qualités psychiques.

Le transfert des qualités psychiques a déjà été réalisé en certains cas.

Dans la mesure où les deux sexes diffèrent par le psychisme, on modifie profondément celui-ci par l'action des hormones sexuelles : une poule transformée en coq a pris, en même temps que la crête et que l'aptitude au cocorico, les instincts du mâle et notamment le courage, l'agressivité.

Chez l'homme, on peut atténuer certains « complexes » d'infériorité, renforcer la virilité morale par l'emploi de l'hormone mâle (Moricard et Bize).

Transférable, par le moyen de l'hormone « prolactine », est l'instinct de couvaison chez les volailles. Si, à l'exemple de R. Lienhart, on prélève le sang d'une poule couveuse pour l'injecter à une autre poule, on voit bientôt se manifester chez celle-ci le besoin irrésistible de couver.

De même se peuvent transmettre, d'un sujet à l'autre, par l'intermédiaire du sang, l'état de fatigue, le besoin de sommeil (Piéron).

Existe-t-il dans les humeurs des individus mentalement supérieurs des « phénoménines » psychogènes ? Nous sommes, pour l'instant, trop peu

1. Voir J. Rostand. *L'Homme de l'an* 2 000. Conférences des Ambassadeurs 1956.

instruits des conditions de la primauté intellectuelle pour répondre à cette question, mais, dès lors que le sang de certains « idiots » montre un état chimique particulier, nous n'avons pas le droit d'exclure l'hypothèse d'un déterminisme humoral du génie.

Chez le rat, il semble que les sujets les mieux doués aient le tissu nerveux plus riche en certains ferments.

On a pu se demander si, dans une faible mesure, l'énorme différence psychique entre l'Homme et le Singe ne serait pas en relation avec des différences de métabolisme ou de chimisme tissulaire [1] ; peut-être qu'en injectant du sang humain à de jeunes chimpanzés on réussirait à les « hominiser » un peu...

Toujours est-il que certains états névrotiques se laissent transférer, au moins passagèrement, par l'entremise des humeurs. Le sang, la sueur des schizophrènes contiennent des substances « psycho-dysleptiques » capables de troubler le comportement chez les araignées et de leur faire tisser des toiles à structure aberrante. Les urines des sujets mélancoliques sont beaucoup plus toxiques que l'urine normale (Brugia ; Mairet et Bosc, etc.).

Enfin, il est permis d'imaginer — à la suite de Georges Dumas, qui, dès 1900, s'appliquait à élucider la « psycho-chimie » de la tristesse et de la joie — le transfert des états émotifs ou passionnels.

Il semble que, de la mère au fœtus, puissent passer des « substances d'anxiété », ayant pour effet de modifier, dès avant la naissance, le caractère de l'enfant (F. Dolto).

Phénoménines d'apaisement, de sécurité, de plaisir, de gaieté, de fidélité, de douceur...

Nous verrons peut-être tout cela : la transportabilité des sentiments et des états d'âme n'en est qu'à son début.

JEAN ROSTAND

(1) Jean Rostand. *L'Homme*, 1941.

PUEBLA
OU LE
MEXIQUE ROSE

par PHILIPPE JULLIAN

LE Mexique, depuis une trentaine d'années, a donné beaucoup à penser. Des civilisations s'y succèdent comme pour nous rappeler, avec Valéry, que la nôtre aussi est mortelle. Des gouvernements, plus romanesques que sages, des révolutions, dépassant dans le crime et la rhétorique les exploits de nos temps héroïques, une population fêtant la mort, l'horreur et la beauté confondues, tout cela aura fait couler bientôt presque autant d'encre que de sang, et rempli les bibliothèques des Mexicains de vocation. J'allai, avant mon départ, consulter un de ces érudits.

« Vous allez encore écrire un livre ? me dit-il. Décidément, le Mexique monte à la tête. Evidemment, vous venez après Lawrence, Huxley, Chadourne. Ce que vous voyez sur ces rayons n'est qu'une faible partie de cette littérature. Voici l'étrange théorie du rabbin d'Amsterdam, Manasse Ben Isdrael, qui s'efforce de prouver que les Indiens ne sont qu'une des tribus perdues d'Israël. Voici les fac-similés des codex Magliabecchion et Vaticanus reproduits grâce aux largesses du duc de Loubat. J'ai un faible pour Mme Calderon de la Barca. Cette Anglaise, épouse d'un ambassadeur espagnol, débarqua dans un pays en continuelle révolution au milieu du siècle dernier, elle reste toujours naturelle et n'a aucune idée générale, c'est bien reposant. Ce sont des idées qui gâtent le remarquable guide de M. t'Serstevens : *Le Mexique, pays à trois étages.* Mais il vous faut lire les *Temples of Sun and Moon* de Michael Swan et le récit du voyage de Miss Sybille Bedford et de son amie Mrs Arthur, voyageuses désabusées qui citent Mme de Sévigné et Mallarmé dans des wagons surchauffés. Il y a aussi un gros livre que je n'aime pas, c'est : *Sous le Volcan* de Malcolm Lawry ; il y traite surtout de l'alcoolisme dans la colonie étrangère.

— Les dessins qui illustrent cet article sont dus à l'auteur.

La division géographique et démographique du Mexique en trois étages se retrouve dans les périodes de son histoire : indienne, hispanique, moderne, chacune réagissant violemment contre la précédente ; on pourrait diviser les voyageurs par la couleur des lunettes à travers lesquelles ils découvrent ce pays : rouges pour les passionnés des temps précortésiens quand ruisselaient de sang les pyramides solaires, noires pour les surréalistes qui connaissent le Mexique par les films d'Eisenstein et de Bunuel, roses enfin si l'on se laisse charmer par une époque qui n'est que délicieuse entre tant de sublimes. Non le rose chimique des prospectus de voyage vantant un folklore d'opérette, mais le rose corail des cathédrales baroques, carminé des azulejos, passé de villages endormis au soleil.

Découverte de Puebla.

Puebla, moins défigurée que Mexico par les tremblements de terre et le progrès, est la métropole de ce Mexique colonial. Les voyageurs la trouvent triste, ses rues se coupent à angle droit et sont souvent désertes, le pittoresque y est moins évident qu'à Taxco ou Cuernavaca, véritables colonies américaines, les Indiens ne s'y livrent à aucun carnaval. Les anges l'ont choisie et en écartent encore bien des calamités. En 1532, le moine Fray Toribia de Motolina devait fonder une ville qui contrôlerait la fertile vallée entre les volcans Popocatepetl et Ixtaccihuate.

Des anges lui apparurent, traçant sur un plateau voisin le damier auquel se conforma la rapide croissance de la ville. Elle atteignait son apogée à la fin du XVIIe siècle, mais les styles mettent longtemps à traverser l'océan et, au milieu du siècle suivant, on élevait des églises d'un baroque assagi, laissant à l'extravagance indienne le soin de les décorer.

Dès l'arrivée à l'hôtel *Colonial*, ce retard du temps nous ramène en 1900 : des photos de la Grande Roue et de la Tour Eiffel voisinent avec des portraits de messieurs excessivement moustachus sous de vastes panamas et de communiantes perdues dans des dentelles comme des mouches dans du lait ; des carrelages modern style débordent des salles de bains dans l'escalier, des plantes vertes mégalomanes jouent les Majorelles. De la terrasse on reconnaît exactement le damier des anges. Sur les cases de tuiles rouges, les pions sont les dômes des églises bariolés de faïences luisantes : bleu plus vif que le ciel, étoilées de jaune, baguées de noir et de blanc, zigzaguées de rouge, côtelées d'orange comme d'énormes potirons. Au-delà du damier, éparpillées sur des collines comme si les anges les avaient gagnées, des chapelles blanches et roses brillent dans des bouquets d'arbres.

Dès les premiers pas hors de l'hôtel, je sentis que Puebla était une de ces villes pour promeneurs qui rebutent les touristes. Elles ne

vous écrasent pas de monuments immortels, mais chaque rue réserve une surprise, assez écartées de la renommée pour éviter les restaurations indiscrètes, mais assez vivantes pour ne pas tomber en ruines, patinées mais non vernies, plus singulières que belles, plus romanesques qu'universelles. J'avais ressenti la même émotion à Senlis, à Bergame, à Bayreuth, et récemment à Charleston. Le silence, la campagne qu'on apercevait tout au bout des rues, ces marques du temps qui humanisent une belle ordonnance, les Anglais appellent cela *Pleasant Decay*, l'air chaud et léger me ravirent.

Les maisons trapues et majestueuses ont l'air de coffres avec des fenêtres à hautes grilles partant du sol, des portes à caissons rouges ou vert olive flanquées de pilastres, les murs généralement peints en ocre. Sur ce fond mat brillent des faïences, mais parfois, avec une belle indifférence pour notre goût, les propriétaires badigeonnent leurs maisons de bleu et de vert ou bien de mauve, les ouvertures lourdement soulignées de noir comme dans une peinture naïve.

Les larges rues sont à peu près vides sauf aux alentours de la place ; là, de hautes arcades de pierre abritent des cafés, des boutiques or et noir comme des pharmacies Louis-Philippe. Un jardin très municipal occupe le centre de l'Alameda. Sous d'énormes camphriers alternent palmiers, statues et lampadaires à globe.

Autour du kiosque à musique mauresque tournent à petits pas, comme s'il y avait concert, des jeunes filles et leurs mères, des officiers, c'est une scène de *Carmen* avec quelques personnages de Goya. Les Indiens en blanc préfèrent s'étendre sur les bancs ou même sur le sol, drapés dans leurs couvertures rayées, en groupes somnolents. Leurs femmes, un châle noir sur la tête, proposent de poussiéreuses sucreries, de dérisoires jouets, des balais de toutes les couleurs.

Seules les petites filles courant entre les massifs de cannas et les promeneurs mettent une note de gaieté ; piquée dans leurs longues mèches, une fleur de flamboyant ; à leur taille, un bout de soie. S'il y a musique, elles improvisent des danses, se drapant dans leurs châles trop longs, faisant voler les volants bariolés de leurs robes ; leurs cris aigus rivalisent avec les trompettes d'Aïda, mais seul le martèlement de l'orchestre anime les promeneurs.

Dès le second soir je reconnus la plupart de ceux-ci : deux vieilles qui gardaient une expression de féroce imbécillité et des robes de plusieurs tons de noir ; l'une grasse, blanche de poudre de riz, les cheveux luisants, l'autre moustachue, noire jusqu'à ses lunettes, elles accompagnaient une ravissante bossue. Leur tour de place fini elles prenaient une glace dans le plus beau café et les clients les saluaient. Une famille pathétique comme un Picasso bleu s'en allait la dernière après avoir déplié son éventaire, en file, le père chargé du plateau où achevaient de se racornir des pâtes de fruit, la mère portant une chaise sur la tête, un garçon traînant le tréteau, un plus petit brandissant le chasse-mouches.

Les Eglises de Puebla.

La cathédrale, avec ses tour trapues, ses murs gris, est attribuée à l'Herrera de l'Escorial. Cette masse élevée là par le catholicisme militant pour impressionner les Indiens, on ne leur a pas demandé de l'orner et de retrouver leurs dieux parmi les saints. Sa sévérité est impitoyable, seules d'immenses toiles noircies dans le goût de Valdes Leal ornent la sacristie. A l'ombre de ses murs le palais de la bibliothèque rappelle Salamanque ; Gil Blas a dû composer les sermons de l'évêque dans une salle semblable tapissée d'in-folio théologiques couverts de parchemin ; elle sent la poussière et l'encre séchée.

Une autre église seulement partage avec la cathédrale le privilège d'une façade de pierre : celle des Jésuites, qui ont laissé les Indiens traiter à leur manière les obélisques, les pilastres et tous les pédants motifs inspirés de Rome. Les chérubins grimacent comme les dieux de Teotihuacan, les grecques déchaînées courent comme des vagues sur toute la façade. Déjà le génie mexicain fait frémir cette pierre grise, sans laisser la moindre surface plate. Le Churrigueresque approche.

Si l'intérieur de cette paroisse aristocratique est à peine plus orné que celui de la cathédrale, on y salue la tombe d'une femme dont la vie picaresque et poétique rappelle *Candide* et la *Religieuse portugaise*. Une inscription latine m'étonna si fort quand j'essayai de la traduire que je ne doutai pas d'avoir perdu mon latin :

Ci-gît Catarina de San Juan que la Chine a donnée au monde et Angelopolis (Puebla de Los Angeles) au ciel. Bien que d'une naissance princière elle fut aimée de Dieu et des hommes pour son humilité et mourut âgée de quatre-vingt-deux ans, la veille de l'Epiphanie.

Le bedeau guettait mon étonnement. Il récita : « Il y avait une fois une demoiselle chinoise, fort distinguée et curieuse, qui voulut faire un voyage. Elle s'appelait Mirrho, ce qui veut dire amertume. Hélas, les pirates s'emparèrent de la jonque qui la transportait : elle dut à sa beauté d'être épargnée et on la vendit comme esclave au marché de Manille à un capitaine espagnol. Il n'aborda Acapulco que deux ans plus tard, après mille aventures dont souffrit probablement la vertu de la jeune Chinoise. Cependant, son maintien restait si modeste et ses manières si élégantes que le capitaine préféra la vendre à la femme d'un colonel Gana, habitant de Puebla. Elle gagna aussitôt le cœur de sa maîtresse, mais ne tarda pas à inspirer une violente passion au colonel. Plutôt que de gagner la liberté et les richesses en exploitant ces sentiments, elle demanda qu'on lui permît de se retirer au couvent. Dans cet asile, une seule chose lui déplut, le triste costume de laine. Elle brodait divinement et bientôt des fleurs multicolores ornèrent sa robe. Les sœurs l'imitèrent et dès lors toutes les filles du pays apprirent à broder à la chinoise, si bien qu'aujourd'hui ce sont des motifs chinois qui

ornent, les jours de fête, les toilettes des Indiennes de Puebla. Mais quand elle fut admise à prendre le voile, elle se voua au noir et partagea son temps entre la théologie et les pauvres. »

***

Il y avait tant d'églises à Puebla que certaines, après la réconciliation avec l'Eglise, n'ont pas été rouvertes. D'autres sont devenues des cinémas, des hangars, des garages. Certaines sont simplement oubliées et les bougainvillées débordent de leurs murs. Leur dessin est tout simple : façade à fronton, dôme, lanterne, clocher ajouré, mais un détail excentrique, une audace de couleur, les différencient mieux que ne pourrait le faire une plus savante architecture : l'une a des fenêtres carrées entourées d'une large moulure mauve pâle, une autre est hérissée de grilles, il y en a de blanches, de bleues, de lilas et d'orange.

La Solelad, une des plus grandes, groupe de petites coupoles comme une famille de melons autour d'un dôme à carreaux noirs et blancs ; sur les murs des chapelles le jaune citron voisine avec le rose alors que les fenêtres profondes rayonnant en étoiles sont soulignées de bleu lessive.

Saint Joseph présente une longue façade couverte de faïence d'un rouge que des pilastres orange rendent plus éclatant encore, le clocher est strié de jaune : un de ses dômes est tout noir, l'autre bleu et citron. Cette église si éblouissante au soleil, est sombre à l'intérieur, quelques cierges allument les bossages des autels, font sortir d'une ombre mouvante les statues habillées, la Vierge en manteau bleu et robe de mariée, le Christ drapé de velours dont une longue chevelure cache mal les plaies, saint Michel au casque d'argent empanaché.

Quelques dévotes, blettes sous leurs mantilles, multiplient les signes de croix en arpège, une Indienne dépose devant un autel un vase chargé d'arums, une jeune fille, dans une robe à ramages, la tête et les bras couverts d'un châle, accroche une guirlande de flamboyants au bras d'une croix, ses cheveux en longues mèches luisantes, sont pareils à ceux qu'une autre a offerts au Christ.

La chapelle du Rosaire est une des gloires de Puebla. L'invention de saint Dominique eut le plus grand succès au Mexique, rien n'était assez beau pour y égrener ces longues prières. Ce sanctuaire mièvre et sauvage étouffe. Je lui préfère, plus au sud, la chapelle de Oaxaca dont les voûtes sont ornées de grandes figures polychromes de cardinaux et de moines, et, au nord, celle de San Miguel Allende, véritable salon rococo tendu de damas avec des autels couverts de miroirs.

Ici c'est l'apogée de l'art mestiza (métis), les anciens dieux sont appelés des chérubins, mais c'est la langue du Tlolac, le dieu de la pluie, qui s'échappe en arabesques de la bouche de cet archange. Le guide

local traduit fort bien l'exubérance de ces stucs coloriés et dorés : *Extatique exaltation semblable au charme magique de la beauté, radieuse harmonie plateresque qu'assouplit le génie baroque. Volutes compliquées, fantastiques feuillures, vierges sereines, anges théogoniques, anges énormes, mystérieures sirènes, sublimes images de la foi sans bandeau sur les yeux, labyrinthes entremêlés, élégants monogrammes, hiéroglyphes hermétiques, combinaisons d'idées libérales et d'effets suggestifs...* Comme on dit d'un jardin qu'il retourne à la nature, ici l'art retourne à l'ethnographie.

Cloîtres et couvents.

La Cité des Anges — aussi appelée la Rome du Mexique — possédait de nombreux couvents. Les persécutions anticléricales de ces cent dernières années apaisées, les curés sont revenus mais les jeunes filles n'ont pas volontiers retrouvé le chemin des cloîtres. Si elles sont riches elles se marient, si elles sont pauvres une polygamie presque officielle assure leur avenir. Beaucoup de bourgeois ont un ou deux de ces faux ménages appelés *casa chica*.

Les somptueux couvents de Mexico sont transformés en ministères ou en écoles. La piété de Puebla nous a conservé intact un couvent semblable à ceux où en 1835 Mme Calderon de la Barca assistait à de somptueuses prises de voile : la novice de quinze ans en robe de bal, écrasée par tous les bijoux de la famille, la file de carrosses menant de la réception à l'église, les parents, les amis et même les musiciens qui continuent de jouer pendant la cérémonie des sélections de *La Muette de Portici* ou *Le Trouvère*. A ce concert répondent les feux d'artifices indispensables à toute fête mexicaine. Les femmes dont les diamants scintillent sous les mantilles s'agenouillent devant la grille qui barre le chœur.

Ces terribles grilles sans autre ornement qu'un crucifix qui prend toute la hauteur, impressionnaient l'épistolière. J'en ai vu, à Queretaro, de fastueuses comme pour un théâtre de l'autre monde, entourées de rideaux de damas, de lambrequins à franges d'or. On peut distinguer dans leur ombre des rocailles et des lustres. Tout cela ne s'éclaire que pour les cérémonies où les noires religieuses debout devant leur muraille d'or dépouillent la novice de ses parures, la tondent et l'emmènent comme les rideaux se referment sur le chœur au son du *Miserere*.

Quand en 1857 Juarez supprima les couvents, les Carmélites de Santa Rosa transformèrent la partie sur rue de leur couvent en maison particulière. Avec la complicité d'une partie de la population, elles continuèrent de vivre derrière cette façade laïque.

Leur chapelle murée et transformée en paroisse, elles ne communiquaient plus avec le monde que par une porte dissimulée dans une armoire de cuisine. Par là entraient aumônier, provisions et novices, car le prestige des recluses grandissait sans cesse. Il y a vingt ans, une indiscrétion amena un inspecteur de Mexico, il rendit les religieuses à un siècle qui les épouvanta et l'on transforma le couvent en musée anticlérical. Si le thème de la « laïcité triomphant de l'obscurantisme » évoque aux Français les querelles démodées de M. Homais, il reste pour les Mexicains mêlé à une horreur toute proche. On fait toujours passer les visiteurs par l'armoire de la cuisine et l'escalier mène dans la chambre même de la Mère Supérieure, monde mièvre et absurde si l'on vient là sans passion.

Il y a une horrible indiscrétion à étaler les cordes dont elles se frappaient, les cilices de crin qu'elles portaient sur la peau, leurs robes effrangées, leurs grabats. La mort est partout présente. Son image encadrée d'or s'étale sur des murs roses. Les plus élégants lustres de cristal éclairent la crypte où les religieuses veillaient leurs sœurs mortes. Dans un reliquaire de verre un squelette de bienheureuse est paré de tous les colifichets qu'elle refusait.

Avec quelle élégance les nonnes ont paré les statues des saintes de leur ordre et des évêques qui sur des consoles dorées ornent leur couloir ! Les séquestrées disposaient de deux cloîtres, l'un tout rose orné d'une croix verte, l'autre plus bas et qu'un magnolia garde dans l'ombre. La fureur anticléricale a épargné leurs fleurs, des bégonias, des jasmins, des géraniums. Pour assister à la messe les religieuses montaient au grenier; là, une baie grillée donnait juste au-dessus du chœur de la paroisse et c'est à la cave que l'on entassait leurs cercueils. Dans le réfectoire elles pouvaient retrouver le faste des temps heureux et, entre de lourdes moulures, les portraits des abbesses. L'une d'elles, qui d'une main tient un cierge enrubanné et de l'autre caresse une tête de mort, me rappela la sœur Joana de la Cruz et sa définition de la vie : *Qui es cadaver, es polvo, es sombra, es nada*[1].

Cette ravissante religieuse est le plus grand poète du Nouveau-Monde. Bien née, riche, d'une science sans borne, faisant partie d'un chapitre élégant, elle s'éprit de la femme du vice-roi : cette passion, dont elle ignora probablement la nature, se traduisit en sonnets mystiques qui lui valurent une immense réputation. Mais à trente-sept ans elle renonça soudain au monde, vendit ses biens, son immense bibliothèque, signa de son sang un acte de foi par lequel elle s'engageait à une vie pure-

1. Qui est cadavre, poussière, ombre, néant.

ment contemplative et mourut en 1691 des excès de sa pénitence. Son poème sur la rose devait être gravé dans le cœur des religieuses impatientes de la mort pour rejoindre leur Divin Epoux.

D'un autre couvent on peut visiter les cuisines. Elles sont claires, leurs fours bas et ouverts, décorés d'azulejos, les pots de terre noire et brune, les grands plats de faïence à figures de saints, les dames-jeannes rangées le long des murs, évoquent les plus exquises gourmandises et c'est pourtant là qu'a été concocté l'atroce *mole poblana*. Dans le but louable de remédier à la dureté des volailles mexicaines entraînées à courir après une maigre pitance, une sœur inventa de faire mijoter l'animal, pendant plusieurs heures, dans une sauce au chocolat égayée de piments rouges et de poivre de Cayenne. Il était évidemment difficile, après ce traitement, de dire s'il avait volé ou trotté. Une purée de haricots, *frijoles refridados*, pesante comme une pierre, accompagne ce brouet infernal.

La maison du sucre et le musée Bello.

Il faut traîner dans les rues de cette ville, de surprises en surprises, chaque jour en amenant de nouvelles. J'avais vite dépassé les quarante-huit heures qui, à la lecture des guides, m'avaient paru suffisantes. Les anges me retenaient, je leur sacrifiai les Maya, consacrant à Puebla la semaine que je destinais au Yucatan. Il me faut maintenant supporter le mépris des amis qui reviennent de croisières et projettent d'admirables vues de Palanque et de Chin Chen Iza. Je n'ai à montrer que des croquis de monuments cocasses, bâtards de civilisations épuisées, qui n'ont conduit à rien et que négligent les histoires de l'art.

Ici les maisons ne se ressemblent guère. Les riches ont de très sévillans patios vitrés sur deux étages d'arcades, rafraîchis par des palmes, des lauriers en caisses, des philodendrons, un crucifix sous la voûte et un banc où les servantes, en robe à plissés et tablier empesé, viennent bavarder avec les fournisseurs. Les déchues, bariolées suivant la fantaisie de vingt locataires, sont pavoisées de linges, hérissées de balcons et d'escaliers de fer ; les sévères se cachent derrière des portes cloutées.

Deux maisons de Puebla peuvent se visiter qui donnent fort bien l'idée de la vie qu'on y menait à un siècle de distance et que l'on mène dans quelques familles malgré la contagion américaine. La plus ancienne a été surnommée la *casa del Alfenique* (du sucre candi) pour les exubérantes stalactites rococo qui débordent au-dessus de ses murs de faïence.

L'architecte confiseur a prodigué ses pâtisseries à l'intérieur du palais dont les murs, couleur de grenadine et d'orangeade, sont peints à grands ramages. Des rideaux ponceau à franges d'or, quelques lustres de cristal, des volutes sur les dalles jouant aux Aubussons, apportent aux appar-

tements une richesse de cirque. La chapelle continue les salons. Le sol et les portes sont rouge sang, les murs couverts à mi-hauteur d'azulejos bleus au-dessus desquels les cadres projettent des volutes et des torsades comme les palétuviers leurs racines au bord de l'eau. Ces arborescences de stuc doré, ces chicorées et ces palmes entourent quelques saintes peintes par un Zurbaran du cru.

Dans l'autre maison, le Musée Bello, on respire un air étouffé de rideaux, de tentures et de housses. Un des salons est dédié à la musique : bustes de Wagner et de Mendelssohn, des angelots violonistes de plâtre blanc sont accrochés autour de suspensions.

Puebla soutient sa réputation de ville artistique par un goût très

vif pour les moulages. Des Vénus Medicis et des Apollon du Belvédère parfois gaiement colorés, ornent, entourés de plantes vertes, patios et boutiques. Ces poussiéreuses nudités encombrent les cloîtres de l'Académie des Beaux-Arts, elles se détachent sur de grandes toiles noircies représentant des princes indiens aux visages de magiciens, des abbesses en conversation avec le Saint Esprit, des vice-rois ployant sous le poids de leur perruque et de leurs ordres.

Les galeries d'arcades superposées, séparées de pilastres sculptés en haut-relief par les Indiens, sont parées d'un système presque roman : la vigueur avec laquelle ces artistes ont repris les thèmes de décoration classique rappelle celle des sculpteurs de saint Trophime devant leurs modèles romains.

Le plus ancien théâtre du monde.

Il n'y a pas beaucoup de distractions à Puebla qui pourtant s'enorgueillit d'avoir le plus ancien théâtre du Nouveau-Monde. C'est une salle carrée avec un rang de loges reposant sur de maigres colonnes sans la moindre décoration. Tout cela aussi primitif, sans doute, que le théâtre de Lima où s'est illustrée la Périchole — à qui j'ai si souvent songé en flânant dans Puebla.

Je croyais avoir tout vu dans la ville et chaque jour j'allais visiter une bourgade des environs. Quelquefois dans les autobus, empilé avec les Indiens et leurs volailles, d'autres fois plus somptueusement en taxi.

A Cholula, sur un plateau où les églises sont plus nombreuses que les fermes, le principal sanctuaire précédé d'une vaste cour plantée d'ifs rappelle, par son alignement de petits dômes, les cours de certaines mosquées dans les quartiers pauvres d'Istamboul.

Dans une plaine, assez proche, par la lumière et la composition du paysage, de celle d'Aix-en-Provence (mais le Popocatepetl dix fois plus haut et plus loin que la Sainte-Victoire), je visitai les sanctuaires de Tlaxcala, l'un dominé par une tour carrée très castillane, l'autre rouge et bleu entouré de grilles. Je découvris sur une colline les tours de Notre-Dame-d'Ocotlan éclatantes de blancheur sur leur base de faïence, aussi gothiques dans leur élancement que la rosace qui rayonne sous une énorme coquille.

Les bouquets de San Francesco.

Je rentrais fatigué de ces excursions. Déjà gagné par la somnolence de Puebla, je repassais lentement par mes rues favorites avant de retrouver au café, sous les galeries de l'Alameda, les figures familières des officiers, de la jolie bossue et de ses duègnes. La ville m'avait caché derrière un rideau d'arbres, sa plus grande merveille. J'aperçus, le matin de mon départ, une tour, un fronton chantourné, des pots à feu pointant au-dessus du feuillage de camphriers. Ces arbres plantés sur une terrasse, dans un faubourg, si hauts et si épais, ombragaient, au fond de la place, un gigantesque paravent à cinq feuilles.

Il faudrait aller jusqu'à Brousse pour trouver une si haute façade de céramique, plus exquise peut-être mais moins étonnante. Les réticences du goût n'arrêtent jamais la verve mexicaine. L'idée des immenses bouquets qui se déploient ici sur fond rouge vient peut-être de Delft, les Hollandais aimaient, au bas de leurs murs, des entrelacs de fleurs, ou bien du Portugal où l'on voit des frises d'azulejos fourmillant de dieux et de rocailles se dérouler le long des bassins de Queluz.

Les deux églises aux environs de Cholula dont le revêtement de faïence passe pour le chef-d'œuvre des potiers de Talavera n'atteignent

pas une telle audace : San Francesco d'Acatepec où se mêlent des entrelacs verts, jaunes et orange; Santa Maria Tonantzila fraîche et rouge, pâle comme une pastèque ouverte, semée de pépins bleus. La partie médiane du paravent de pierre est, avec le sanctuaire d'Ocotlan, le seul monument churrigueresque de la région.

Les constructeurs de Puebla sont restés plus fidèles à leurs premiers modèles plateresques qu'ils accommodent à leur manière. L'architecte Churriguera s'est trouvé à point pour prêter son nom rocailleux à ce baroque éclaté au soleil dont un mystique tremblement de terre a disloqué les frontons, brisé les pilastres, écartelé les chapiteaux, projeté hors de leurs niches des archanges et évêques gesticulant. Ce bouillonnement n'a rien de commun avec le rococo auquel songe trop facilement le voyageur pressé.

En guise d'adieu, le jour de son départ, Puebla offrait les bouquets de San Francesco au voyageur qui l'avait aimé jusqu'à lui sacrifier la civilisation des Mayas. Elle lui apparut une dernière fois du haut de la route où il s'était engagé, cité semblable à ces saintes coquettes de Zurbaran dont on retrouve ici les couleurs sur tous les murs des églises : le rouge sang du manteau de sainte Agathe, le damas bleuté du tablier de sainte Rufine, la blancheur ocrée des bures de Carmélites, le mauve pâle de l'ange qui apparaît à saint Pierre Nolasque.

PHILIPPE JULLIAN

CHRONIQUE DES LIVRES

LÉON BRUNSCHVICG

Écrits philosophiques *(Presses Universitaires de France.)*

Avec « Science-religion », voici le troisième tome, accompagné d'une minutieuse bibliographie, de la publication des écrits épars de Léon Brunschvicg — articles de revue, communications de congrès — réunis désormais, groupés et annotés par Mme A.-R. Weill-Brunschvicg et M. Claude Lehec.

Brunschvicg est mort en 1944, après avoir dominé pendant de longues années de tout l'ascendant de sa personne et de ses travaux la philosophie française. Mais les disciples se sont très vite émancipés et l'auteur des *Progrès de la Conscience* ne retrouverait guère chez les maîtres contemporains les thèmes privilégiés de sa méditation.

On lira avec nostalgie ces textes consacrés surtout à la logique, à la vérité mathématique, aux méthodes de la physique. La raison y établissait sereinement son bilan et définissait le Dieu qui régit les triangles. L'irrationnel était pour Brunschvicg l'obstacle à surmonter. Il est devenu notre chère, notre constante tentation. Naguère, le philosophe se posait des problèmes. Il parle maintenant de mystères, de soucis. L'épistémologie ne se situe plus au centre de ses réflexions. La science, lui a dit Heidegger, fait oublier l'être. Elle est claire et il serait obscur.

Ce sont, en tout cas, de beaux textes. Moins angoissés que les analyses du moment; peut-être plus graves.

H. GRENIER

(Suite de la chronique des livres page 95.)

LE CAS JIVAGO

par MARCEL BRION

IL ne peut être qu'évident, même au plus inattentif des lecteurs, que l'Académie Suédoise chargée de décerner le prix Nobel a causé à Boris Pasternak la plus grave mésaventure en faisant du roman qu'elle couronnait, et qui est un beau roman, une arme de combat, en apparence du moins, contre le pays auquel appartient l'écrivain et le régime dont il dépend. Il apparaît aussi qu'en offrant l'hospitalité des Etats-Unis à l'auteur du *Docteur Jivago*, dans le cas où il quitterait la Russie, le président Eisenhower n'a pas arrangé l'affaire. On pourrait croire même que tout a été concerté pour « compromettre » un homme de grande conscience et de grand talent, qui avait vécu jusqu'à présent dans une salutaire demi-obscurité, et qui en a été arraché tout à coup pour se voir précipiter sous les feux des projecteurs de la plus désastreuse publicité. Ainsi l' « affaire Pasternak » et le « cas Jivago » ont-ils rendu plus troubles, plus confus, plus inexplicables pour les Occidentaux les relations des intellectuels et d'un régime dont le moins que l'on puisse dire est qu'il est *dirigé*.

Nous sommes trop mal instruits, et trop incomplètement, des choses de Russie, pour tracer un tableau des répercussions qu'a eues, de l'autre côté du rideau de fer, le prix Nobel de Boris Pasternak, ou des conséquences que cette distinction, tant enviée par tout autre écrivain, aura pour lui. Il nous manque aussi de pouvoir apprécier ce qui, dans ce livre, est critique du régime, et critique du personnage lui-même qui critique le régime. Croire que Pasternak prend toujours le parti du docteur Jivago et parle par sa bouche, c'est ignorer tout ce que ce roman contient, certainement, d'autocritique, et la condamnation qu'il porte en définitive sur la nature vraiment trop *plastique* du docteur, sur son aptitude à s'en aller au fil de la vie, sur une sorte d'aboulie gontcharovienne dans les cas où il aurait fallu montrer le plus de volonté et d'énergie.

C'est une des erreurs fréquemment commises par le lecteur français que de vouloir que le romancier approuve ou condamne ses personnages, comme si le créateur pouvait être en même temps un juge, comme si — surtout ! — les personnages de romans se laissaient ramener à de simples équations que l'on résout à l'aide de formules commodes. Ainsi consta-

tera-t-on, en lisant attentivement *le Docteur Jivago,* que Pasternak est loin de sympathiser totalement avec lui, et qu'il le malmène même, quelquefois, avec une sévérité facile à déceler sous l'ironie. Même si dans Jivago il y a quelque chose, ou beaucoup, de Pasternak lui-même, cette critique d'un révolutionnaire qui manqua de la fermeté indispensable pour jouer un rôle efficace dans une action véritablement révolutionnaire, se trouve à la base même du récit. Le fait que le romancier critique d'autant plus son héros que celui-ci lui ressemble peut-être davantage, est simplement une preuve d'impartialité très noble, très respectable : la preuve aussi d'une lucidité qui manque quelquefois aux « partisans », d'une aptitude à s'analyser soi-même, sans vaine complaisance, et même sans indulgence. Pour cette raison, *le Docteur Jivago* a l'émouvant accent d'un témoignage d'une absolue sincérité.

Cette sincérité se manifeste en cela même qu'aucune *prise de position politique* ne vient rendre suspect le témoignage, et nous sommes tellement accoutumés, hélas, lorsqu'il s'agit de la Russie, à recevoir tant d'opinions partisanes, à apprendre que « tout est bien » si ce sont des sympathisants du régime qui parlent, ou « tout est mal » si ce sont ses adversaires, que, par habitude, on se demande où « veut en venir » Pasternak, et quelle est la conclusion de son roman.

De conclusion, il n'y en a pas, sinon le dénouement naturel ; aucun jugement de valeurs ne prétend que les mauvais sont punis et les bons récompensés, ce qui correspond rarement à la réalité, d'ailleurs. La vie ne peut pas être *jugée,* parce qu'elle est la vie tout simplement, et qu'elle est, biologiquement, sinon au-dessus, du moins à l'écart des catégories du bien et du mal. Dans *le Docteur Jivago,* Pasternak ne prétend faire aucune démonstration de caractère social ou moral, et aucune leçon ne peut être tirée de ce récit : ce qui le distingue de l'ensemble de la littérature soviétique actuelle, trop souvent moralisante, édifiante, apologétique. Ce roman est donc tout à fait différent de ce qui se publie actuellement en Russie, et non-conformiste au plus haut degré.

Ce roman, qui fut achevé en 1954 seulement, est, nous le savons, l'aboutissement d'une longue retraite, d'une ascèse de plusieurs années pendant lesquelles Boris Pasternak avait gardé le silence, se consacrant uniquement, semblait-il, à son œuvre de traducteur de Gœthe, de Schiller, de Shakespeare, de Kleist. Pourquoi avoir gardé le silence si longtemps, sur ce qui était l'expression la plus urgente de sa vie intérieure ? Pourquoi aussi l'avoir rompu en publiant — ou en laissant publier — un livre qui devait déplaire aux maîtres actuels de la Russie ?

Je crois que Pasternak n'aurait ni fait éditer, ni écrit *le Docteur Jivago* s'il n'avait estimé que ce livre était le « testament » d'un écrivain libre qui, ayant été passionnément révolutionnaire dès 1905, estimait alors avoir le droit de juger la Révolution, ses résultats et ses conséquences. Qu'il eût pensé que ce jugement s'écarterait de la « ligne », romprait avec le conformisme des opinions préconisées par le Parti, et irriterait

les hommes dont l'œuvre se trouvait condamnée par un des témoins les plus lucides et les plus généreux de cette révolution, cela ne fait aucun doute. Avoir affronté ce danger sans ignorer aucune des représailles qu'il pourrait provoquer, ce courage fut assurément une des raisons qui incitèrent l'Académie Suédoise à récompenser du Prix Nobel un de ces actes de vertu civique que l'on ne peut jamais trop admirer.

Il se rencontre que, par surcroît, *le Docteur Jivago* est un très beau livre, un roman émouvant et vivant, historique en ce sens qu'y sont magnifiquement décrits certains épisodes de la révolution russe, mais surtout pénétré du sentiment de la grandeur humaine, de l'amour de la vie, du refus de tout ce qui tend à contraindre et à enchaîner la vie. La leçon suprême de ce « testament » de Pasternak, c'est que les calculs arbitraires des dirigeants, leur volonté de ramener l'homme à une machine conduite par un système de pensée doctrinaire, d'ignorer les problèmes individuels, et de tout sacrifier à une conception mythologique de l'Etat, vont à l'encontre non seulement de ce qui fait la dignité de la vie humaine, du bonheur, de la réalisation plénière de la personnalité, mais même de la vie tout court. Lorsque les constructions intellectuelles et les systèmes abolissent l'indépendance et l'autonomie de la vie, ils se mettent au service des forces du mal. Ainsi Jivago fera-t-il figure d'être insocial que l'on a le droit de traquer, d'exploiter et de détruire, alors que, au contraire, c'est lui qui vit dans une communion totale avec l'humanité, avec la nature, avec l'âme du monde et ses aspects visibles. De là viennent l'importance donnée à la nature, et la beauté des paysages que Jivago contemple et décrit, et la joie qu'il en reçoit, même dans les circonstances les plus tragiques de ses vagabondages de proscrit.

Pasternak pendant les années 1920.

Comme chez Tolstoï, la nature est sans cesse présente dans ce roman : c'est elle qui apporte à l'individu plongé dans la plus douloureuse incertitude, non seulement ce plaisir des sens qui exalte un artiste, mais aussi le réconfort moral, la confirmation, dans les heures de doute, de la voie qu'il a choisie, A la nature, à l'humanité, se superposent les systèmes politiques, les régimes autoritaires, sans pouvoir étouffer, toutefois, cette conviction que l'homme trouve la vérité dans son union avec les éléments et avec Dieu : aussi les poèmes qui figurent à la fin du volume, et qui sont attribués au héros du livre, à Jivago lui-même, sont-ils pénétrés d'un sentiment religieux du divin et de l'universel que l'on entrevoyait seulement dans les précédents recueils de poèmes de Pasternak, très beaux, très neufs d'accent et de couleur, mais trop marqués encore, semble-t-il, par l'esprit général de l'époque où ils furent écrits, au moment où triomphait, dans la littérature russe des années 1920, ce futurisme dont les maîtres furent Maiakovski, Essenine, Khlebnikhov, Tikhonov.

Boris Pasternak a pris une part très active à ces mouvements dans lesquels s'élaborait et foisonnait une poésie qui voulait faire table rase des traditions, offrir des images neuves à une sensibilité nouvelle, créer le choc du surprenant, de l'inhabituel, de l'incongru même, afin d'arracher le lecteur à sa routine, à ses goûts paresseux, à son conformisme stérile.

C'est dans ce Pétersbourg des années tumultueuses qui suivent l'insurrection de 1905, et qui trouvent leur expression majeure dans la révolution d'octobre 1917, que ce poète s'est formé. Il avait quinze ans lorsque éclatèrent les troubles de 1905, qui enflammèrent le cœur et l'esprit des jeunes gens. Fils d'un peintre connu, célèbre pour ses paysages et ses portraits des contemporains illustres, Tolstoï et Gorki, en particulier, il avait vécu dans une atmosphère d'art, où la musique tenait une si grande place qu'il lui devait les plus vives émotions de son enfance et que, pendant plusieurs années, il travailla pour devenir musicien. Scriabine, auquel il avait voué un culte, appréciait ses juvéniles compositions et lui promettait un bel avenir. Après six ou sept ans, cependant, Pasternak, déjà exigeant envers lui-même avec cette rigueur qu'il aura toute sa vie durant, découvrit que le génie musical lui faisait défaut, que les qualités nécessaires à l'exécutant et au compositeur lui manquaient ; il ferma donc son piano, pour ne plus jamais le rouvrir, il cessa d'aller au concert, et il élimina de sa vie la musique qui, jusqu'alors, y avait occupé la place la plus importante. Ainsi, tout au long de son existence, se manifestent ces *heures du choix,* qui impliquent sacrifices et renoncements, et aux impératives décisions desquelles il obéira sans discuter.

Musicien, il le resta cependant, mais dans ses vers. Il écrivait, dans les années 1920, une langue fluide, mélodieuse, d'un rythme subtil, toute construite sur des harmonies qui reflètent ce qu'il y a d'unique dans sa personnalité, même lorsqu'il cède à ce goût des images bizarres, choquantes au premier coup d'œil, mais très raffinées et très justes lorsqu'on y regarde mieux, qui distingue ses premiers recueils, surtout *Ma sœur la vie,* qui parut en 1922.

Cet *imagisme* un peu affecté, soulevé par un souffle lyrique authentique, puissant et sain, fait qu'on ne peut le traiter d' « esthète » : encore moins est-on tenté de le faire lorsqu'on lit les deux recueils, dans lesquels il célèbre la première révolution, avortée et réprimée, mais qui apparaît déjà, par bien des traits, comme la préfigure de celle de 1917. *Le Lieutenant Schmidt,* tel est le titre d'un de ces recueils qui glorifie un des héros de l'insurrection de la flotte à Odessa, lorsque les marins du cuirassé *Potemkine* se soulevèrent, entraînant avec eux les équipages de plusieurs autres unités. L'autre recueil est intitulé *1905* ; tous deux sont la confession d'un révolutionnaire qui compatit aux souffrances du peuple, souhaite un état de choses plus juste, plus favorable aux malheureux et aux opprimés : un idéaliste qui voit dans le changement de régime l'aube

d'un âge d'or. La révolution, il sait qu'elle ne se fera pas sans cruautés, sans excès, sans abus, mais il pense qu'elle vaut les sacrifices qu'on lui consent. Telle est, et telle restera sa conviction, mais à aucun moment il n'admettra qu'elle devienne prétexte à l'oppression même qu'elle devait combattre, et lorsque nous lisons *le Docteur Jivago,* les réflexions du héros de ce roman, et ses réactions représentent certainement ce que Pasternak lui-même sentit et éprouva. Il croyait à la légitimité et aux bienfaits de la révolution, et Jivago ne cessera pas d'y croire, il ne cédera pas à la tentation d'un retour vers la réaction, et sans doute aspirait-il, au fond de lui-même, à l'avènement de la véritable révolution au-delà du régime qui l'avait déformée, corrompue, asservie.

On a coutume de louer en Pasternak un artiste du langage, qui a porté à leur plus haute efficacité et perfection les ressources du lyrisme russe : même à travers la traduction, qui n'en rend pas toujours toutes les beautés, cette musicalité transparaît, avec ce talent qu'il a de dessiner les images, de peindre en quelques touches un paysage : en cela peut-être se perpétue, en se transposant, quelque chose du talent de son père. Si attaché qu'il soit, dans ses premières œuvres surtout, à cette beauté formelle, Pasternak ne fut jamais un adepte de *l'art pour l'art* : chaque image est une manifestation de la vie intérieure, de l'émotion éprouvée au contact des choses, et, à cet égard, l'influence de Rainer Maria Rilke qu'il connut et admira, le poussa constamment vers une intimité avec les choses, de plus en plus étroite, de plus en plus intense. C'est cela que Jivago éprouve aussi, que *l'art est toujours au service de la beauté et que la beauté est le bonheur de posséder une forme, que la forme à son tour est la clé organique de l'existence, que tout être vivant doit posséder une forme pour exister et qu'ainsi tout art, y compris l'art tragique, est un récit sur le bonheur d'exister.*

En 1925, parut un recueil de récits, intitulé *L'Enfance de Luvers.* D'autres recueils suivirent, *Voies aériennes, Le sauf-conduit.* Partout la même poésie intense et secrète se fait entendre, chargée de résonances intérieures qui rendent sa prose aussi musicale que ses vers. Pour l'enfant Luvers, son héroïne, le monde extérieur et le monde intérieur ne font qu'un ; ils sont inséparables, et le conteur les représentera donc, ensemble, dans la même coulée, comme une double respiration d'un seul être, les réfractions de l'individu sur l'univers et de l'univers sur l'individu, modelant ensemble, et du même geste, la personnalité essentielle de l'être. Le drame le plus réel, c'est celui de la solitude ; de la solitude dans un monde qui serait vidé de sa propre âme et vidé de Dieu. L'âpre quête de Dieu que poursuit Pasternak dans les poèmes de Jivago donne la clef de ce roman, et de toute son œuvre, à l'exception peut-être des poèmes de jeunesse où il paraît exagérément fasciné par Maiakovski et entraîné à suivre son exemple. Pasternak ne serait pas russe si l'inquiétude et le problème du divin n'étaient à la racine même de sa pensée et de son émotion.

Séjour au Caucase.

Une nouvelle expérience, celle d'un long séjour dans le Caucase, avait donné à cette expérience de la solitude et à la réflexion métaphysique une direction encore plus en profondeur. C'est au Caucase, en effet, que sont nés les poèmes de *la Nouvelle Naissance,* qui désigne un tournant capital dans l'œuvre de Pasternak, ainsi qu'il était advenu, un siècle plus tôt, dans l'œuvre de Lermontov. Les majestueux paysages des montagnes, les villes, comme Tiflis, dans lesquelles on sent déjà le voisinage de l'Orient, éveillèrent une inspiration nouvelle. Ce qu'il y avait d'un peu trop élaboré dans les précédents poèmes s'est décanté, dépouillé de ce qu'ils gardaient de « littéraire ». Symbolisme et futurisme sont apparus jeux de l'esprit, confrontés à la cime neigeuse de l'Elbrouz, aux vallées silencieuses ; l'art du poète a acquis plus de gravité, plus de sérénité, dans cet intime contact avec la nature sauvage, qui aura tant de charme pour Jivago lui aussi. Cet inépuisable émerveillement qui enivre le cœur du poète de sortilèges sans cesse jaillissants, dicte des images neuves, plus directement éprouvées, moins *cherchées* que celles des recueils précédents.

Pasternak sait que, *au chevet de nos cœurs l'amour dépose la frissonnante nouveauté des mondes,* ainsi qu'il l'écrivait déjà en 1917, dans *Au-dessus des barrières,* et c'est cela qui l'empêche d'être un doctrinaire, un idéologue conduit par la pensée abstraite. Le contact avec les hommes aura toujours pour lui la même valeur et la même signification que le contact avec la nature ; relisez les descriptions qui abondent dans *le Docteur Jivago,* et vous y trouverez cette vibration authentique de la forêt, de la cascade, du ciel. Tout au long de ce poème épique en prose qu'est le roman couronné par le Prix Nobel — je ne crois pas que ses précédentes œuvres auraient suffi à le lui faire obtenir — les personnages plongés dans le tohu-bohu de la Révolution, harcelés par cette obsédante sensation d'être traqués, se rafraîchissent et se réconfortent dans ce *retour aux éléments.* Le traducteur de *Faust,* savait bien ce que signifie l'apparition de l'Esprit de la Terre, et un perpétuel enrichissement de sa vie organique a jailli, pour lui, de cet inépuisable torrent.

Le Docteur Jivago.

Si forte que soit la conception de l'histoire contenue dans *le Docteur Jivago,* sa conviction — déjà éprouvée par Tolstoï — que les hommes sont emportés par les événements, qu'ils ne font pas l'histoire, même si l'histoire se fait par eux, à travers eux, aucun dogmatisme ne l'expose en tant que thèse, que théorie. Malgré leur volonté puissante, leur énergique capacité d'agir et de réagir, les personnages du roman ne paraissent

jamais être les maîtres de leur destinée ; ils n'en sont pas davantage les jouets.

Au fatalisme russe se marie quelque chose qui ressemble d'assez près à la volonté de puissance de Nietzsche, et de l'accord (ou de l'opposition) de ces deux forces, jaillissent les principes d'une noble résignation qui se veut encore efficace, d'un pessimisme qui n'abdique jamais l'honneur d'affirmer l'autonomie de son *vouloir* et de son *agir*. A plus forte raison, cette position de Pasternak en face de la vie est-elle aussi la sienne par rapport à la Révolution. Jivago est capable de reconnaître la grandeur de ses ennemis eux-mêmes, et le froid Strelnikov, qui représente le dévouement sans réserve, sans discussion, à la cause qui le tuera à son tour, car les révolutions se dévorent elles-mêmes avec une insatiable férocité, trouve en lui un adversaire presque sympathique ; s'il mérite la sympathie, en effet, c'est parce qu'il va au bout de toutes choses avec une implacable résolution, une parfaite fidélité à lui-même et à son idéal ; cela, Jivago peut le comprendre, l'estimer et l'admirer, même lorsqu'il est en présence d'une idéologie dont il connaît les abus et les dangers.

Boris Pasternak avait soixante-quatre ans le jour où il termina ce roman ; s'il avait été peu enclin à des concessions que son caractère n'admettait pas, jusqu'à présent, il l'était moins encore maintenant que la Révolution d'Octobre était presque quadragénaire, et qu'il la jugeait avec une lucidité de plus en plus grande. Il serait absurde de croire que ce roman a été écrit comme une critique et une condamnation du régime. S'il y a véritablement critique et condamnation, elles ressortent de la destinée individuelle des personnages. *Le Docteur Jivago* n'est pas un « roman historique », même si les événements qui y sont racontés ressortent de l'histoire : il faut y voir bien davantage le développement d'une destinée, quelque chose de comparable à un *Erlebnisroman* de la littérature romantique allemande ; ce qu'il importe avant tout d'observer c'est la manière dont se construit et se développe une personnalité humaine, poussée et pétrie par sa destinée.

Le nom de Jivago n'est pas choisi sans intention ; la racine en est le mot qui signifie en russe *la vie*. Le personnage s'en va au fil de la vie, non pas passivement certes, mais acceptant ce que la vie lui apporte, convaincu que toute expérience offerte ou imposée par le sort introduit dans l'existence humaine un nouveau principe vital. Ainsi les liaisons de Jivago avec Larissa, puis avec Marina, rappellent combien fécondes furent les rencontres de certaines femmes pour Wilhelm Meister, le héros de cet *Erlebnisroman* par excellence que sont les *Années de voyage et les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, et la signification que l'auteur du livre lui-même, Gœthe, attribuait aux apparitions de l'Eternel Féminin.

Refuser ces rencontres, cela aurait appauvri sa vie de tout ce qu'elles devaient lui donner de riche, de joyeux, de salutaire, et de dramatique en même temps. Cet aspect de la pensée de Jivago est caractéristique de son culte de la vie. L'infidélité, sentimentale et charnelle, à sa femme

dont il est depuis longtemps séparé, ne répond ni à un caprice, ni à un entraînement des sens ; elle est tout simplement la conséquence d'une autre direction qu'a prise la vie, dans un autre milieu, un autre paysage.

Avec Larissa, c'est la nature sauvage, la vieille maison perdue au milieu de la forêt et autour de laquelle les loups viennent hurler, la nuit ; c'est l'aventure dangereuse partagée, l'enivrement de l'être tout entier, la joie cosmique dans laquelle on ne discerne plus ce qui vient de la femme, ce qui vient de la nature. Larissa a la puissance calme et lumineuse des créatures élémentaires ; même dans ces chambres glacées, envahies par les rats, dont Pasternak fait une description effrayante, elle introduit un rayonnement de splendeur, et l'on accepte que Jivago ne puisse résister à cet enchantement, à cette incantation, qui émane d'elle.

Avec Marina, au contraire, le docteur s'embourgeoise presque dans une liaison sans lyrisme, sans joie panique ; lassé par tant d'aventures dramatiques, épuisé par tant d'années passées à se confronter avec un monde hostile et à s'affirmer contre lui, il recherche une sorte de tranquillité matérielle dans laquelle il pourra achever son évolution spirituelle, et, en un mot, se préparer à bien mourir. Lorsque la crise, depuis longtemps prévue, le terrasse enfin, elle apparaît comme la dernière étape du voyage, l'arrivée au but. La courbe de cette existence s'achève exactement comme elle devait le faire, au moment voulu. Jivago a connu et épuisé toutes les expériences humaines ; il est temps pour lui, maintenant, de se diriger vers de nouvelles métamorphoses, d'atteindre le suprême et définitif accomplissement, dont le sens nous est donné par les poèmes publiés à la suite du roman.

L'Autobiographie.

La parenté de ces poèmes avec ceux de Pasternak, laisse entendre qu'entre le romancier et son personnage il y a, sur bien des points, identité. Mais on ne peut rien assurer. Et dans le petit volume intitulé *Essai d'autobiographie,* il nous donne peu de points de repère. Ce dernier texte n'était pas, d'ailleurs, destiné à paraître isolément ; il devait servir de préface à un recueil de poèmes, dont la publication devait avoir lieu en 1956. Ainsi s'explique-t-on que, dans ce volume, il soit surtout question de la formation poétique de Boris Pasternak, des poètes qu'il a connus et aimés, Maiakovski, Essenine, Annenski, Marina Tsaetaeva, Alexandre Blok, Khlebnikov. Ses jugements littéraires sur une période d'un intense bouillonnement, ont la valeur d'un témoignage humain, également. Combien révélatrice cette conversation par exemple entre Pasternak et Maiakovski, qui se termine par ces mots de Maiakovski : « Que voulez-vous ; décidément, nous sommes différents. Vous aimez l'éclair dans le ciel, moi je l'aime dans le fer électrique. »

Le futurisme et le symbolisme poétiques gardaient, malgré le très sin-

cère élan qu'ils inspirèrent, quelque chose de volontaire, d'arbitraire, dont Pasternak se déprit assez vite. Nous avons vu le dépouillement intellectuel auquel le conduisit son séjour au Caucase ; là il fit aussi la connaissance de deux poètes géorgiens, qu'il traduisit, Paolo Iachvili et Titien Tabidzé. Ce qu'il aime chez Tabidzé c'est, dit-il, *cette présence de réserves spirituelles intactes qui forme le fond et l'arrière-plan de ses vers et leur confère cette tonalité particulière dont ils sont baignés.* Ces caractères, qui constituent pour lui le mérite poétique essentiel, on les retrouve dans les poèmes attribués à Jivago, sommet et couronnement de l'œuvre lyrique de Pasternak.

Pourquoi, ces derniers poèmes, ne pas les avoir réservés pour un recueil futur, pourquoi les accoler à ce roman, en les présentant comme l'œuvre d'un personnage imaginaire, sinon parce que ce personnage imaginaire est, à bien des égards, une projection du romancier lui-même, et, surtout, parce qu'ils proposent un commentaire spirituel du roman, qu'ils en illuminent l'itinéraire secret, la marche vers les profondeurs. Il n'y a pas trace de symbole ni d'allégorie dans *le Docteur Jivago* ; ce roman appartient à la catégorie des grands romans-romans, et s'il fallait comparer Pasternak à un autre romancier, ce serait le nom de Tolstoï ou celui de Balzac qui viendrait tout naturellement, puisqu'il a écrit, à son tour, une *Comédie Humaine,* et que *le Docteur Jivago* se place à la suite de *Guerre et Paix,* dans la même optique littéraire, et suivant la même esthétique.

Certains ont reproché à Pasternak de n'avoir pas été un novateur, au sens propre du mot, de n'avoir pas transformé la signification et la technique du roman, comme l'ont fait Proust, Joyce et Kafka. Ce grief ne se justifie pas, car le principal désir de cet écrivain n'a pas été, à proprement parler, de faire une œuvre d'art mais de porter témoignage. Parce que Pasternak a un très grand talent, il se trouve que ce témoignage a la forme d'un admirable roman, dans la lignée de Gogol et de Dostoïevski, un roman qui reflète une société comme les *Ames mortes* et les *Frères Karamazov*, tout en posant, dans toute sa déchirante brûlure, le problème de la destinée individuelle.

Afin de comprendre et de juger ce livre ainsi qu'il mérite d'être compris et jugé, il faut oublier toutes les polémiques suscitées par l'attribution du Prix Nobel, de ce côté-ci du rideau de fer et de l'autre. Pour son malheur, Pasternak est devenu l'enjeu de querelles partisanes, mais il est vain de tirer son œuvre à droite ou à gauche pour lui faire dire autre chose que ce qu'elle dit. Ni à droite, ni à gauche, mais *en haut.* La direction dans laquelle va *le docteur Jivago* est nettement définie par les poèmes qui en sont le commentaire spirituel. Poèmes mystiques, tout pleins d'un tendre amour pour la nature et d'ardentes affections humaines, mais brûlant, surtout, d'un inquiet amour de Dieu.

Voilà pourquoi Pasternak évoque le figuier stérile de l'Evangile. *Or s'il s'était trouvé la moindre liberté dans les feuilles, le tronc, les branches, les racines, les lois de la nature auraient peut-être agi. Mais tel fut*

le miracle et le miracle est Dieu. Au cœur de notre trouble, en notre désarroi, il fond sur nous à l'improviste et nous dévore. Voici Marie-Madeleine qui proclame que *le monde est trop pauvre en vies, en âmes, en villes, en forêts et en fleuves,* et le Christ à Gethsemani : *Je vais mourir, mais au troisième jour, je renaîtrai et, comme des radeaux au fil de l'eau, les siècles nageront vers ma lumière et je les jugerai.*

Ainsi parle le poète, aujourd'hui, et nous sommes loin des images trop savantes et trop originales d'il y a quarante ans, même si, comme il apparaît avec évidence, le Pasternak actuel était déjà contenu tout entier dans *Au-delà de la barrière,* dans *Thèmes et Variations,* dans *Ma Sœur la Vie* ; il ne fallait pas moins que la longue souffrance et les douloureuses épreuves de cette vie, si *sororale* qu'elle soit, pour donner à l'homme et au poète leur forme définitive, celle que nous admirons aujourd'hui.

MARCEL BRION

CHRONIQUE DES LIVRES

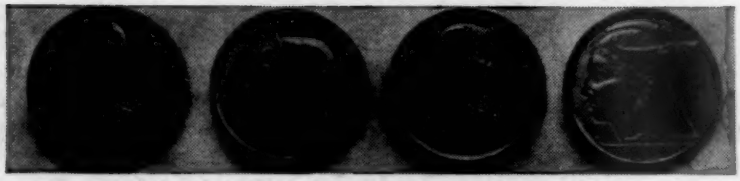
LE COMPLEXE DE THÉOPHILE

par Georges DUHAMEL *(Mercure de France.)*

Si le conteur se distingue du romancier par une certaine manière de préférer la fantaisie à la vraisemblance et de mêler l'ironie à la sympathie, Georges Duhamel est un conteur né : même dans ses grandes suites romanesques, beaucoup des meilleures pages sont celles où passent les silhouettes aimablement gesticulantes d'un docteur Pasquier, d'un Larminat, d'un Nicolas Lavoine. C'est au conteur plus qu'au romancier que nous devons *Le Complexe de Théophile,* et il est de la bonne veine duhamélienne. Croyons-nous beaucoup à cet Himer, qui compense les exigences de précision mathématique de son métier de pilote par une passion pour les jeux de hasard, et qui demande à la chance de la roulette une réponse de Dieu ? Il a le charme d'une marionnette philosophique plutôt que le poids d'un être charnel, et la sombre histoire politico-policière où il achèvera son destin ambigu est construite dans le nuage d'un fabuleux qui n'a pas à s'alourdir de vraisemblable. En revanche, le narrateur, Théophile Chédeviel, a la plénitude de vie intérieure et secrète des personnages les plus chers au discret et sûr artiste qui a créé Salavin, Laurent Pasquier, Justin Weill, Chalgrin, Patrice Periot : c'est le bourgeois timide, consciencieux, lucide, à l'ironie un peu morose, qui déambule dans une vie rangée et des rues tristes comme s'il allait simplement à son bureau ou à son dîner soigné et modeste, alors qu'il est profondément un inquiet de Dieu — d'un Dieu appelé par une nostalgie de son cœur, éloigné par une sourde antipathie de son intelligence.

PIERRE-HENRI SIMON

(Suite de la chronique des livres, page 168.)



VERS UN MARCHÉ EUROPÉEN

par Edmond Giscard d'Estaing

L'étonnement qui a frappé une partie de l'opinion française en apprenant les décisions prises par le Gouvernement en matière économique et monétaire, dans les derniers jours de 1958 et les premiers jours de 1959, a été à la mesure d'une ignorance extraordinaire vis-à-vis de la situation réelle de la France, ignorance soigneusement entretenue par les déclarations officielles ou privées qui relevaient davantage de la propagande ou de l'illusionnisme que d'une vue concrète des choses. En quelques semaines nous avons été délivrés des nuées dans lesquelles nous vivions et c'est sur tous les terrains que nous avons enfin pris contact avec la réalité. Chaque secteur de notre vie nationale s'en est trouvé profondément affecté. Ici, nous nous proposons d'exposer uniquement le problème de nos relations économiques avec l'Europe, et de voir par quel chemin, assez étrange à la vérité, nous avons été amenés irrésistiblement à faire ce à quoi nous avions apparemment tant de peine à nous résigner.

De l'O.E.C.E. au Marché Commun.

L'Organisation Européenne de Coopération Economique (O.E.C.E.) a été la première manifestation de la coopération économique occidentale. Les dix-sept pays qui ont signé la Convention du 16 avril 1948 n'ont rien sacrifié de leur souveraineté nationale et se sont refusés à créer une autorité commune ayant des pouvoirs réels. En fait, l'O.E.C.E., et c'est ce qu'il y avait de plus grave, ne disposait, suivant la volonté maintes fois exprimée par le Gouvernement britannique, que de moyens de persuasion amicaux mais elle n'avait aucun moyen d'imposer ses vues.

Les transactions commerciales se heurtaient en Europe à trois séries d'obstacles : d'une part, existaient les droits de douane que chaque pays

appliquait souverainement à tous les autres pays étrangers, — de plus, la plupart des Etats avaient institué des contingents d'importation au moyen de traités bilatéraux fixant les quantités de chaque produit qu'un pays déterminé acceptait de recevoir d'un autre pays déterminé, chaque importation ne pouvant être réalisée qu'après la délivrance d'une licence, — enfin, les Offices des changes nationaux étaient organisés de telle façon qu'il fallait une autorisation pour chaque paiement que le national d'un pays entendait effectuer à l'étranger.

L'O.E.C.E. ne fit pratiquement rien en ce qui concerne les droits de douane, qui restèrent ce qu'ils étaient. Elle fit porter son premier effort sur la suppression des contingents, en établissant des plans de libéralisation progressive. Elle obtint des résultats importants, au moyen de mécanismes d'ailleurs fort compliqués, de sorte que la liste des importations n'étant pas soumise à la délivrance d'une licence s'accrut, d'année en année, dans des proportions d'ailleurs variables suivant la nature des produits intéressés. Parallèlement, l'O.E.C.E. instituait un organisme essentiel en matière monétaire : l'Union Européenne des Paiements (U.E.P.). Les créances et les dettes monétaires existant entre les Etats membres furent désormais évaluées en dollars, et compensées globalement de façon à ne laisser apparaître qu'un solde créditeur ou débiteur, exprimé lui-même en dollars, quelle que soit la nature des devises européennes qui le constituaient matériellement. Mais il est essentiel de rappeler que les Offices des changes continuaient à fonctionner comme par le passé, c'est-à-dire que les Etats restaient maîtres souverains de leur devise nationale et que, par exemple, la Banque d'Angleterre ne donnait des francs belges ou des lires contre des livres sterling que d'après ses propres règles comme le faisait la Banque de France, ou la Banque de Belgique, pour le franc français ou le franc belge.

L'ensemble du système constitua un progrès évident par rapport au chaos qui régnait au lendemain de la guerre, mais il n'était visiblement lui-même que provisoire, en ce sens qu'il ne résolvait aucun des problèmes que soulèvent une circulation vraiment libre des marchandises et une convertibilité vraiment efficace des diverses monnaies. Aussi bien les divers Gouvernements européens réalisèrent-ils la suppression progressive des contingents de façon très diverse, et lorsqu'ils se trouvaient en face de difficultés réelles ils n'éprouvaient guère de scrupules à ralentir ou à arrêter le processus de libéralisation. C'est en particulier ce qui arriva pour la France dans le courant de 1957.

Pour des raisons très simples et que nous avons exposées ici sans détour, la balance commerciale de notre pays, et beaucoup plus encore sa balance des comptes, devinrent si gravement déficitaires qu'après avoir épuisé tous les moyens de crédits que lui offrait le fonctionnement normal de l'U.E.P. et quelques moyens extraordinaires qui lui furent accordés, la France suspendit toute la libéralisation de son commerce en établissant à nouveau, le 18 juin 1957, un contingentement strict et

général. Cette attitude souleva les objections que l'on peut bien penser ; nos voisins tolérèrent avec une répugnance croissante que la France montrât sa volonté de vendre le plus possible à l'étranger alors que, par contre, elle se refusait à acheter les produits que celui-ci désirait nous vendre, et qu'au surplus, si elle les achetait, même en quantités réduites, elle ne les payait pas puisqu'elle devait demander des crédits pour ses règlements. Il est évident que cette situation intolérable ne pouvait pas se prolonger indéfiniment. En fait, la France rétablit timidement une certaine libéralisation de son commerce, en allant jusqu'au coefficient de 40 p. 100 en automne 1958, coefficient de libération bien plus faible que celui qu'elle aurait dû atteindre suivant ses promesses antérieures, puisqu'il devait s'établir aux environs de 80 p. 100, suivant en cela l'exemple de la plupart des autres pays de l'O.E.C.E.

Tel était le régime de notre commerce extérieur dans les derniers jours de 1958. Un produit étranger ne pouvait être introduit en France, dans la grande majorité des cas, que si son acheteur obtenait une licence d'importation, à la suite de quoi, bien entendu d'ailleurs, il payait sur le produit importé les droits de douane du tarif ordinaire.

Le Traité de Rome.

Pendant que la situation évoluait ainsi, la France et ses voisins immédiats se préoccupaient d'obtenir beaucoup plus qu'une libération fragmentaire du commerce, et cherchaient à créer une véritable Communauté Européenne suivant les directives qui avaient permis la création de la « Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier » (C.E.C.A.) mais qui avaient échoué dans la création d'une « Communauté Européenne de Défense » (C.E.D.). Des négociations, qui durèrent près de deux ans, depuis les accords de Messine jusqu'à la signature du traité de Rome (25 mars 1957), conduisirent à l'institution de ce qui devait s'appeler la « Communauté Economique Européenne » (C.E.E.).

Son but est de supprimer entre les différents Etats signataires, et dans un délai d'une quinzaine d'années, toute entrave économique à la libre circulation des marchandises, qu'il s'agisse des contingents ou qu'il s'agisse des droits de douane. Mais il a bien fallu reconnaître que les mesures de protecton douanière n'étaient pas aussi arbitraires que certains voulaient le penser, et qu'elles correspondaient, partiellement au moins, à de véritables nécessités lorsqu'il s'agissait de compenser des différences fondamentales tenant à la législation sociale, fiscale ou monétaire entre les divers partenaires.

Le traité de Rome a donc institué, d'une part, des étapes dont la

chronologie a été soigneusement établie et, d'autre part, des règles destinées à rendre la concurrence aussi loyale que possible par la suppression des inégalités législatives existantes.

La date d'application du traité était le 1er janvier 1959 et les mesures à prendre immédiatement étaient doubles. D'une part, les droits de douane entre les pays de la Communauté devaient être uniformément abaissés de 10 p. 100. D'autre part, les divers contingents créés bilatéralement étaient additionnés (ce qu'on appelle d'un terme barbare la « globalisation » des contingents), après quoi ils étaient majorés de 20 p. 100. Cela veut dire que si, par exemple, la France avait accepté de recevoir annuellement un contingent de 1 000 machines agricoles allemandes et de 200 machines agricoles italiennes, elle déclarait désormais qu'elle ouvrait ses frontières à 1 200 machines agricoles, qu'elles soient indistinctement d'origine allemande, italienne, belge ou hollandaise, et qu'au surplus ce contingent de 1 200 était immédiatement porté à 1 440. Une disposition particulière du traité de Rome ajoutait que ce nouveau contingent, global et majoré, devait représenter au minimum 3 p. 100 de la production intérieure française considérée. Dans l'exemple qui nous intéresse, si la France fabriquait 30 000 machines agricoles de cette espèce, nos frontières étaient ouvertes à 1 440 machines provenant de l'Europe. Mais si la production française était de 50 000 machines, le nombre de celles que nous nous engagions à laisser entrer chez nous en provenance des autres membres du Marché Commun ne serait pas de 1 440 mais bien de 1 500...

Notre situation dans les premiers jours de 1959 est donc parfaitement claire vis-à-vis de nos cinq voisins européens de la C.E.E., tant en ce qui concerne les masses de produits que nous acceptons de recevoir (lesquelles ont été majorées comme on vient de le voir), qu'en ce qui concerne les droits de douane qu'ils auront à acquitter (qui ont été, eux, diminués de 10 p. 100).

On voit les risques évidents que la France a accepté de courir, risques identiques à ceux qu'acceptaient également nos partenaires du Marché Commun, mais qui étaient pour nous particulièrement redoutables en raison de la situation désastreuse de notre monnaie, et de nos prix de revient exprimés dans notre monnaie. Au début de 1958, l'opinion générale en Europe était que la France ne pourrait pas entrer dans le Marché Commun, et qu'elle ferait jouer des clauses de sauvegarde en invoquant ses difficultés monétaires. Cette opinion reposait malheureusement sur une vue exacte de la situation française. Le retournement qui se produisit au milieu de 1958 permit d'espérer que la France pourrait peut-être tenir ses engagements sans que, cependant, on en fût bien sûr. Et puis notre avenir, encore plein d'incertitude, allait se trouver troublé de façon profonde par ce qu'on peut bien appeler l'extraordinaire « querelle de la zone de libre échange », telle qu'elle fut soulevée par la Grande-Bretagne.

La Querelle de la zone.

L'expérience montre chaque jour davantage que lorsqu'un problème est posé avec un soin minutieux, il se trouve aux trois quarts résolu. C'est en effet par l'examen scrupuleux et précis des données d'une question que l'on arrive à discerner l'issue vers laquelle on est irrésistiblement conduit par la logique des choses. Si, au contraire, un problème est posé en termes approximatifs ou faux, les discussions les plus éperdues ne font qu'en compliquer l'évolution, sans qu'apparaisse aucun espoir d'une fin satisfaisante. Or, il était difficile d'accumuler plus d'équivoques ou d'erreurs qu'on ne l'a fait en instituant, au printemps de 1957, le débat initial sur la zone de libre échange. Le mot-clef, sur lequel a reposé toute l'argumentation britannique, a été la « discrimination » qu'était censé créer le Marché Commun au détriment des pays n'en faisant pas partie ; et cette idée fausse, à laquelle on s'est attaché de plus en plus étroitement jusqu'à la rendre indéracinable, confond des notions qu'il est indispensable de distinguer.

Un certain nombre de pays européens se proposent, et proposent à qui le voudra (ou qui le pourra), de former un marché commun à l'intérieur duquel, au bout de quinze ans, les produits circuleront librement. De nombreuses mesures sont à prendre pour permettre cette libération et nous en retiendrons deux essentielles.

En premier lieu, on est bien obligé d'admettre qu'il faut faire disparaître toutes les interventions gouvernementales, artificielles et systématiques, qui violent la concurrence entre les divers producteurs puisque ceux-ci vont désormais s'affronter librement. Il s'agit donc d'harmoniser jusqu'à un certain point des législations qu'il serait d'ailleurs absurde d'uniformiser, et le traité de Rome a consacré de très nombreux articles à cette entreprise de longue haleine.

D'autre part, puisqu'on supprime toute barrière douanière intérieure dans le nouveau marché européen qui se crée, il est évident que les partenaires doivent s'entendre pour unifier le tarif douanier extérieur qui s'appliquera à tous les pays non membres de la Communauté. Si la circulation des biens est libre entre Lyon et Milan, il faudra naturellement que l'objet étranger entrant par Marseille paie les mêmes droits que s'il entre par Gênes, car, si l'un des droits était plus faible, le produit étranger passerait toujours par le port en question, qu'il soit finalement destiné à être utilisé à Lyon ou à Milan. Cette règle essentielle n'a pas été sérieusement discutée par les négociateurs de la Communauté Economique Européenne. Aussi bien, ils ne faisaient ainsi que suivre l'exemple donné par les marchés communs existant dans le monde. C'est ainsi que,

lorsque le Bénélux s'est formé, la suppression intérieure des douanes entre la Belgique et les Pays-Bas a été accompagnée par l'uniformisation du tarif douanier belgo-néerlandais établi autour de ce nouveau territoire. De même, lorsque les pays nordiques ont rédigé, en juillet 1957, le projet d'Union scandinave, l'étendue de cette libération a été fixée de façon assez claire, puisqu'il est prévu que « le Danemark, la Finlande, la Norvège et la Suède établissent un Marché Commun pour les produits pour lesquels un tarif extérieur commun est fixé ».

Les pays non membres du Marché Commun sont naturellement très intéressés par le tarif nouveau qui va leur être opposé, mais, à ce point de vue, les règles du G.A.T.T. [1] qui sont respectées par tous les grands pays du monde, obligent à ce que ce tarif nouveau ne constitue aucune mesure protectionniste, c'est-à-dire qu'il doit s'établir à un niveau moyen pondéré, tenant compte des tarifs existants et de la masse des produits auxquels ils s'appliquent. A supposer que deux pays — la France et l'Italie — se mettent en union douanière, que l'un ait sur les machines agricoles un droit de 6 p. 100 et l'autre un droit de 14 p. 100, les machines agricoles étrangères se trouveront dans l'avenir payer un droit de 10 p. 100, qu'elles entrent en France ou qu'elles entrent en Italie. L'étranger ne peut donc pas se plaindre de l'institution du nouveau tarif douanier puisque, si sa machine paie 4 p. 100 de plus que lorsqu'elle entrait dans un pays, elle va payer 4 p. 100 de moins que lorsqu'elle entrait dans l'autre, ce qui fait qu'il reste placé dans la même position moyenne vis-à-vis du groupe France-Italie. Mais ce pays tiers va cependant être affecté dans ses intérêts exportateurs, car tandis que, jusqu'à présent, il pouvait vendre son produit à Lyon en luttant contre le produit milanais (lequel payait un droit de douane pour entrer en France), demain, le produit italien pénétrant en France sans droit et le produit français pénétrant en Italie également sans droit, chacun d'eux sera mieux placé au regard du pays tiers qui, lui, continuera à payer un droit de douane, réduit dans certains cas, mais néanmoins effectif.

On voit cependant qu'il est impossible de dénoncer dans une pareille mesure une « discrimination » au détriment du pays tiers, ou bien alors c'est qu'il faudrait consolider les frontières douanières dans le monde entier, en espérant qu'elles pourront seulement disparaître toutes à la fois, par un coup de baguette magique. L'opération représentée par l'institution du Marché Commun des Six a, du point de vue des tiers, exactement les mêmes répercussions qu'a eues autrefois le Zollverein allemand, puis, plus près de nous, l'unité politique italienne et, plus près encore, l'union économique du Bénélux. Le produit français s'est trouvé défavorisé à Leipzig au profit du produit de Dresde lorsque la douane, en 1834, a été supprimée entre la Saxe et la Bavière. Il en a été de même pour les produits suisses ou allemands qui, avant-hier, pénétraient

1. General Agreement on Trade and Tariff.

en Belgique au même titre que les produits de Rotterdam, alors qu'aujourd'hui ils acquittent un droit de douane, les produits de Rotterdam entrant librement. Cette conséquence est en effet la suite inévitable de tout élargissement d'un marché douanier. S'opposer à cette marche évidente de l'histoire et aux immenses progrès qui en résultent pour le monde entier, est faire preuve du plus rétrograde des aveuglements. Il ne faudrait pas beaucoup forcer les choses pour dire que, si l'on devait adopter ce singulier point de vue, une industrie espagnole pourrait se plaindre de voir ses produits « discriminés » à Bayonne par la libre concurrence des produits de Chartres, et qu'il conviendrait, pour y remédier, d'instituer une ligne douanière le long de la Loire... A vrai dire, ces constatations sont tellement évidentes qu'elles n'avaient même pas été discutées jusqu'à présent. Lorsque Bénélux fut créé, tout le monde y vit un progrès économique et personne ne s'avisa de l'attaquer. Aussi bien, le code de libération de l'O.E.C.E. lui-même, signé le 20 juillet 1951, a pris soin de spécifier dans son article 8 que *les pays membres de l'O.E.C.E. liés par un régime monétaire et douanier particulier peuvent prendre entre eux... des mesures de libération des échanges qu'ils n'étendront pas aux autres pays membres.* La situation juridique ne peut pas être plus claire.

Ceci posé, ces précisions sur les droits de chacun ne doivent toutefois pas empêcher de constater que, comme le Marché des Six ne doit être lui-même qu'une étape pour une solidarité plus grande de l'Europe, il faut faire tous les efforts possibles pour étendre son champ d'application. Mais c'est une tout autre affaire. On pourrait dire que, juridiquement, la question est déjà résolue puisque le traité de Rome est ouvert, et reste ouvert, à toutes les nations qui voudront bien le signer. Mais ce serait là une position théoriquement inattaquable, mais peu réaliste, car les dispositions du traité de Rome, notamment dans leur aspect politique, peuvent parfaitement être inacceptables pour des pays qui désirent cependant ardemment la libéralisation loyale et complète de leurs échanges économiques. Il faut donc, pour ces cas nouveaux, des méthodes nouvelles et mieux appropriées. Aucun progrès ne peut être fait si l'on prétend, à tort, que le traité de Rome est en lui-même un attentat commis par les signataires au détriment de leurs voisins. Tous les progrès seront au contraire possibles dès lors que l'on reconnaîtra la pleine correction du traité de Rome et qu'on aura, par ailleurs, la volonté de franchir de nouvelles étapes.

Le problème se pose dans les termes suivants : six pays limitrophes, de structure économique et sociale très analogue, ont décidé de créer un Marché Commun par la suppression entre eux des barrières douanières et du contingentement. Onze autres pays, éloignés l'un de l'autre, de structure sociale différente et d'évolution économique hétérogène, demandent à ce qu'on en fasse autant à leur égard. Les six pays ont reconnu que la libération des échanges exigeait, d'une part, une harmonisation plus poussée

encore de leur législation, avec des clauses de sauvegarde, et, d'autre part, un tarif douanier unique à la frontière extérieure du Marché Commun. Certains des onze pays, sous la direction de la Grande-Bretagne, refusent l'institution d'un tarif extérieur commun et entendent au contraire maintenir intégralement leur droit de modifier leurs tarifs à leur guise ; certains des onze, également, n'estiment pas opportun d'aliéner quoi que ce soit de leur souveraineté économique et n'envisagent pas de se plier à l'harmonisation de leurs législations. Cela veut dire que si les données restent ce qu'elles sont, la création d'une association économique européenne, au-delà du Marché Commun des Six, pose des questions infiniment plus délicates que celles entraînées par la création du Marché des Six. En tout cas, alors que l'élaboration du Marché Commun a exigé deux ans, il n'était pas possible d'improviser en quelques mois un traité satisfaisant pour les onze. C'est pourquoi l'opinion française et son Gouvernement ont été particulièrement fermes dans le refus qu'ils ont opposé à toute demande, si impérative qu'elle fût, de faire dépendre la mise en application du traité de Rome de la conclusion d'un accord préalable sur la zone de libre échange dans la forme présentée par la Grande-Bretagne. Il est évident que la manière dont les négociations ont été abordées, puis menées, a provoqué dans nombre d'esprits l'impression que ce qui était en jeu était au fond la remise en cause du traité de Rome, et une opposition à la puissance qu'allait représenter ce qui a été appelé par antiphrase « la Petite Europe », car elle constitue un noyau extraordinairement vigoureux et dynamique.

Les propositions des Six.

Le 15 décembre 1958, les délégués britanniques à l'O.E.C.E. demandèrent à nouveau, alors que l'imminence du 1er janvier 1959 rendait impensable un pareil recul, que la mise en application du traité de Rome soit différée. Le Gouvernement britannique avait fait savoir également qu'il ne considérait pas que la Communauté Economique Européenne eût une valeur juridique qui lui soit opposable, et que les négociations devaient être menées au sein de l'O.E.C.E. entre dix-sept pays également souverains et non pas entre onze pays et un groupe de six liés par un accord qui leur était propre. Ces deux demandes étaient visiblement inacceptables et ne pouvaient être que repoussées.

Par contre, la France fut alors attaquée sur un terrain tout différent, celui de la libération des échanges au sein de l'O.E.C.E., et nous devons reconnaître en toute franchise qu'à ce point de vue notre position était particulièrement vulnérable, quoiqu'il soit par ailleurs assez étrange que

l'attaque n'ait été menée contre nous avec une pareille vigueur qu'au moment où tout autre moyen de modifier le traité de Rome avait échoué. Il est certain en effet que la France, qui s'apprêtait à exécuter ses engagements au titre du traité de Rome, n'avait pas rempli les promesses qu'elle avait faites au titre de la libération européenne des échanges menée sous les auspices de l'O.E.C.E. Il y a certes une différence fondamentale entre, d'une part, un traité international précis, longuement élaboré par les Gouvernements eux-mêmes et ratifié par les Parlements, comme c'est le cas pour la Communauté Européenne, et, d'autre part, des promesses faites au sein d'un organisme n'ayant aucun pouvoir de décision ou de coercition. Si nous avons toujours souhaité voir notre pays respecter tous ses engagements, et toutes ses promesses, nous devons néanmoins constater que les uns et les autres ne sont pas toujours de la même nature.

Une rupture politique grave fut sur le point de se produire et les Six maintinrent avec fermeté la position qui avait toujours été soutenue par la France. Mais ils décidèrent unanimement de faire diverses propositions à leurs partenaires. D'autre part, la France prit les mesures personnelles nécessaires pour exécuter à la fois ses engagements du traité de Rome et ses promesses au titre de la libération de l'O.E.C.E.

Chacun des six Etats membres accepte de réduire de 10 p. 100 les droits de douane vis-à-vis de tous les pays extérieurs à la C.E.E. (aussi bien aux membres de l'O.E.C.E. qu'à tous les membres du G.A.T.T., c'est-à-dire pratiquement au monde entier), pour autant que le tarif ainsi réduit reste supérieur ou égal au tarif extérieur commun qui est actuellement en cours d'établissement, et qui doit être ultérieurement commun à tous les pays de la Communauté Européenne. Cette réduction, on le voit, est différente de celle qui a lieu entre les membres du Marché Commun. En effet, pour ces derniers, elle est générale, puisqu'elle porte sur tous les produits, mais elle est réciproque, chaque Etat étant sûr d'en bénéficier dans ses relations avec ses cinq autres voisins. Au contraire, vis-à-vis des pays autres que les Six, l'abaissement n'est pas général mais, par contre, il n'est pas réciproque, c'est-à-dire que la France ou l'Italie accordent un abaissement de droit de douane à l'Angleterre, à la Suisse ou aux Etats-Unis, alors que ceux-ci ne leur accordent rien. Cette position, qui peut étonner, est, au contraire, la plus logique et la plus correcte qui soit : en effet, les Etats du Marché Commun vont par étapes vers la suppression des droits entre eux, tandis qu'ils vont, vis-à-vis du reste du monde, vers un tarif nouveau qui sera tantôt plus élevé, tantôt plus bas, que le tarif national existant aujourd'hui ; et c'est pourquoi on anticipe la création de ce droit extérieur unique en écrêtant dès à présent les droits de douane supérieurs à ce que sera prochainement le tarif commun.

En ce qui concerne les contingents, chacun des Etats membres accepte

d'augmenter de 20 p. 100 chacun des contingents qu'il avait antérieurement négociés avec un pays tiers. La différence avec la mesure analogue au sein du Marché Commun est que les divers contingents extérieurs ne sont pas « globalisés ». Ce qui est encore naturel, car si nous allons vers la généralisation de la liberté en France pour les produits belges ou allemands, il ne serait pas concevable, au contraire, que nous additionnions purement et simplement un contingent de machines danoises et un contingent de machines anglaises pour dire que, désormais, nous accepterons les unes en substitution des autres, étant donné que ces pays n'ont aucun lien entre eux qui leur permettre d'admettre cette confusion.

Il en est de même pour la clause particulière dite « des 3 p. 100 ». Dans le traité de Rome, il est stipulé que le contingent global accepté par chacun des pays pour les produits en provenance des cinq autres doit être d'au moins 3 p. 100 de la production nationale, et cette clause est naturellement réciproque. Aucune disposition analogue n'a jamais été prévue dans le code de libération de l'O.E.C.E., et il s'agit visiblement, dans ce cas, d'une des mesures visées par l'article 8, qui prévoit que les membres d'une Union douanière peuvent entre eux décider d'une libération supplémentaire par rapport à celle qu'ils accordent aux Etats ne participant pas à cette Union.

Les Six ont fait, on le voit, des concessions considérables et unilatérales aux pays tiers, et ils ont ajouté que des négociations devaient être immédiatement entreprises entre la Communauté Economique Européenne et l'ensemble des autres pays de l'O.E.C.E. pour établir le régime souhaitable d'une libération plus large des échanges, lequel ne pourra être obtenu qu'au moyen d'une harmonisation suffisante des législations et des droits de douane à l'extérieur ou de mesures en tenant lieu [1].

Il semblait que cet effort dût être accepté avec reconnaissance par des pays qui, refusant l'offre d'entrer dans la Communauté Economique, allaient néanmoins bénéficier d'avantages substantiels sans aucune contrepartie économique. Certains Etats semblent l'avoir immédiatement compris, alors que d'autres s'arrêtèrent exclusivement à des détails secondaires pour déclarer que l'ensemble ne leur donnait aucune satisfaction. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a demandé dans les derniers jours l'extension de la clause des 3 p. 100. Mais on voit difficilement comment on appliquerait à de nouveaux pays, considérés isolément, une clause de cet ordre. Le chiffre de 3 p. 100 a été arrêté en considérant globalement ce

1. C'est exactement ce qu'a dit le Président du Conseil, M. Debré, le 16 janvier 1959, devant l'Assemblée nationale : « Le Gouvernement n'opposera pas plus demain qu'hier une fin de non-recevoir pure et simple à la création d'une zone plus étendue de libre commerce extérieur, mais demain pas plus qu'hier nous ne pouvons abandonner les garanties inspirées du même esprit que celles que nous avons demandées à nos partenaires du Marché Commun : tarif commun, égalisation des charges salariales, participation aux investissements outre-mer, politique agricole commune... » Il est impossible d'être plus clair et d'avoir plus clairement raison.

qu'il convenait d'admettre dans chaque pays, compte tenu des échanges traditionnels entre ce pays et ses cinq voisins. Mais jamais jusqu'à présent une clause analogue n'a été envisagée dans les accords bilatéraux, car il faudrait calculer séparément, par rapport, par exemple, à la production française de machines-outils, quel est le pourcentage qui devrait être admis de machines-outils anglaises ou autrichiennes ou espagnoles. Il n'y a pas là, on le voit, une question théorique, mais bien le type d'un problème pratique qui trouve sa solution dans une libération des échanges qui doit être totale, tandis qu'elle complique initialement et sans efficacité une libération qui devra rester fragmentaire tant qu'une entente complète n'aura pas été réalisée.

Les décisions françaises.

Au total, la France se trouvait amenée à la fois à augmenter considérablement ses contingents d'importation à l'égard des cinq pays (conformément au traité de Rome) et à l'égard des autres pays (conformément aux nouvelles propositions des Six). Elle se trouvait amenée à diminuer les droits de douane de 10 p. 100 vis-à-vis de ses partenaires du Marché Commun, et d'un pourcentage variable pouvant aller à 10 p. 100 vis-à-vis du reste du monde. Elle était enfin mise en face de sa carence au regard de ses engagements vis-à-vis de l'O.E.C.E., et ceux qui lui demandaient de leur consentir les mêmes avantages que ceux qu'elle consentait aux cinq autres pays se rabattaient, après son refus, sur le fait que la libération promise sous les auspices de l'O.E.C.E. n'était pas tenue et qu'il y avait là un manquement grave à des engagements internationaux.

C'est tout cela qui a conduit la France a décider tant de mesures auxquelles, comme nous le disions en commençant, l'opinion était mal préparée parce qu'elle était ignorante ou aveuglée.

D'un seul coup la France voyait ses protections douanières et contingentaires largement échancrées, certaines d'entre elles devant même être prochainement complètement abattues. Elle décidait alors de se mettre intégralement en règle avec ses partenaires de tous ordres et elle établissait sa libération au sein de l'O.E.C.E. non plus à 40 p. 100, vers quoi elle était montée avec difficulté, mais à 90 p. 100, qui était l'étape finale proposée à chacun. De plus, au moment où elle prenait des mesures si graves, elle était obligée de faire face à la suppression de l'Union Européenne des Paiements. En effet, la Grande-Bretagne et la Suisse ne prolongeaient qu'avec répugnance l'U.E.P. à chaque échéance annuelle, et ces pays décidaient de mettre fin définitivement au fonctionnement de cet organisme monétaire. On était obligé de remplacer la compensation

multilatérale qui était jusqu'alors faite par l'U.E.P., car il était inconcevable qu'un Hollandais ou un Suédois détenteur de francs soit emprisonné dans notre système monétaire, ce qui aurait immédiatement bloqué notre commerce extérieur. Le Gouvernement décida donc la convertibilité du franc dans les mêmes conditions où la livre sterling devenait elle-même convertible, c'est-à-dire qu'elle était totale mais uniquement pour les non-résidents, les Français restant, eux, soumis aux mêmes règles que par le passé.

La conséquence immédiate qu'il fallait tirer de tant de décisions capitales et inévitables, était que l'on devait se résoudre à aligner le franc à sa véritable valeur internationale. Tant que le Gouvernement maintenait la fiction du dollar à 420 francs comme il avait antérieurement maintenu la fiction du dollar à 350, il était obligé d'obstruer tous les conduits mettant en communication l'économie française et le reste du monde. Barrières douanières, contingentements, licences d'importations, encouragements à l'exportation, parallélisme paradoxal entre le freinage des importations et l'aide à l'exportation, Office des changes, suppression de l'allocation des devises à tous les Français allant à l'étranger, sauf les cas urgents, étaient autant de barrières protectrices mais stérilisantes, à l'intérieur desquelles la France était isolée de plus en plus du circuit économique mondial, comme si elle pouvait indéfiniment rester sourde au concert de protestations qu'une pareille attitude soulevait de toutes parts.

L'expérience la plus générale montre que l'autarcie, même quand elle est possible, est une absurdité économique et sociale, mais que, d'autre part, elle est très rarement possible. Dans le cas de la France, il ne pouvait être indéfiniment question de n'acheter à l'étranger que ce qui nous plaisait, tout en nous efforçant de vendre à l'étranger tout ce que nous souhaitions.

***

Les décisions prises par la France sont la preuve que nous sommes enfin gouvernés, au sens plein de ce terme. Il est évident que si nous étions encore sous le régime d'un gouvernement d'Assemblée, et qui plus est d'un gouvernement de partis, nous serions à nouveau en pleine crise gouvernementale. Nous avons vu en effet, et surtout pendant les trois dernières années, ce qu'étaient les extraordinaires tergiversations qui empêchaient la France de prendre au moment voulu des décisions viriles dont au fond de soi-même chacun reconnaissait l'importance, mais qu'en public on dénonçait avec cette magnifique indifférence vis-à-vis des événements que revêt l'éloquence politique. Nous avons vu ces crises ministérielles indéfinies, ces tours de pistes scandaleux qui faisaient que,

pendant des semaines et des mois, nous n'avions pas de gouvernement, au moment bien entendu où nous en avions le plus besoin, c'est-à-dire quand les décisions s'imposaient. Nous ne nous souvenons pas sans honte de la facilité avec laquelle chacun, au lieu d'agir, exposait complaisamment des vœux, des intentions ou des illusions, comme si les entrechats étaient de nature à résoudre les problèmes urgents qui nous prenaient les uns et les autres à la gorge. C'est une bien piètre défense que de se réfugier aujourd'hui dans de nouvelles discussions théoriques, comme s'il s'agissait de justifier des étiquettes ou d'opposer des programmes idéologiques [1]. Un proverbe nous revenait en mémoire durant ces tristes périodes, et il nous paraît être l'épigraphe de l'action gouvernementale présente : « Les faits sont têtus »... Ils se chargent de le montrer à ceux qui veulent ne pas le croire.

EDMOND GISCARD D'ESTAING

1. Quand on lit dans la lettre de démission d'un ministre socialiste rédigée le 27 décembre 1958 : « Je vous confirme mon accord complet sur les buts proposés : permettre à la France de tenir les engagements pris (Marché Commun, etc.), équilibrer la balance des comptes, ramener l'impasse budgétaire à un montant raisonnable... Mais... malgré le contexte international, je crois la décision de dévaluation une mauvaise décision... parce que l'on renonce à toute direction de l'économie alors qu'on eût dû s'accrocher au franc, aux prix, voire par des baisses autoritaires... », on est confondu par l'énumération tranquille de contradictions aussi évidentes, mais le papier supporte tout, et l'on pense que l'opposition ainsi comprise est vraiment confortable...

LA CHINE POPULAIRE CRAINT SES INTELLECTUELS

par Henri Verberie

Au mois de janvier 1958, trois ministres non communistes du Gouvernement de Pékin ont été démis de leurs fonctions et déchus de leurs mandats de députés. Ce qui rend l'affaire assez surprenante, c'est que des accusations « d'aide à la contre-révolution » et de « trahison », qui entraînent normalement les plus graves condamnations, avaient été portées contre eux par le parti communiste chinois près de sept mois avant la prise de ces sanctions.

On aurait tort pourtant de supposer, que, durant cette période, les trois indésirables avaient tranquillement vaqué à leurs occupations. A Pékin, la présence ou l'absence d'un ministre à la tête de son Département est sans influence sur la marche des affaires, quand il n'appartient pas au parti communiste. Et il existe des formes d'isolement aussi efficaces que les murs d'une prison. C'est ce qu'avaient compris les correspondants de la presse étrangère, qui n'ont pas tenté depuis lors d'entrer en contact avec Tchang-Po-chun, Lo Lung-tchi, et Tchang Naï-chi, ci-devant ministres des Communications, du Bois de Construction et de l'Alimentation.

La ruine de leur carrière date de la crise qui a secoué la Chine populaire en mai-juin 1957. Le récit qui va suivre donnera un aperçu des événements de cette époque. Les noms des protagonistes sont à peu près inconnus du public français. A côté de Tchang-Po-Chun, soixante et un ans, ancien élève des Universités allemandes, vice-président de la « Ligue démocratique », petit parti associé au parti communiste chinois, de Lo Lung-tchi, soixante et un ans, diplômé de l'Université de Columbia, ancien universitaire, autre vice-président de la Ligue, et de Tchang Naï-chi, leader d'une autre formation progressiste, déjà nommés, il faut citer Tchou An-ping, jeune journaliste plein de talent, rédacteur en chef du quotidien des petits partis progressistes, le *Kouang Ming Jih Pao*, Fei Hsiao-toung, sociologue, Tchien Ouei-tchang, physicien, tous deux professeurs à l'Université de Pékin.

Du côté des purs communistes, deux hommes occupent le devant de

— Ci-dessus le Tien an Men (Pékin).

la scène : Li Ouei-han, soixante ans, compagnon de jeunesse de Tchou En-lai en France, membre du Comité central, responsable pour le « Front démocratique », et Kouo Mo-jo, soixante-cinq ans, écrivain, poète et critique, diplômé de l'Université japonaise de Kiou-Siou, traducteur de Gœthe, Tolstoï et U. Sinclair, prix Staline, président de l'Académie des Sciences, du Conseil mondial de la Paix, de l'Association chinoise des écrivains et des artistes, administrateur des affaires culturelles du régime et persécuteur de la pensée libre en Chine populaire.

Le 6 juin 1957.

Le 6 juin 1957, dans un salon de ce qu'on n'appelle plus, dans les milieux « libéraux », que le « club Petoefi » en hommage à la « Révolution hongroise » et qui est en fait le mess de la « Conférence consultative politique », une dizaine d'hommes sont assis autour de Tchang Po-chun. Sauf celui-ci, tous sont des universitaires, et ils ont tous dépassé la soixantaine.

Chacun des assistants a hâte d'exposer son point de vue. Les déclarations se succèdent avec rapidité :

— La Chine, aujourd'hui, est comme la Pologne après le retour de Gomulka. Si les étudiants descendent dans la rue, le peuple les suivra.

— Les étudiants cherchent un chef. Supposez que les professeurs se mettent à leur tête, l'affaire deviendra très sérieuse. Le Gouvernement pourra bien rétablir la situation en faisant marcher trois millions d'hommes, mais il aura perdu définitivement la confiance des masses.

— Je reçois des lettres de parents qui me supplient de faire entendre raison à leurs fils. Et nous, le 4 mai, avons-nous écouté nos pères ?

Ainsi parlent Tseng Chao-Lun, vice ministre non communiste de l'Enseignement supérieur, Fei-Hsiao-Toung et Tchien Ouei-Tchang, professeurs de l'Université de Pékin.

La matinée a été consacrée à récapituler les épreuves des Universités sous la dictature des comités du parti communiste.

La chasse aux contre-révolutionnaires et la réforme idéologique n'ont jamais cessé. « Mao le dialecticien, écrivait, il y a quelques mois, un correspondant américain, veut convertir les opposants, non les tuer. » C'est vrai, le régime tue moins qu'en 1951-1952. Mais pour ce qui est des « conversions », les méthodes employées ont laissé une extraordinaire rancœur, qui a débordé au cours des réunions tenues à la fin de 1956 et au début de 1957 par des groupes de représentants des professions libérales.

Des professeurs respectés ont dû cinq fois de suite confesser de prétendues erreurs devant d'immenses auditoires. D'autres sont encore

astreints aux travaux forcés. Il y a deux ans que l'écrivain de gauche Hu Feng a été mis au pilori, puis en prison, au secret, pour avoir pris au sérieux une invitation de son confrère Kouo Mo-Jo, à pratiquer la libre discussion en littérature. Les milieux littéraires n'ont pas oublié Hu Feng, et l'on commence à réclamer ouvertement sa libération.

Les professeurs placés à la tête des Facultés n'ont pas d'autorité. Les Comités du Parti les rudoient. Le Parti domine l'enseignement et gouverne la recherche. Il n'y a pas d'avenir pour les non-communistes. Les qualifications scientifiques sont considérées comme d'importance secondaire, l'absence de confiance paralyse les esprits. A leur retour en Chine, des diplômés des Universités américaines sont affectés à des cantines, tandis que d'éminents philosophes confectionnent des étiquettes dans des bibliothèques.

L'Université est le principal théâtre de la guerre sourde que livre le patriotisme chinois à la politique officielle d' « orientation exclusive vers l'Union Soviétique ». Dans aucun autre domaine la servile copie des méthodes soviétiques n'a été poussée aussi loin. L'intelligentsia, dont une large fraction pense encore que la Russie des Soviets a « peut-être une grande industrie, mais non pas une ancienne culture », s'indigne d'entendre Kouo Mo-Jo, dénigrer l'héritage scientifique national ; elle s'inquiète d'être coupée de la science occidentale. Elle sait qu'une jeune génération de savants chinois travaille en France, en Angletere, en Amérique, où s'illustrent les physiciens Li Cheng-Tao et Yang Cheng-Ning, Prix Nobel 1957. L'ambition de Tchien, depuis dix ans, est de créer en Chine un établissement comparable à l'Institut de technologie du Massachusetts. On lui répond que la Chine populaire et l'Union Soviétique ont beaucoup mieux.

Le Conseil de guerre réuni par Tchang se poursuit dans une atmosphère passionnée peu propice aux sages décisions. Certains des assistants sont émus jusqu'aux larmes. Au sein de la « Ligue démocratique chinoise », petit parti affilié au « Front démocratique uni », que dirige le parti communiste, ils appartiennent à la même tendance. Les événements et les espérances ont fait un tri au cours des mois précédents. Ils ne s'avoueraient pas hostiles au parti communiste, auquel ils ont donné des gages. Mais ses initiatives au cours de la « campagne de rectification », qu'il a lui-même déclenchée, n'ont pas leur approbation. Ils s'imaginent que les difficultés rencontrées par les communistes donnent de la force à leur propre position.

Les changements de front imprévus qui ont souvent marqué les relations entre les partis politiques chinois avant et après la deuxième guerre mondiale ont inspiré à Tchang une conviction en l'espèce imprudente, à savoir que les situations politiques sont toujours mouvantes. Depuis le vingtième congrès du parti communiste soviétique et les événements d'Europe orientale, Tchang doute de l'avenir du communisme.

Un déjeuner est apporté. Devant les bols de riz et le porc sucré, Tchang

parle avec l'assurance d'un homme qui livre le fruit de longues méditations. Il y a, dit-il, en Chine, quatre à cinq millions d' « intellectuels » (c'est-à-dire d'hommes ayant reçu une instruction du niveau du baccalauréat). Un quart seulement appartient au parti communiste et il est loin de représenter la partie la plus instruite et la plus qualifiée de cette élite. La Ligue démocratique doit chercher ses adhérents dans cette masse à laquelle s'ajouteront plusieurs millions de petits industriels, de commerçants et d'artisans.

Sans parti, soldats et intellectuels.

Il existe depuis plusieurs années en Chine une sorte de diorama animé pour vitrine de Noël sur le thème : la participation libre et confiante des non-marxistes à l'édification du comunisme. La vérité est que parmi les sans-parti, certains hommes sont totalement dévoués au régime. Ils sont plus utiles ainsi que s'ils travaillaient dans le parti. C'est le cas de Kouo Mo-Jo, de Mme Soung Ching Ling, veuve de Sun Yat Sen et du président de la Fédération procommuniste du Patronat chinois, Tchen Chou Toung. La plupart des autres politiciens bourgeois savent que les faveurs du régime dépendent de leur zèle à faire vivre les huit petits partis « démocratiques » qui se sont trouvés, ou se sont placés à la Libération aux côtés des communistes contre le Kouomintang. Ces partis n'ont pas fourni moins de dix ministres au Cabinet que préside Tchou En Lai, c'est-à-dire près du tiers du Conseil. Avec les sans-parti, les « démocrates » occupent les deux tiers des sièges de la Conférence consultative politique (assemblée du « Front démocratique uni ») et près de la moitié de ceux du Congrès populaire national (assemblée législative élue au suffrage universel).

Il faut savoir d'autre part que les soldats-paysans du maréchal Tchou Teh, qui ont conquis le pays en 1948-1949, ont fourni au Parti, à l'administration et à l'économie, des cadres nombreux. Mais si la bourgeoisie a perdu le pouvoir politique, huit ans plus tard, les bourgeois restent encore indispensables.

Sans le concours des ingénieurs, des intellectuels et des techniciens, issus de la bourgeoisie, cent discours des dirigeants communistes le proclament, il n'y aurait pas de recherche scientifique possible, pas de construction économique, pas de relève par de nouvelles générations. Dans l'industrie, sans la présence des anciens propriétaires, qui ont dû accepter la cogestion de l'Etat et l'expropriation à terme, les entreprises « mixtes » péricliteraient. Sans la caution des politiciens bourgeois et du « Front uni », quelles difficultés supplémentaires n'aurait-on pas eues à

rallier les colonies chinoises de l'étranger, riches en livres sterling et en dollars ! Et qui sait si un jour, du moins on l'espère à Pékin, les émigrés de Formose eux-mêmes ne seront pas aussi ralliés ?

Ce système a été apparemment consolidé au début de 1956, quand Mao a promis aux formations bourgeoises une coexistence de longue durée. Les cadres communistes ont été invités à traiter avec respect les alliés du Parti et ces derniers à prendre confiance en eux-mêmes.

L'élection à la mairie de Changhaï, sur une liste d'union, du filateur multimillionnaire Jun Yi Jen, qui vaut 24 millions de dollars américains, constituait l'attraction du scrutin qui eut lieu en janvier 1957.

En réalité tout restait, cependant, dans le domaine du verbalisme. Quelle action peuvent avoir « les démocrates » dans un régime où tout est « secret d'Etat » et, à ce titre, leur échappe ? En janvier 1956, Tchou En Lai a blâmé « certains cadres communistes qui interdisaient à des experts (de leur propre nationalité) d'aller dans des usines qu'ils pouvaient (très bien) visiter sans inconvénient, ou de consulter des dossiers qu'ils pouvaient lire sans danger ». Mais il a ajouté aussitôt : « Il est bien entendu que les secrets d'Etat doivent être strictement gardés et qu'aucune révélation n'est permise. » Dans l'industrie chinoise d'aujourd'hui, qui, dans tous les domaines, reste tributaire de techniques étrangères, qu'y a-t-il donc qui mérite d'être traité comme secret d'Etat ?

Il en va de même dans le domaine politique. Pour avoir demandé que le ministère des Affaires extérieures communique quelques informations à la Commission internationale de la Conférence consultative politique, qu'il préside, un ami de Tchang Po Chun, Lo Lung Tchi, sera accusé d'avoir tenté d'enlever au Parti communiste la direction de la politique étrangère, ce qui a valeur de crime.

La détente de 1956.

En cette journée de juin 1957, Tchang expliquait donc que les partis « démocratiques » auraient plusieurs millions d'adhérents, et qu'ils représenteraient une force avec laquelle les communistes devraient compter. « Profitons, disait-il, des dispositions favorables de ces derniers. Si les formations progressistes ont doublé leurs effectifs en 1956, elles le doivent à la publicité que leur a faite le Département de la propagande du Comité central du Parti communiste. Que les démocrates prennent maintenant eux-mêmes leurs affaires en mains ! »

Comment expliquer que Tchang et ses amis aient pu se bercer de pareils espoirs ? Pour le comprendre il faut revenir au début de l'année

1956. Le Parti communiste accorda alors une certaine liberté de discussion sur le plan idéologique. La bonne récolte de céréales de l'année précédente permettait d'espérer le plein succès du premier plan quinquennal. Fortifié dans ses vastes ambitions en matière d'industrialisation, le Gouvernement de Pékin élargit ses objectifs pour 1956. Il s'attaqua au problème capital d'une utilisation moins irrationnelle des techniciens que possédait la Chine. Tchou En Lai constata devant le Comité central que « désormais les intellectuels jouaient un rôle important dans chacun des aspects de la vie de l'Etat ». Il s'éleva contre « le gaspillage du plus précieux trésor national ». « L'éclosion des cent fleurs et la libre compétition des cent doctrines », annoncées un peu plus tard par Mao, symbolisaient la création d'un climat un peu plus libre, où l'intelligentsia se sentirait plus encouragée à donner sa mesure.

Ni Tchou ni Kouo ne cachèrent qu'on devait accorder un crédit très limité à la majorité des intellectuels sur le plan politique. C'est pourquoi ils demandèrent que le contrôle du Parti fût affermi et que ne fût pas ralentie la rééducation idéologique. Mais il apparut que ces exigences étaient inconciliables avec la détente escomptée. Grâce à Mao on s'en tint donc provisoirement à une politique relativement libérale. A la même époque, la Chine devait d'ailleurs faire appel à des techniciens étrangers. Des savants formés aux Etats-Unis et rapatriés à la suite d'un accord conclu à Genève entre les deux pays commencèrent à arriver. Il fallait sans tarder utiliser leurs services. Il y avait en outre, d'après Kouo Mo Jo, dix mille étudiants chinois dans les pays occidentaux dont la Chine avait grand besoin. L'enseignement de l'anglais fut donc mis sur le même pied que celui du russe dont la place était devenue prépondérante après la prise du pouvoir. Qu'on le voulût ou non, les techniciens chinois qui choisissaient le retour dans la mère-patrie y apportaient d'ailleurs un certain esprit de liberté.

Dans le système communiste, où les arts, les lettres et les sciences sont obligatoirement rattachés à une idéologie politique, il était fatal que la relative tolérance montrée tout à coup dans ce domaine eût des conséquences politiques. D'ailleurs le courant qui prit sa source dans les « Cent fleurs » fut bientôt rejoint et grossi par celui que fit naître... le XXe Congrès du Parti communiste soviétique.

La révélation par Khroutchev des « crimes » de Staline représenta pour la population chinoise un choc absolument inattendu. La Chine populaire dut, à son tour, s'engager dans une politique de décompression à l'intérieur. Mais le temps manqua à Mao pour ménager une transition.

Les cadres moyens et subalternes freinaient, d'ailleurs, la « décompression ». Le bureau culturel de l'Armée populaire de Libération avait pris publiquement position contre les « Cent Fleurs ». Mais cette bureaucratie qui s'opposait au mouvement relativement libéral de Mao coûtait fort cher et pour assainir les finances il aurait fallu supprimer des centaines de milliers d'emplois. En février 1957, Mao prononça un discours

où il attaquait bureaucratie et sectarisme. Il est vrai qu'en même temps il demandait qu'on accordât plus de place à l'étude déjà obligatoire du marxisme-léninisme, qu'on imposât cette étude au peuple tout entier. Dès le mois d'avril il engageait ce qu'on appela la « campagne de rectification du style ».

Tchou En Lai n'était pas d'accord avec Mao sur l'appréciation des risques que comportait une politique plus libérale. L'ébranlement du monde communiste européen à la suite des événements de Hongrie était encore trop récent et en Chine même on voyait s'affirmer maintes « contradictions ». Lors de son voyage en Europe, il avait été effrayé par la puissance de l'esprit de révolte contre la domination communiste. Mao lui ferma la bouche en répliquant que toute chose avait deux aspects, l'un négatif, l'autre positif, que des revers initiaux pouvaient être transformés en succès, et que les troubles de Hongrie avaient finalement consolidé le communisme, dans ce pays et ailleurs. Il avait confiance dans la valeur défensive et offensive de la dialectique marxiste-léniniste, ainsi que dans la technique éprouvée de la direction de la Propagande.

Les espoirs de Tchang (juin 1957).

— Mao Tse Toung s'est bien trompé, dit Tchang. Il a cru que les groupes démocratiques exprimeraient leur opinion avec beaucoup de politesse. Il n'a pas pensé que l'on déterrerait autant de griefs contre le parti communiste.

La première vague de critiques était apparue dans les Universités. La désignation de Kouo à la direction d'un nouveau « Bureau pour les intellectuels » et de la Commission chargée d'élaborer un « Plan de douze ans pour la recherche scientifique » avait déçu en montrant que les concessions gouvernementales restaient bien limitées. La plupart des universitaires reprochaient à Kouo d'accepter servilement les dogmes communistes. On critiquait sa brusquerie et l'indifférence totale qu'il marquait à l'égard des réactions du monde universitaire.

Le centre de l'agitation universitaire se trouvait, non point dans une province reculée, mais dans la capitale même. L'émotion provoquée dans les deux Universités de Pékin par la Révolution hongroise ne se calmait pas. Tout le monde réclamait la suppression des comités de surveillance du parti communiste. Dès la fin de 1956 les étudiants avaient refusé d'assister à certains cours et organisé des manifestations collectives ; ils désertaient surtout les séances d'éducation marxiste. Une association s'était constituée sous le nom symbolique des « Cent Fleurs ». Elle

entendait lutter pour la liberté d'expression, et contribuer à « rectifier », non point « le style de travail » des administrations, mais bien la forme de l'Etat.

De leur côté, des professeurs rejetaient avec une audace toute nouvelle le carcan de la pensée marxiste. Un article publié en février 1957 par Fei Hsiao-Toung avait fait sensation. Fei défendait en sociologie les doctrines classiques. Impressionnée par sa dialectique et rendue incertaine quant aux intentions réelles de la direction communiste par tant de directives ambiguës, la section de philosophie et des Sciences morales de l'Académie des Sciences chargea Fei et plusieurs de ses amis de préparer la création d'un Comité de recherche sur les problèmes sociaux. Un pouvoir absolu a tort d'être obscur lorsqu'il donne des idées. S'y croyant autorisé, le monde universitaire avait manifesté une liberté grandissante ; aussi peut-on aisément imaginer l'embarras qu'avait éprouvé l'Académie lorsque le Gouvernement avait fait savoir qu'il materait les opposants. Comment se tirer de cette situation ? Déjà Fei et son groupe avaient obtenu la création de chaires de sociologie dans plusieurs universités et même fondé une société de sociologie fort peu orthodoxe qui comportait des sections annexes dans plusieurs villes.

A la même époque, plusieurs professeurs d'économie politique de la capitale s'étaient enhardis à rédiger une « Déclaration » dont la publication fut toutefois empêchée par le déclenchement de la contre-critique. Ses auteurs s'en prenaient aux responsables de la politique économique officielle et les accusaient d'ignorance grossière. L'inflation était, d'après eux, le résultat le plus clair de cette politique. La science, déclarait publiquement l'un d'eux, ne se préoccupe plus d'établir des relations de cause à effet ; ce n'est plus qu'une suite de citations de Staline.

C'est dans le domaine de la planification de la recherche scientifique que le parti communiste avait dû subir la perte de prestige la plus sensible. La Ligue démocratique n'avait pas craint de rédiger un programme destiné à devancer celui qu'une Commission officielle, dirigée par Kouo, devait lui-même établir.

Sur les travaux de Kouo on est aujourd'hui éclairé. Il prévoyait une augmentation des pouvoirs du Parti et de ceux de l'Académie des Sciences qui lui est étroitement liée. Les instituts scientifiques devaient scrupuleusement régler leurs activités sur celles de l'Académie. En mars 1957 Mao avait ordonné à la Commission Kouo de faire le nécessaire pour que ses travaux fussent terminés au début de juin. Mais le jour où le rapport de la Commission devait être remis à Mao, un double était déjà entre les mains des intellectuels de la Ligue qui le publiaient dès le 7 juin dans leur quotidien, le *Kouang Ming Jih Pao*. Bien entendu le projet que les intellectuels démocrates avaient élaboré de leur côté était de tendance fort différente et en ce qui concerne les sciences ils entendaient particulièrement préserver leur enseignement de l'influence du parti communiste.

Les dernières victoires des démocrates.

En dehors des milieux intellectuels, l'idée qu'on pouvait parler librement du parti au pouvoir avait été d'abord accueillie avec méfiance. Puis il sembla soudain qu'une sorte de rage de vérité s'emparait d'un grand nombre de personnes et les rendait indifférentes à tous les risques. D'innombrables réunions furent ténues. Celles qui ont fait le plus de bruit ont été organisées à Pékin du 7 mai au 3 juin par le leader communiste Li Ouei-Han, délégué par le Comité central pour contrôler l'activité politique de la bourgeoisie. Les leaders des « Partis démocratiques » et de la Confédération du patronat qui y participèrent ne ménagèrent pas les surprises au délégué.

Il se passa en effet ce qu'on aurait cru impossible sous une dictature. Les démocrates se livrèrent aux plus vives attaques contre le régime, et sans demander aucune autorisation, communiquèrent ensuite le texte de leurs interventions aux journaux, où l'on pouvait les lire *in extenso* le lendemain. Bon gré, mal gré, l'agence officielle chinoise devait suivre. Le monde entier fut étonné par l'incompréhensible liberté de parole et de presse qui régna subitement en Chine populaire.

Quatre hommes s'étaient particulièrement distingués aux rendez-vous de Li Ouei-Han. C'étaient, à côté de Tchang Po-Chun, Lo Lung-Tchi, Tchang Nai-Chi, tous deux ministres et Tchou An-Ping, rédacteur en chef du *Kouang Ming Jih Pao.*

Tchang Po-Chun s'était mis en tête d'obtenir pour l'Assemblée consultative politique, où dominaient les non-communistes, un statut qui lui aurait permis d'exercer une véritable influence. Il avait aussi lancé l'idée d'un Institut de planification politique, qui aurait étudié certains problèmes pour le compte du Gouvernement. Il suggéra froidement, comme s'il ne s'agissait pas d'une proposition qui faisait tomber toute « la dictature du prolétariat », que l'on mît les différents échelons administratifs à l'abri des interventions des comités du Parti communiste.

Lo fit une proposition qui devait ranimer le courage de bien des Chinois terrifiés par les purges des années précédentes. Il rappela que Mao avait admis, le 27 février, la possibilité d'erreurs judiciaires durant les campagnes des « trois et des cinq antis », dont la bourgeoisie avait été la principale victime, et, plus récemment, lors du dépistage des « contre-révolutionnaires ». Il réclama la création d'une commission parlementaire d'enquête, assortie d'une garantie d'immunité pour les plaignants. Le retentissement qu'eut son intervention est attesté par l'envoi immédiat d'innombrables demandes de révision.

Lo avait aussi critiqué le gonflement des effectifs du Parti communiste, ce qui était audacieux à un moment où les alliés de celui-ci mettaient les bouchées doubles en matière de recrutement.

Tchang Nai-Chi dépeignit la situation chaotique de certaines entreprises mixtes, dont les anciens propriétaires, maintenus à leurs postes comme salariés de l'Etat, étaient en fait mis dans l'impossibilité de travailler efficacement. En dépit des chiffres optimistes publiés par la propagande, la production de ces entreprises restait à un niveau insuffisant. Tchang incrimina la doctrine officielle qui voulait qu'on ne pût faire entièrement confiance à la « bourgeoisie nationale ». Sa critique touchait un point sensible : la création d'un « capitalisme d'Etat » passait, depuis deux ans, notamment vis-à-vis des Soviétiques, pour un succès incontesté du régime communiste chinois.

Les critiques formulées alors par les amis de Tchang portent en vérité sur toutes les créations des communistes chinois. A un moment où, dans d'autres pays d'Asie hors du monde communiste, certains considèrent que les principes démocratiques ne sont pas directement applicables à ce continent, n'est-il pas réconfortant de voir qu'un si grand nombre de Chinois a pu réclamer avec autant de courage les conditions du rétablissement d'une véritable démocratie ? Les dirigeants communistes d'ailleurs ne se sont pas trompés sur l'importance du fait.

Depuis le début de mai, les idées de la nouvelle opposition régnaient en maîtresses dans un large secteur de la presse. Elles inspiraient les éditoriaux, les titres, les reportages, les déclarations des journalistes dans les meetings de critique. Dans le dessein d'accréditer davantage la fiction que le *Kouang Ming Jih Pao* exprimait l'opinion « indépendante » de ses alliés, le Parti communiste avait très imprudemment abandonné, le 19 avril, le contrôle qu'il exerçait sur la direction de ce quotidien. Tchou An-Ping, s'appuyant sur Tchang Po-Chun, l'avait pris en mains. Il déplaçait ses envoyés d'une province à l'autre pour pouvoir rendre compte des réunions tenues en province par ses amis.

Il assura ainsi une grande publicité aux réunions qui eurent lieu dans l'Ouest, à Lantcheou et à Sian, villes peuplées d'intellectuels exilés, où les critiques adressées au régime avaient été particulièrement véhémentes. Il attaqua la résistance opposée à la libre discussion par les communistes de Wuhan. Il répandit la fausse nouvelle qu'enfin le système tant détesté des comités du Parti communiste avait été supprimé à l'Université Foutan, à Changhaï. « Il allumait des foyers d'incendie partout », diront plus tard ses accusateurs.

Il mettait en vedette les « mauvaises » nouvelles, ajouteront-ils, jetait à la corbeille le service de *Chine Nouvelle*. Le *Wen Hui Pao*, de Changhaï, la revue *Floraison et Confrontation* que dirigeait Lo à Pékin étaient acquis aux mêmes idées. Dans de nombreux autres journaux, même dans l'organe central du Parti communiste, le *Jen Min Jih Pao*, le journal de la jeunesse communiste, le *Chungkuo Chingnien Pao*, et l'Agence Chine Nouvelle, dans vingt feuilles de province, à Anshan, Tchoungking, Shenyan, dans le Tchékiang, dans les services officiels chargés de l'édition et de la diffusion, maint éditeur, rédacteur ou correspondant, souvent ins-

crit au Parti communiste depuis quinze ans ou davantage, se rebellait et refusait de reproduire ou de paraphraser indéfiniment la copie fournie par le Parti.

Dès juillet 1956, le *Jen Min Jih Pao* avait doublé le nombre de ses pages pour avoir une sorte de tribune libre. Celle-ci connut, après l'ouverture de la campagne de critique, le succès que l'on peut imaginer. Tel communiste de longue date, vaincu par l'esprit de liberté, criait à la face de ses collègues : « Vous et moi, nous ne parlons pas la même langue ! » Dans les discussions qui s'ensuivaient, ces néophytes avaient parfois l'avantage. Citant les avertissements de Mao à ceux qui s'opposaient à la libre compétition des idées, ils intimidaient les « durs », perdus dans les méandres de la « ligne », et les réduisaient au silence. Avec les autocritiques et les rétractations des uns et des autres, les trois mois de l'été furent bien remplis.

Le 6 juin Li Ouei-Han s'est séparé de ses interlocuteurs sans que son visage impassible ait traduit autre chose qu'une extrême politesse. Au nom du parti communiste, il a remercié les participants des opinions qu'ils ont exprimées. Il ignorait sans doute que la Ligue démocratique n'avait pas attendu que les autorités tirassent les leçons des discussions qui avaient eu lieu. Tchang et Lo avaient déjà constitué quatre groupes de travail pour étudier les réformes nécessaires.

Les invités de Tchang prennent congé. Il retient Fei. La Ligue démocratique sera placée dans une situation exceptionnellement favorable si elle parvient à arrêter l'agitation universitaire avant l'explosion menaçante, pense Tchang. Après, tout lui sera possible. Tchang charge Fei de dire aux autorités communistes qu'il prend sur lui d'apaiser le mécontentement, si elles le laissent faire.

Réaction communiste : une grande « purge ».

En ce même 6 juin 1957, à Pékin, un obscur fonctionnaire, Lu Yu-Wen, avait donné lecture avec indignation, au cours d'une réunion publique, d'une lettre anonyme qu'il a reçue. « Canaille, suppôt du diable, cesse de te prosterner devant lui, ou l'on ne te pardonnera pas. » Il ressort clairement de la lettre, que pour l'expéditeur, déclare Lu Yu-Wen, « le diable » est le Parti communiste. La voix de Lu Yu-Wen est couverte par les sarcasmes et les cris d'animaux qui accueillent depuis quelques semaines les déclarations trop favorables au régime.

Dès le lendemain, les ouvriers des fabriques de Pékin et de Tientsin interrompent le travail et tiennent des meetings de protestation contre les menaces des bourgeois. Le 8 juin, le *Jen Min Jih Pao* publie le premier d'une longue série d'éditoriaux contre les « droitiers ». Le Parti communiste commençait à passer à la contre-attaque.

Plusieurs jours ont été nécessaires pour que le flot des critiques dans les réunions et dans la presse perdît son élan et s'arrêtât. Des désordres sérieux se sont encore produits à Hanyang, près d'Hankéou, où mille étudiants ont tenu la rue, acclamé le Kouomintang, et molesté les communistes durant deux jours, les 12 et 13 juin.

Les premières manifestations de la « contre-critique » ne furent pas comprises de tous. Au cours des mois précédents, il était déjà arrivé à certaines autorités du Parti de prendre des positions qui avaient été ensuite désavouées par la direction suprême comme nuisibles à la libre expression des pensées. Plusieurs démocrates blâmèrent publiquement le « sectarisme » du quotidien du Parti. Plus avisé, Tchang Po-Chun confia dès le 9 juin à un familier son inquiétude devant le tour nouveau des événements. A ce moment, Lo ne pensait pas que le Parti communiste eût définitivement fixé son attitude : Li Ouei-Han, constatait-il, continuait d'être poli avec lui.

La « contre-critique » se développa avec une lenteur orientale, chaque semaine apportant un nouveau durcissement.

A Changhaï, à la fin d'août, l'Assemblée municipale cita les principaux « démocrates » intellectuels. On avait réuni 819 accusateurs, qui prononcèrent 3 942 discours en neuf jours. L'agence *Chine Nouvelle* a rapporté qu'à chaque instant l'Assemblée recevait de nouveaux témoignages écrits ou des demandes de déposition orale et que beaucoup, qui s'étaient d'abord tenus à l'écart à cause de leurs liens d'amitié ou de parenté avec les libéraux, se joignirent joyeusement à la curée. Chaque parole prononcée, au cours d'une période qu'on faisait remonter à 1949 et même au-delà, pouvait être citée, dès lors qu'il s'agissait de prouver, comme on voulait le faire, qu'il s'agissait d'une conspiration ourdie de longue date.

Le *Jen Min Jih Pao* rappela, le 9 octobre, que le Gouvernement de Pékin était un gouvernement de classe et devait, comme tel, s'appuyer sur « l'armée, la police, les tribunaux, les prisons, etc. ». L'orage fut partiellement détourné des formations « démocratiques » par la révélation des ravages opérés dans les rangs mêmes du parti communiste. Les événements avaient prouvé que la ligne de partage entre les éléments sûrs et les autres n'était pas l'appartenance au Parti, ni à une classe populaire. Les défections s'étaient surtout produites chez ceux qui avaient eu quelque accès à la « culture ».

Au cours du dernier trimestre de 1957, d'innombrables camions déversèrent au fond des campagnes des groupes d'universitaires que les paysans, aussi étonnés qu'eux, furent sommés d'initier sans tarder aux travaux des champs. Visitant un jour une coopérative agricole, le correspondant d'un journal communiste hongrois rencontra une troupe de deux cents professeurs, parmi lesquels sept anciens maîtres de conférence de l'Université de Pékin. En compensation, le Parti détacha un millier de ses fonctionnaires pour diriger l'enseignement supérieur.

Le transfert de cadres administratifs ou techniques à des tâches manuelles dans les usines ou les campagnes a atteint des proportions considérables : 2 000 employés du ministère pour la Construction des machines, dont un tiers possédant une instruction supérieure et un autre tiers une instruction secondaire, 2 100 employés du ministère de la Culture, plus de 200 000 cadres de Liaoning (Mandchourie du Sud), un même nombre du Szechouan, 30 000 de Mongolie intérieure ont, parmi beaucoup d'autres, été atteints par ces mesures répressives. Le chiffre de 800 000 déplacements au total a été donné, *de source officielle*, pour les seuls cadres administratifs, jusqu'au début de décembre 1957, c'est-à-dire bien avant la fin de l'opération, et dans les mois qui suivirent on assista à un véritable démantèlement de la classe des intellectuels et des « experts », dispersée loin des centres et condamnée à accomplir des tâches de manœuvre.

Sur le plan économique, l'opération a d'ailleurs représenté un véritable désastre, car on ne réussit pas (est-il besoin de le dire ?) à inculquer en quelques semaines aux militants révolutionnaires appelés à former la nouvelle classe des intellectuels « rouges », les connaissances qui leur seraient nécessaires.

La priorité est donnée aujourd'hui à la défense intérieure du régime. La propagande dénonce avec insistance l'erreur selon laquelle les qualifications techniques devraient avant tout déterminer la nomination aux divers emplois : seul est utile à la Chine le technicien qui est à la fois professionnellement compétent, *et* « rouge ».

Dans ces conditions, l'un des buts fixés par Tchou En Lai au début de 1956, la relève progressive des missions soviétiques par des Chinois, devient impossible. La seule consolation est de pouvoir s'extasier sur le choix qu'il a fait en prenant l'Union Soviétique comme unique modèle. Les réussites astronautiques russes exaltent les dirigeants chinois. « Aujourd'hui, le vent d'Est souffle plus fort que le vent d'Ouest, clame Mao devant les boursiers chinois de l'Université de Moscou. »

Kouo a accompagné Mao dans la capitale soviétique à l'occasion des fêtes du quarantième anniversaire de la Révolution d'Octobre. Une délégation de soixante-dix savants chinois l'y rejoint. Un accord est signé en janvier à Moscou après deux mois de négociations. Il annonce un élargissement de l'aide technique et scientifique de l'U.R.S.S. Peu après, un décret confirme Kouo dans ses fonctions de président de l'Académie des Sciences et le place sous l'autorité directe de Tchou En Lai. On ne peut douter de l'énergie avec laquelle l'un et l'autre maintiendront la recherche scientifique dans l'esprit marxiste.

Ainsi se clôt ce chapitre. Le sort des intellectuels s'est fait beaucoup plus dur et l'on n'a plus que des chances limitées de voir le Gouvernement suivre « une voie *chinoise* vers le communisme ». Le chemin où il s'est engagé reste russe.

HENRI VERBERIE

SUR LES MAISONS

par François Nourissier

TOUT a commencé... Au fait, je ne sais pas comment tout a commencé. Par Avocourt, peut-être ?

On me dit que mon père passa son enfance dans une maison au bord d'une rivière. Mes ancêtres y étaient potiers, enfin de grands potiers, j'espère, importants, fastueux ! Comment savoir ? Il ne reste de ces villages lorrains aucun vestige du passé. Les guerres les ont réduits en poussière mieux que le temps n'effaça les anciennes cités du désert. Quatre siècles de poterie, et pas un vase ébréché, pas un petit morceau de terre rouge sur lequel rêver. Bref, une maison au bord d'une rivière. Ma petite enfance crut à cette rivière-là comme à celles des tanneries, des moulins ; l'eau rapide et utile à de vieilles techniques humaines. Un jour — ce devait être vers 1904 ou 1905, aucun témoin pour me le confirmer — l'incendie se déclara, une explosion, que sais-je, et il ne resta rien des fours ni des murs. Puis, là-dessus, la mort, la guerre et ses fuites, la guerre et ses tonnerres, et le grand-père dont j'ignore le prénom disparut.

On reconstruisit plus loin, dans le village, vers 1920, une bâtisse que je me rappelle avoir vue, mais alors là dégoûtante, franchement dégoûtante ; elle résista même à l'œil émerveillé de mon enfance. Il n'y eut pas longtemps à attendre et une bombe d'avion, en 1940, la mit en cendres. L'envie de relever ces murs que chaque quart de siècle emporte ne m'est pas venue. Et puis c'est laid, la Meuse, tant pis pour mes ancêtres, et je n'aime guère ma tête carrée et obstinée, une tête de paysan pour région pauvre, d'artisan dont les fours explosent. Cette longue histoire pour en venir à ceci : moi aussi j'ai possédé ma maison de famille. Elle n'a pris, hélas, que la forme d'un dossier de « dommages de guerre ». Si l'on ne vend pas ses murs, on négocie sans scrupule un dossier. Une vraie chinoiserie, d'ailleurs ! Ce rêve incertain, toujours dévasté, était soumis à des expertises, aux aléas de multiples évaluations et réévaluations. La luzerne familiale, l'herbe à lapins des miens, et ces tristes parpins éboulés, me furent enfin — non pas arrachés : achetés, tout simplement. Depuis lors, j'ai mal aux maisons. C'est un vieux mal, venu de l'enfance ; ces années-ci, il empire.

*
**

Homme à femmes, homme d'argent, bien que le sens de ces expressions ne soit guère équivoque, ne me portent pas à rêver. Je ne mets pas de chair sur ces hommes-là, ni de noms. J'ai, pour l'or et les dames, un goût raisonnable, autant dire un peu excessif, mais je serais désolé qu'on m'enfermât dans ces seuls penchants, capables de m'entraîner, bien sûr, mais pas de me perdre. Au contraire, il me suffit d'inventer l'*homme à maisons* pour que quelque chose, en moi, se brise, frémisse, entende l'appel et s'y soumette. Point de doute : les maisons, je les aime. De passion. L'amour serait peu dire, qui baptise aussi bien les raisons de la raison que celles du cœur. Je n'aime pas les maisons comme on fait des femmes ou de l'argent — pour les posséder, en jouir, en tirer du plaisir et de la considération. Non, je les aime dans le désintéressement le plus total, comme le dormeur aime les rêves, l'enfance les légendes. Je ne préférerais pas, le cas échéant, la mienne à celle des autres, ni la plus belle à la moins belle. Dans toutes, je suis prêt à aimer un caractère secret, esquissé parfois, mystérieux. Ce n'est pas, en moi, un snobisme, une marotte, un besoin — c'est un goût. Je ne connais aucun vice qui soit plus impérieux que le goût. C'est par goût, par inclination, que l'on penche vers ses rêves avec toute la terrible lourdeur du désir. Telle est, devant les maisons, ma religion. Elle paraît si simple — et si partagée — que je devine sous roche de jolis malentendus. Précisons donc.

*
**

Je suis né pourtant dans une maison. Mais la mort de mon père, la vie, etc. — bref on la vendit. J'étais gamin : afin de pouvoir vendre on « m'émancipa ». On fit de moi un adulte avant l'âge, en somme. Cette fiction juridique n'est pas si fausse : il faudrait être une très grande personne pour résister à ces traumatismes ! J'exagère : ce fut seulement sordide et un peu bête ; l'entrevue dans une niche à robins, et les deux notaires qui se disaient « bonjour confrère », « confrère bonjour », sur un ton sec et triste ; l'acheteur qui avait chaud et fumait du bleu. J'en pris une horreur — qui n'a pas cessé — pour les marchés, les tractations, les contrats, l'éternel péché des ventes et des achats. On posa devant moi un gros tas de billets et j'ouvris l'œil. « La part non déclarée », murmura-t-on. Je pliai la liasse dans une poche de mon manteau. Le notaire de la famille nous ramena sous la pluie en « 402 ». Je me rappelle l'arrivée à Paris, les abattoirs de La Villette. La maladie n'était pas près de guérir.

⁂

Les maisons de mes petits amis, dans l'enfance, avaient toujours supplanté la nôtre en charme et en mystère. Celle des Vincent, en particulier, me comblait. Nous y construisions une tente de Bédouins sous le billard, un prodigieux ascenseur à cordes et à poulies dans la cage de l'escalier. Je me rappelle le jardin ; le soleil y faisait des dessins tremblants. Nous traversions ce tableau impressionniste dans une torpédo à moteur électrique, jouet merveilleux que Citroën inventa vers les années 1930, et dont je ne vois rien qui le vaille parmi les ambitions ou les conquêtes de mes fils.

Plus tard je conservai cette habitude et ce goût des murs d'autrui, cette aisance à me couler dans des usages et des passés étrangers. Invité, locataire, emprunteur, je continuai de nourrir mon rêve à la sauvette. Entre mes quinze et mes trente ans, je vois cette passion comme une resquille pathétique, multiforme, honteuse et glorieuse à la fois. Les Intages, Moussac, la Porte romaine, Brinville, les Ravines, la Pommeraie... Certains maîtres de maison soupçonnèrent l'amour coupable que trahissaient mes apparitions. A d'autres il ne vint pas à l'esprit que cet hôte d'un soir ou d'un week-end pût même conserver le souvenir des routes, du portail, de l'allée d'ormes, de la pelouse et du verger. Habitants des murs, ils ne savaient pas ce qu'ils étaient pour moi : des habitants du temps. Ce temps dont les mauvaises chances de la naissance, du feu, de la guerre et de la géographie m'avaient privé comme je l'ai dit, je le récupérais, je me l'appropriais par une approche tenace, humble, dans ces maisons où les pendules avaient battu longtemps pour d'autres morts que les miens.

⁂

A force de jouer ce jeu d'ombres avec des architectures bien réelles, j'en vins vite à perdre l'exacte frontière entre l'imaginaire et le vrai, les lieux où se passent mes étés et ceux où se passent mes livres. S'il m'arrivait, en marge de la feuille où j'écrivais par exemple une nouvelle, de dessiner une façade, un parc, de dresser un plan, ce n'était pas d'une « méthode de travail » qu'il s'agissait, mais d'un simulacre obstiné, colérieux, presque désespéré, détaché — je le jure — de toute littérature. D'où cette vogue, dans mes pensées, de maisons à demi- inventées ; elles règnent sur mes jeux ; c'est dans leurs murs que j'enferme les histoires héroïques dont je suis la vedette, les songes où je m'octroie de la gloire.

Je les ai parfois construites, ces maisons, sur une phrase entendue, par-

fois à partir d'une image. Ainsi du château-du-père-de-Jérôme, d'un rose Louis XIII, fraise écrasée, la grille vaniteuse. Je ne suis même pas si sûr de son existence ; vendu, pillé peut-être par des soldats ? Ou bien fermé, en voie de ruines, il est en tout cas sorti de l'univers des vies qui m'entourent. Ainsi d'un mas perdu dans les pins, au-dessus de Ramatuelle, que je revois toujours dans la nuit d'une fête, avec de la musique et des flambeaux, et, je ne sais pourquoi, le tango d'une mère trop ardente dans les bras ennuyés de son fils. Sur la terrasse, deux statues couvertes de coquillages comme des épaves de la mer ou des caprices de Léonor Fini pour une vitrine de Balenciaga. Ainsi d'une maison savoyarde, grise et noble, enlaidie hélas d'ifs taillés et de boursouflures rococo, qu'habitait une antiquaire à visage de souris. Dans la cuisine où nous étions entrés une femme donnait à manger à une enfant-pomme, ronde et rouge, composant sur ce fond de noyer somble et d'étains un édifiant tableau dans le genre de Le Nain. Ainsi de cette grande ferme non loin de Montfort. Elle appartenait à une dame dans la noblesse de bouche. On y élevait, je me rappelle, à la lumière artificielle jamais éteinte, des poulets obèses vite tués. Empêchées de dormir, les bestioles mangeaient. Cette fabrication de chair pâle, ce *blanc* malade m'avaient levé le cœur. Un petit garçon jouait dans un coin de la maison, que les invités ne remarquaient pas. Un chauffeur attendait l'heure de le reconduire à son collège. Sur la pelouse, des dindons jouaient avec les chiens.

⁂

Les maisons, c'est comme les cravates : il y a les « bonnes » et les « mauvaises ». Les unes et les autres classent ou déclassent sans recours leurs propriétaires. Point de règle : l'intuition. La néo-bourgeoisie parisienne, en inventant sa folie de maisons de campagne, s'est condamnée au bon goût ou à la solitude. Ce que constatant, des habiles ont pensé à composer des manuels de « savoir-maison ». Leur forme la plus commune est mensuelle et sur papier qui brille. Nous nous y arrêterons un instant ; il y a là de quoi rire.

Les villages d'Ile-de-France (et parfois l'éruption a essaimé jusqu'à cinq cents kilomètres) sont semés aujourd'hui de petites bâtisses aux murs grattés ou recrépis, chaulées, repeintes, rénovées, briquées, tachées de vert bouteille, toits écrasés de lucarnes dites « en chien assis », portes d'écuries surmontées de lanternes achetées rue de Furstemberg ; petites choses misérables relevées à coups de millions de l'ordure où les avaient maintenues des paysans de La Bruyère nourris d'herbes et de racines ; granges devenues « livings » et soupentes boudoirs Charles X ; moulins pour étoiles en voie de refroidissement ; fermettes pour avocats surchargés ; vieux murs en pignon sur des routes crottées ; tomettes

approximativement provençales achetées à prix d'or à des revendeurs de vieux ; écuries pour les amis ; porcheries pour les bonnes ; laiteries pour les enfants — bref : les Français ont découvert la simplicité bouleversante. Le fruit de ces noces avec le brut, le rural, le silencieux, c'est la prolifération des *la-maison-française* ou des *maisons-et-jardins,* qui, après les déserts du Gâtinais, du Hurepoix, du Vexin et du Mantois (oui : le Mantois !), gagnera demain jusqu'à la Champagne pouilleuse, jusqu'au blé beauceron plat comme la main.

Cette fièvre s'est développée parallèlement à la fièvre de l'antiquité. « Toute l'avenue Foch est Louis XV », dit gentiment une héroïne des *Amants* ; et Madeleine Castaing semble avoir dessiné les « Bons magiques » de Mme Elle. Le snobisme a pris, de haut en bas, sa forme domestique : on meuble, on trouvaille, on ose, on follement-amusant. Les Français ne veulent pas faire les Danois, dans du bois pâle et de fonctionnelles coquilles d'homme. Ils pillent l'antiquaire comme les Américains accrochent des *Tournesols* à leurs murs.

En moins de dix ans on a épuisé l'Anglais, le Charles X, le Napoléon III et le Nouille. Louis XV tient bien ; le Directoire est ferme. Cette prodigieuse ambition de se meubler a déchaîné et entretient une littérature charmante ; sa cocasserie culmine dans les légendes d'illustrations de *Réalités* ou de *La Maison française,* et le *Dictionnaire du Snobisme* en fournit des pastiches moins parfaits — ou presque — que les modèles. Voici, au choix : *Cour-jardin très d'époque avec borders de creepers et crazy pavements en dessus de porte une enseigne de boucherie chevaline transformée en licorne selon une amusante idée de Lady Diana Cooper. Pour le relax guérites en bambou et capiton.* Ou encore : *A la campagne* (...) *on utilise les moyens du bord pour se faire un intérieur simple, franc et riche en trouvailles. Celles du prince Troubetzkoy, en son moulin d'Ile-de-France, ne manquent pas d'originalité : la table est la propre roue du moulin amenuisée au maillet. Quant aux assiettes, elles ont été scellées directement dans le plâtre du mur, pour éviter les systèmes d'accrochage jugés affreux par le maître de maison. Celui-ci a exécuté de sa main tous les meubles de sa maison, en utilisant uniquement des bois provenant de chantiers de démolition.* Qui oserait dire où est l'original ? Où est la parodie ? *Climat poétique essentiellement dans la villa de style palladien de Lady Kenmare...* écrit-on dans *Réalités. Très Balmoral la Grange-aux-Dîmes de week-end des Grandmonde...* écrit le *Dictionnaire* de Philippe Jullian. On voudrait être sûr de rire...

Je rêve sur le sort étrange de cette mode. Nul doute : elle a un sens historique, pour le moins. Que la luxueuse inquiétude de notre bourgeoisie se soit découvert cette nostalgie d'établissements campagnards ; que le snobisme l'ait annexée ; que le résultat en soit l'introduction dans la vie quotidienne d'un style d'artifice et de théâtre : n'y a-t-il pas là de quoi remuer un peu la cuiller dans la sauce aux idées générales ? « Ça fait très couture », dit la vendeuse résolue à fourguer ses drapés inven-

dables à une dondon subjuguée. Le « ça fait très décoration » règne déjà du boulevard Barbès à l'agence immobilière de Chatou-sur-Epte. « Ça fait très décoration » : une bonne réponse, dirait l'Œdipe de Gide, « à quelle que soit la question »...

⁂

J'ai tort, je le sens bien, j'ai tort de rire. N'avais-je pas été si émouvant en commençant cette chronique ? Il est temps de l'achever sur une note de discrète nostalgie.

Il me semble — comment formuler cela en gardant une exacte distance ? — il me semble que ce goût des murs n'est pas sain. Je m'explique. On sait comment, de loin, déceler dans les villages français l'existence d'un château, ou d'une de ces fortes et anciennes maisons anoblies par baptême dans le langage du lieu : aux arbres. Une futaie, des « arbres d'ornement » ceints de murs : telle est du nord au sud la marque du prestige, du pouvoir depuis longtemps établi. Or il faut deux cents ans à un chêne, et sans chêne, point d'honneur immobilier. Rien à faire contre le temps ; on ne peut pas l'acheter. C'est ce que veulent ignorer nos releveurs de fermettes. La période de puissance d'une classe se repère, longtemps après son déclin, à l'abondance et à la réussite de ses constructions. Ainsi des châteaux et des « maisons bougeoises ». Mais *re*-construire, *re*-crépir ? N'y sent-on pas de la gêne ? Le goût de l'ancien n'est jamais que le goût de l'ancien neuf. Une société sûre de son fait, confortable, elle construit du neuf, elle ne restaure pas, elle ne retape pas ; elle ne détourne pas de vieilles baraques de leur fonction (le travail) vers une autre (le week-end). Cette équivoque est malsaine. Une société vacille quand le goût du bricolage, de la maçonnerie, y devient si vif, si général, et remplace la passion de dresser de nouveaux murs.

Il y a là une dérobade, du labeur vers le loisir, de l'avenir vers le passé — un passé que l'on annexe par une manière de ruse. A bien y réfléchir, on se sent un peu de tristesse. La beauté des formes, les trouvailles du matériau et du décor, ce n'est plus aux maisons que notre temps les applique, mais aux turbines, aux voitures, aux avions, aux usines. Je vous le disais : de la tristesse...

FRANÇOIS NOURISSIER

LA SAISON DES GRANDS COMMIS

par Marcel Gabilly

Tous les Français qui, le 28 septembre dernier, votèrent « oui » au référendum, surent qu'ils sanctionnaient une révolution dont l'amorce avait été la journée du 13 mai à Alger, mais dont la nouvelle Constitution allait être la conclusion pacifique.

Rares furent ceux qui soupçonnèrent alors cette autre révolution contenue en germe dans un seul article de la Constitution — le dernier.

Que disait donc cet article 92, placé *in fine* de « dispositions transitoires », si apparemment anodines [1]? Il permettait au Gouvernement, ce qui était parfaitement logique, de prendre légalement les dispositions sans lesquelles les organismes de la Ve République n'auraient pas pu être en état de fonctionner. Il autorisait le choix d'un nouveau régime électoral, ce qui était unanimement souhaité. Enfin, dans son troisième alinéa, il adaptait aux circonstances les pouvoirs exceptionnels votés le 2 juin 1958 par l'Assemblée nationale, pour une durée de six mois.

Le gouvernement du général de Gaulle avait à peine usé de ces pouvoirs-là avant le 28 septembre. On savait seulement qu'en vue de leur application, des groupes de travail s'étaient constitués dans chaque ministère. L'administration, au sein de laquelle la Cour des Comptes, le Conseil d'État, l'Inspection des Finances tenaient des places éminentes, était au travail. Et la tâche était immense.

Mais les restrictions imposées en juin par l'Assemblée étaient, à l'examen, devenues des entraves : les dispositions « jugées nécessaires au redressement de la nation » ne pouvaient porter « ni sur les matières

1. Art. 92. — « Les mesures législatives nécessaires à la mise en place des institutions et, jusqu'à cette mise en place, au fonctionnement des pouvoirs publics, seront prises en Conseil des ministres, après avis du Conseil d'Etat, par ordonnance ayant force de loi.

» Pendant le délai prévu à l'alinéa premier de l'article 91, le Gouvernement est autorisé à fixer par ordonnances ayant force de loi et prises en la même forme le régime électoral des Assemblées prévues par la Constitution.

» Pendant le même délai et dans les mêmes conditions, le Gouvernement *pourra* également *prendre en toutes matières les mesures qu'il jugera nécessaires à la vie de la nation*, à la protection des citoyens ou à la sauvegarde des libertés. »

réservées à la loi par la tradition constitutionnelle républicaine résultant notamment du Préambule de la Constitution de 1946 et de la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789, ni sur l'exercice des libertés publiques et syndicales, ni sur la qualification des crimes et des délits, la détermination des peines qui leur sont applicables, la procédure criminelle, ni sur l'aménagement des garanties fondamentales accordées aux citoyens, ni sur la législation électorale ». Raison de plus pour rédiger une formule plus souple et non moins rassurante puisque, si elle englobait toutes les mesures « nécessaires à la vie de la Nation », elle prévoyait en outre spécialement « la protection des citoyens » et « la sauvegarde des libertés ».

C'est en vertu de ce texte : quatre ultimes lignes, et si simples, qu'en quelques jours, tout un chacun, industriel, commerçant, salarié, agriculteur, père de famille, contribuable, justiciable, fonctionnaire, homme de loi, administrateur, administré, praticien, malade, éducateur, étudiant, simple écolier, propriétaire, locataire — bref tous, absolument tous, allaient voir se modifier le rythme quotidien de leur vie.

L'historien est accoutumé à reconstituer les plans des batailles aussi bien qu'à démêler les complots ; l'économiste enregistre les grands courants qui poussent le monde ; le sociologue s'appuie sur de solides statistiques. Ensemble, demain, ils prendront le *Journal officiel* du 23 décembre 1958 et des jours suivants, assurés pour leur compte respectif d'y trouver les éléments caractéristiques des temps que nous allons vivre.

Ce mardi-là, 23 décembre, un panneau séculaire de la société s'abattait : le juge de paix disparaissait. Il faudra désormais rechercher son souvenir à travers Balzac, Flaubert, Bourget ou René Benjamin. Le chef-lieu de canton déplore la perte d'un de ses plus nobles fleurons, d'un notable respecté, conciliateur paternel.

— Mais non, riposte en substance le commentateur officieux de la Chancellerie, il ne restait plus pour 3 040 cantons que 740 juges de paix. En cent ans, les affaires qui leur étaient soumises étaient tombées d'un million et demi à 72 000 : deux par mois en moyenne pour un canton.

C'est le point de départ. Tout en découle : le tribunal dit d'instance avec juge unique, qui se tient au chef-lieu d'arrondissement, le tribunal dit de grande instance, à forme collégiale, siégeant au moins à chaque chef-lieu de département. Tous les appels convergent désormais vers les cours, aussi nombreuses qu'auparavant, mais dont la compétence est plus étendue.

Une meilleure situation morale et matérielle est promise au magistrat. La hiérarchie est simplifiée. C'est un atout de plus grande indépendance. En revanche, les auxiliaires de justice s'interrogent. L'avocat craint d'être gêné car la procédure écrite développée pour abréger la durée des procès n'est pas toujours son fort. L'avoué s'estime lésé, celui de la petite ville, du moins, qui voit fondre sa clientèle. Ce sont là de premiers réflexes, qui vont bientôt s'atténuant.

D'ailleurs, l'attention du Français est requise par d'autres textes. C'est tout juste si, le lendemain mercredi, on remarque l'augmentation des amendes (4 000 francs pour avoir excité un chien contre des passants, même s'il n'en résulte pour ces derniers aucun dommage, 40 000 francs pour port de fausses décorations, 6 000 francs pour quiconque fait métier de deviner l'avenir, etc.).

Plus sérieuse paraît ce que, place Vendôme, on appelle la « toilette » du Code. La procédure pénale est remaniée. De vieux articles tombés en désuétude, tel celui qui envoyait le parricide au supplice, en chemise, pieds nus et la tête couverte d'un voile, sont supprimés.

Les peines pour abandon de famille sont aggravées. (« Le père ou la mère qui abandonne sans motif grave pendant plus de deux mois la résidence familiale et se soustrait à tout ou partie de ses obligations sera puni de trois mois à un an de prison. ») Les bourreaux d'enfant sont plus sévèrement frappés. Les adoptions sont facilitées. Les faillites commerciales sont plus strictement traitées. Les détenus de moins de vingt-huit ans sont désormais éduqués. La morale publique aussi y trouve son compte : excitation à la débauche, tentative de corruption de la jeunesse valent deux à cinq ans de prison et des amendes se chiffrant par millions.

La presse du jour de Noël se fait l'écho d'émois de tout autre nature : le ministre de la Construction a exposé l'esprit des ordonnances concernant le logement et l'urbanisme adoptées en Conseil des ministres. Mis à part de nouveaux règlements annoncés concernant les îlots insalubres, les lotissements et l'assainissement des transactions immobilières, il en ressort, au principal, que les loyers sont de nouveau majorés selon des proportions variables en fonction de la catégorie des immeubles. Concert des propriétaires : « La hausse des loyers ne représente pas le prix d'une tuile. » Concert des locataires : « Nos loyers vont doubler sous peu. » Pourtant les administrateurs de biens, tout pesé, ne paraissent pas mécontents : les immeubles vont pouvoir être réparés, mieux entretenus. Peut-être les tapis d'escaliers retrouveront-ils leurs barres de cuivre mystérieusement disparues.

Soit dit au passage, le nombre est incroyable de connaissances insoupçonnées qui s'acquièrent par la lecture du seul *Journal officiel*. Le texte paraît souvent hermétique, au premier abord, ou diffus. Il faut laisser la décantation s'opérer. Alors, tout devient clair. Ainsi en est-il par exemple de la réforme hospitalière qui prévoit désormais le régime dit du « plein temps ». Le médecin attaché à un hôpital y passera tout son temps, s'il accepte cette formule, qui lui permettra en outre de recevoir sur place sa clientèle particulière. Le malade, paraît-il, guérira plus vite. Personne n'y avait jamais songé sérieusement en France, sauf à titre d'expérience. Un slogan naît chez nous : « Soigné à plein temps, le patient reste à l'hôpital moins longtemps. » Anglais, Allemands, Scandinaves, Américains le pratiquent depuis des années.

Outre le plein temps, notons l'humanisation plus grande des hôpitaux

(règlements plus souples, visites plus fréquentes), et aussi de nouvelles classifications, en attendant des équipements plus modernisés. Enfin, l'hôpital s'ouvrira plus tôt aux futurs médecins, à condition bien sûr qu'il y ait place pour les accueillir. Qui dit place, dit argent.

D'or et d'argent.

L'argent, pour un ministre chargé spécialement de le répartir, se dénomme « crédits ». Justement, le ministre des Finances est, en ces jours, fort préoccupé à ce sujet. Il l'est tellement que toute la presse s'en fait l'écho. A la Bourse aussi, ceux que l'on appelle généralement les « professionnels » donnent des signes d'agitation. L'or monte. De graves problèmes sont posés : une opération monétaire se prépare. Les experts financiers délibèrent avec les ministres. A quelques jours de l'ouverture du marché européen commun aux six États signataires du traité de Rome (Allemagne, Belgique, France, Italie, Luxembourg, Pays-Bas), pour que les produits français puissent soutenir la concurrence, il est nécessaire, révèle-t-on, que notre franc soit ajusté aux autres monnaies. C'est la dévaluation, une fois de plus, la douzième en trente années, qui s'impose.

Mais en même temps, la Grande-Bretagne, pour mieux soutenir le choc qu'elle s'attend à subir du fait de ce marché commun auquel elle ne participe pas, est décidée à faciliter le transfert de la livre sterling en dollars, opération quelque peu audacieuse, qui a nom « convertibilité », et qui va déclencher des mesures analogues non seulement en France, mais dans la plupart des autres États européens et jusqu'en Amérique du Sud.

La dévaluation, les Français savent par expérience ce qu'elle comporte : outre la hausse logique des matières premières en provenance de l'extérieur, c'est la hausse fatale de tous les prix intérieurs. Sera-t-il possible, cette fois, de tenir les prix? A condition, estime le Gouvernement, d'opérer en même temps un redressement financier énergique, et d'autant plus indispensable que la libre convertibilité du franc sur les places étrangères nous ferait alors courir de grands risques monétaires. D'où la détermination, parallèlement à la dévaluation et à la convertibilité, de promulguer un budget d'une extrême rigueur.

En fait, rien de tout cela n'est improvisé. Et c'est ici qu'entre en scène une équipe qui travaillait en silence depuis trois mois : le Comité Rueff [1].

1. Désigné le 30 septembre par le ministre des Finances, le Comité, outre son président, M. Jacques Rueff, inspecteur général des Finances, membre de l'Institut, comprenait : MM. Alexandre, président d'honneur des experts comptables ; Brasart, président de la section des Finances au Conseil d'Etat ; C.-J. Gignoux, membre de l'Institut ; Guyot, associé gérant de la banque Lazard ; J.-M. Jeanneney, professeur de droit ; Lorain, président de la Société Générale ; J. Saltes, sous-gouverneur de la Banque de France ; de Vitry, président de Péchiney.

Son objectif? M. Rueff l'a indiqué à postériori d'une courte phrase dans une conférence, salle des Ambassadeurs, le 7 janvier dernier : « Le franc est stabilisé. » Et il a ajouté ce commentaire : *L'application de notre programme assurera l'accroissement des salaires réels, du niveau de vie de tous les Français, alors que la continuation de l'inflation frappe dans leurs chairs les travailleurs, les pensionnés, les vieillards. Enfin, la France retrouve l'honneur en mettant fin à sa mendicité.*

Qu'a donc fait le Comité Rueff? Respectant les exigences politiques, il a estimé qu'une seule voie était possible, celle qui consistait à réduire la consommation. Son plan est devenu celui de M. Pinay, puis celui du Gouvernement — à ce détail près que deux des ministres socialistes se refusent à le contresigner, ce qui sera le signal de l'entrée effective de la S.F.I.O. dans l'opposition.

Les économistes sont d'accord avec les hommes politiques : par ses propositions concrètes, désormais mises en œuvre, le plan Rueff c'est du libéralisme. Finies, les indexations de salaires sur les prix; abattue l'échelle mobile dont il ne sera conservé qu'un escabeau : le salaire minimum garanti; supprimées (pour la plupart) les subventions économiques; revisées et allégées les charges sociales.

Les cahiers du *Journal officiel* se gonflent. Et de quels chiffres impressionnants! La surprise est à chaque page et pour tous les milieux de la société : pour l'entreprise, pour le monde rural, pour les associations et pour les syndicats.

Personne n'a été consulté. Les industriels font le compte de leurs charges nouvelles. Les agriculteurs se considèrent comme étant une fois de plus sacrifiés. Les associations familiales s'apprêtent à défendre leurs allocations écornées. Les combattants s'indignent, parce qu'il est porté atteinte à leurs pensions. Les contribuables protestent, car l'impôt les atteindra non plus sur leur revenu, mais sur des signes extérieurs de richesse évalués trop sommairement.

S'il fallait dresser une somme des récriminations du Français à travers les siècles, elle occuperait sans doute une place imposante dans les bibliothèques. Les réactions provoquées par les réglementations de ces dernières semaines à elles seules exigeraient de substantiels développements. La difficulté, en une telle circonstance, est de faire la part des plaintes justifiées et de celles qui sont excessives et aussi des craintes qui se révéleront sans objet.

Le cas des agriculteurs est, à bien des égards, un des plus intéressants à observer. Le mécontentement du monde paysan a été exprimé, sitôt connues les mesures économiques et financières, par les dirigeants groupés au sein de la Fédération des Exploitants agricoles. On y a agité une série de menaces : grève de ventes (plus de livraisons aux abattoirs), grève d'achats (produits industriels, surtout, pour accentuer le repli de l'activité économique), retrait de fonds des caisses publiques (pour mettre la Trésorerie dans l'embarras). Mais ce n'était qu'un inventaire d'arsenal.

On s'est donné six bonnes semaines avant de voir quel usage en faire éventuellement.

L'argumentation de base est que les ruraux sont loin de bénéficier de la part du revenu national à laquelle ils sont en droit de prétendre, quantitativement. Ils s'estiment victimes du souci qu'ont, depuis cinquante ans, les gouvernements de comprimer les prix alimentaires pour résoudre ou limiter les crises sociales. Et voici qu'à peine avaient-ils obtenu la garantie des prix de leurs produits par rapport aux prix industriels, ils s'en voient privés.

A cela, il est répondu que des débouchés nouveaux se présentent aux produits agricoles français par l'ouverture du marché européen et dans des conditions rendues plus favorables par l'alignement monétaire du 27 décembre. A telle enseigne que, d'après certains, la question déjà se pose : notre production pourra-t-elle se développer assez rapidement pour satisfaire la demande extérieure ?

Pourpre et vair.

Si vastes qu'aient été ses répercussions dans les milieux les plus divers, et l'on n'a pas fini, bien sûr, de les mesurer, le dispositif du plan Rueff ne constitue aujourd'hui qu'un groupe d'éléments — éléments moteurs et éléments freins — dans une machinerie gigantesque, puisqu'elle commande pratiquement tous les ressorts de la nation.

Pour en finir avec le secteur monétaire, notons seulement la promesse d'un franc lourd destiné, selon l'expression du général de Gaulle, à redonner à notre vieux franc « le respect qui lui est dû ».

Les ordonnances qui maintenant passent par dix, vingt et plus à la fois, sans compter les décrets, arrêtés, circulaires d'application, refondent ou remanient aussi bien les disciplines de l'enseignement que les marchés alimentaires. Elles décentralisent et elles regroupent, qu'il s'agisse de départements ou de communes. Elles remodèlent les rapports entre patrons et ouvriers. Elles coordonnent les transports. Il en est une qui frappe l'ivrogne. Une autre, qui réorganise de fond en comble la Défense nationale, instituant l'état de « mise en garde » du territoire, différent de la mobilisation générale.

Bouleversements ? Certes, mais aussi, autant de mesures dont le principe était posé depuis fort longtemps et qui n'aboutissaient jamais, qu'il s'agisse du déplacement des Halles centrales de Paris, de la captation des eaux du Val de Loire envisagée depuis trente ans pour alimenter la région parisienne, de la remise en ordre des finances locales ou de la protection du pays.

Personne donc ne met en cause ni le droit de procéder à de telles réformes — l'article 92 de la Constitution, en sa sobriété, le confère au pouvoir

exécutif — ni leur opportunité. Deux questions toutefois ne pouvaient manquer de se poser :

— Qui prépare les réformes? Et subsidiairement, dans quel esprit sont-elles accomplies?

— Pourquoi ne sont-elles pas réservées à l'examen du nouveau Parlement? Et subsidiairement quel crédit (au singulier) sera réservé à ce dernier?

C'est d'abord la presse « d'opposition » — on l'eût qualifiée naguère « de gauche » — qui demande quels sont les auteurs des ordonnances. Elle se charge du reste de fournir elle-même la réponse et met au premier rang : le Conseil d'État et l'Inspection des Finances. Elle précise : les jeunes éléments du Conseil, auditeurs et maîtres des requêtes fraîchement promus et la vieille génération de l'Inspection. Elle y voit *(France-Observateur dixit)* l'expression « d'une politique commune à la bureaucratie d'État et au grand capital ». Et passant au second point, après avoir relevé « le manque de curiosité » de l'Assemblée, elle estime que « les nouveaux députés attendent sans impatience qu'on leur laisse quelques os législatifs à ronger, ou quelque mauvaise besogne à accomplir ».

D'un autre bord — celui où le plan de redressement, à peine connu, a été accueilli avec empressement — la haute administration est bientôt prise, elle aussi, pour cible :

Nous avons vu des techniciens tout-puissants, dénommés experts conformément à une tradition déjà longue, proposer — sinon dicter — des solutions dont le moins qu'on puisse dire est que, reposant sur des données purement théoriques, procédant d'un planisme évident, mises en graphiques et en théorèmes, elles imposent, sous couleur de relever la France en sauvant le franc, un fardeau supplémentaire — et de quel poids! — au peuple français qui depuis longtemps n'en pouvait mais... et décidément n'en peut plus [1].

Et voici que l'on se manifeste, du côté du Parlement. C'est d'abord M. René Pleven. L'ancien président du Conseil, réélu en novembre dernier député des Côtes-du-Nord, et qui, depuis son retour au Palais-Bourbon, travaille à rassembler les éléments épars de l'ancien Centre Gauche, écrit dans son journal *Le Petit Bleu des Côtes-du-Nord* :

Si le Parlement fonctionnait, les députés, les sénateurs par leurs questions, les ministres par leurs déclarations devant les commissions, pourraient répondre à l'anxieuse curiosité d'une opinion qu'il faut éclairer, documenter, pour réussir. En donnant au Gouvernement le pouvoir de promulguer seul le budget de 1959, de légiférer seul pendant plusieurs mois, le peuple n'a pas dispensé le Conseil des ministres de l'obligation de l'informer, de lui dire le pourquoi des décisions et de ses options. Et quand il s'agit de mesures où la technique, la politique et le social sont étroitement mêlés, il n'y a pas de succès possible sans une diffusion très large de ce qui a paru justifier les actions engagées.

M. Roger Duchet, qui reste l'animateur du Centre National des Indépendants, tient lui aussi à se montrer vigilant. Voici l'essentiel de son éditorial de *France Indépendante.* :

1. « *Encore la Technocratie* », éditorial de l'*Information*, 9 janvier 1959.

De nombreuses ordonnances ont déjà remis de l'ordre dans la confusion et dans le désordre. Mais des lois doivent être rapidement soumises au Parlement, qui reviseront toutes les structures de l'Etat. Car il ne suffit pas de promulguer les mesures économiques et financières que six années d'erreurs avaient rendues inévitables. Il faut amender ces mesures, dont certaines sont profondément injustes. Il faut procéder à la réforme profonde d'une fiscalité désordonnée et abusive. Il faut procéder à une ample réforme administrative, supprimer les emplois inutiles, faire des économies nouvelles, limiter strictement les tâches de l'Etat.

Mais il faut aussi éviter les excès d'une technocratie qui, depuis longtemps déjà, propose les mêmes mesures, les mêmes manipulations monétaires et la même fiscalité, qui nous valent les mêmes déconvenues et les mêmes injustices.

La Ve République a très profondément modifié les élites politiques. Elle aurait avantage à faire appel à de « nouveaux grands commis » qui lui présenteraient de nouveaux programmes et de nouvelles recettes. Et qui ne seraient plus seulement l'augmentation traditionnelle du timbre, de l'essence ou du tabac.

M. François Valentin, porte-parole des Indépendants, reprendra ce thème quelques jours plus tard au Palais-Bourbon, dans un discours qui le classe parmi les grands orateurs parlementaires :

Ni pour l'État, ni pour la République, il n'y aurait progrès si devait se substituer à la dictature confuse d'une Assemblée la dictature anonyme d'administrations difficilement contrôlables et saisissables dirigées par des technocraties plus ou moins synarchiques [1].

Décidés depuis un certain temps à passer à l'opposition — une opposition qui, disent-ils, restera « constructive » et fera d'eux des contre-proposants — les socialistes ne manquent pas eux aussi de dénoncer une « œuvre rétrograde » qui se poursuit « sans consultation des organismes compétents créés par la loi ». Après avoir, entre autres griefs, dénoncé « une atteinte inadmissible à la liberté des conventions collectives, la suppression des indexations agricoles sans la nécessaire contrepartie d'un plan d'équipement, et de la garantie des prix à la production, la disparition du fonds national de solidarité, la grave amputation du pouvoir d'achat des travailleurs, etc. », la motion adoptée par le Conseil national extraordinaire de la S.F.I.O. (Puteaux, 11 janvier) s'en prend à l'ensemble d'un plan *inspiré par les banquiers et par des experts cédant à la nostalgie des doctrines du début du siècle, défi au bon sens et à la justice.*

C'est dans le même temps que l'on apprend, par le *Journal du Parlement* (13 janvier), les conditions dans lesquelles le Comité Rueff a terminé ses travaux. Il y est dit, sous le titre « Expertises » :

M. Rueff a mené la Commission des experts, qu'à la fin il appelait d'ailleurs « sa » commission, d'un train rapide, ne s'attardant guère aux objections des autres membres nommés par M. Antoine Pinay. Il est même probable que pendant quelques jours M. Rueff s'est vu ministre des Finances, mais cette sensation était condamnée à demeurer fugitive. Nous pouvons révéler que, dans les quinze derniers jours, MM. de Vitry et Lorain ne prirent plus part aux travaux et que M. C.-J. Gignoux fit parvenir à M. Rueff une lettre, dont copie fut remise à

1. Présentation à l'Assemblée Nationale du programme gouvernemental, deuxième séance du 15 janvier 1959.

M. Pinay, dans laquelle l'ancien président de la Confédération du Pâtronat français formule les plus expresses réserves.

Ce rapport des experts, qui est en train de devenir un « best seller », n'est-il donc que le rapport de leur majorité?

Il est incontestable que l'avalanche des ordonnances de décembre-janvier a entraîné avec elle des erreurs — dont quelques-unes ont été reconnues du reste très rapidement puisque le premier Conseil des ministres, réuni à l'Élysée par le président de la République, annonçait des adoucissements à certaines dispositions d'ordre économique et fiscal. Il est non moins certain que cette masse de réformes, dont une bonne partie ne relevait pas strictement des « mesures nécessaires à la vie de la nation », accable l'ancien Parlement, incapable qu'il fut de la mener à bonne fin, mais elle enlève aussi à la nouvelle Assemblée un préjugé favorable qu'on eût pu lui offrir en don de joyeux avènement. Manifestement, lui laisser pour tâche principale les ravaudages à venir, c'était lui témoigner un manque de confiance flagrant, c'était réduire encore des capacités pourtant amenuisées singulièrement par la nouvelle Constitution.

Faut-il en déduire que les institutions définies mi-présidentielles, mi-parlementaires à l'époque de leur élaboration deviennent déjà, dès leur entrée en application, un peu plus présidentielles et un peu moins parlementaires?

Une autre formule vient d'être prudemment esquissée :

La démocratie libérale, idéal de nos pères, se révèle incapable de faire face à la pression des peuples de Bandoeng et de supporter les tensions de l'âge nucléaire. Mais la dictature à la Staline est incompatible avec le niveau intellectuel des sociétés évoluées de l'Occident. Celles-ci tendent, sans le savoir, à l'établissement d'un système nouveau qui s'inspire des méthodes des grandes entreprises industrielles. C'est le régime directorial, où les cadres, travaillant en équipe sous la direction d'un homme qui s'est imposé par ses qualités d'animateur, acceptent une discipline et un conformisme reconnus nécessaires pour atteindre les objectifs communs[1].

Régime directorial ou seulement la saison des grands commis? Attendons.

MARCEL GABILLY

1. « *Pour une nouvelle Théorie du Pouvoir* ». *Réalités*, janvier 1959.

SPECTACLES DE FIN D'ANNÉE

par THIERRY MAULNIER

LES fêtes de Noël et de l'année nouvelle apportent à Paris, chaque année, abondance d'huîtres, de volailles et de spectacles nouveaux. Spectacles souvent agréables et frivoles, ce dont on ne saurait s'étonner, puisqu'ils courent leur chance dans un moment de l'année qui est surtout voué au divertissement. Divertissement au sens le plus commun, et aussi au sens pascalien du mot. Car le public, le grand public, ne prend véritablement de plaisir, et n'apporte de bonnes chances de rentabilité, qu'à cette forme de théâtre qui lui permet de tourner le dos à l'angoisse du destin humain, et de se *distraire* de la vie. Forme de théâtre qui n'est pas, en elle-même, inépuisable, qui peut donner, qui a parfois donné des chefs-d'œuvre, mais à laquelle nous gardons le droit de préférer celle où se sont illustrés Sophocle, Shakespeare et même Molière. Malheureusement, lorsque Molière fait dire à son Arnolphe, dans l'*Ecole des Femmes* : « Nous sommes tous mortels, et chacun l'est pour soi », lorsque Shakespeare résume et surpasse toute la philosophie moderne de l'absurde dans cette formule chère à Albert Camus : « Accepter est impossible, mais la révolte est l'aboiement d'un chien fou », il faut bien avouer qu'ils font passer à travers le confort de la fête théâtrale un petit frisson assez désagréable, qui prépare mal à l'euphorie d'un souper de réveillon. Il est donc de bonne logique que les pièces qui font salle comble, au moment des fêtes — et qui font aussi la carrière la plus longue et la plus fructueuse — soient celles qui permettent au spectateur d'oublier pour un moment l'énigme métaphysique de sa propre existence, le tourment de sa solitude et de sa mort, de se détendre et de rire dans un univers aux conventions provisoirement rassurantes.

Saluons pourtant au passage, parmi les spectacles de fin d'année, deux entreprises graves et ambitieuses, celles qu'a pu se permettre Jean Vilar, appuyé sur les moyens considérables et sur la faveur du public au Théâtre

National Populaire, où il joue *Œdipe*, d'André Gide, et le *Carrosse du Saint-Sacrement*, et celle de Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, qui n'avaient pas attendu d'être protégés de tout risque pendant un bon nombre de mois par le triomphe de *La Vie parisienne*, pour remonter, sur la scène du Palais-Royal, la gigantesque machine du *Soulier de Satin*.

L'*Œdipe*, d'André Gide, où Jean Vilar a trouvé l'un de ses meilleurs rôles, est marqué dans toutes ses répliques par l'intelligence corrosive de son auteur et par une maîtrise du langage difficilement surpassable. La rançon est dans la sécheresse, dans une absence presque totale de générosité théâtrale, et le personnage gidien reste étriqué, pâle, intellectuel, auprès du colosse torturé de la tragédie grecque, poussé vers une catastrophe qu'il pressent, par l'appétit de lucidité, la fureur héroïque de *savoir*.

Cette générosité théâtrale, c'est précisément ce qui fait du *Soulier de Satin*, de cette grande épopée baroque, luxuriante et désordonnée où, dans un décor égalé aux dimensions cosmiques, un amour humain intraitable et indestructible vient battre en remous et en vagues sublimes la digue d'un interdit formidable, une des plus grandes œuvres de théâtre du siècle. Bien sûr, le théâtre du Palais-Royal, qui conviendrait si bien — mieux que la Comédie-Française — à la tragédie racinienne, n'offre au *Soulier de Satin* qu'un plateau un peu étriqué pour l'énorme carrure de l'ouvrage. Mais l'adaptation de la mise en scène à ces dimensions plus étroites a été pour Jean-Louis Barrault la contrainte et l'occasion qui l'ont amené à de nouvelles trouvailles scéniques, qui obtiennent notre adhésion ou tout au moins suscitent notre discussion par leur constante ingéniosité. Quant à l'interprétation, elle soutient avec vaillance et souvent avec succès la confrontation que lui impose notre souvenir avec celle que nous avions connue il y a une quinzaine d'années et qui fut éclatante. Mme Madeleine Renaud est passée du rôle de Dona Musique, où elle était exquise, à celui de la Lune, où elle atteint à une poésie différente mais égale, et Mme Simone Valère est à son tour parfaite dans le personnage que lui a abandonné Mme Madeleine Renaud. Don Rodrigue est de ces rôles où Jean-Louis Barrault sait se consumer dans une flamme exténuante. Quant au rôle de Dona Prouhèze, il est passé des fortes épaules de Mme Marie Bell à celles, bien plus menues, de Mlle Catherine Sellers. Moins à l'aise sans doute dans les parties de ce rôle qui appellent le déchaînement de la passion physique, plus intellectuelle, plus russe si l'on ose dire et moins espagnole, cette jeune artiste déjà plus que confirmée a montré dans cette épreuve, qu'on eût pu croire au premier abord presque écrasante, qu'elle pouvait, au moins dans un théâtre de cette dimension (elle n'y fût peut-être pas parvenue aussi bien dans un cadre plus vaste), s'égaler aux plus imposantes difficultés.

Les dernières semaines de l'année ont d'ailleurs été comme un rendez-vous donné au public par nos meilleures comédiennes. Pendant que Mlle Catherine Sellers jouait le *Soulier de Satin*, Mme Maria Casarès, reve-

nant au *Carrosse du Saint-Sacrement* où elle n'avait pas été, il y a quelques années, tout à fait convaincante, nous montrait à quel point elle avait mûri, enrichi son personnage et s'y révélait, cette fois, éblouissante : « La meilleure Périchole que nous ayons jamais vue », disaient beaucoup de spectateurs. Dans le même temps encore, Mlle Suzanne Flon obtenait des louanges tout aussi chaleureuses dans l'*Intrigante amoureuse* de Goldoni au Petit théâtre de Paris, encore qu'un critique très fin, M. Robert Kemp, lui ait reproché, non sans raison peut-être, d'avoir dans son personnage sacrifié un peu de la poésie qui émane habituellement d'elle à la virtuosité trépidante de la comédie italienne. Mais c'est un mérite particulièrement rare et digne d'estime, pour un comédien ou une comédienne, que de savoir, si la pièce l'exige, s'effacer jusqu'à un certain point devant elle, et la servir avant de se servir soi-même.

Quant à Mme Danielle Delorme — je disais bien que nous avions été gâtés — elle a reparu devant nous dans la nouvelle pièce de M. Marcel Achard, cette *Bagatelle* dont le succès s'annonce presque aussi éclatant que celui de *Patate* et vient de sauver le théâtre des Bouffes-Parisiens dans une passe périlleuse. Voilà bien — le titre à lui seul nous le dit — une pièce qui arrivait à son heure en arrivant à la veille des fêtes, et le public s'y est rué. Marcel Achard, homme qui sait son métier sur le bout de ses doigts légers, a osé braver certains risques en choisissant paradoxalement l'argument d'une œuvre comique, et même quelque peu grivoise par ses situations, dans ce que l'histoire de notre époque nous a offert de plus sombre : la grande détresse de l'Europe dans les ruines cataclysmiques de 1945. Le lit, meuble principal du vaudeville, est au centre de *La Bagatelle*, mais c'est celui où les femmes et les filles des capitales saccagées, il y a quatorze ans, achetaient de la soumission de leur corps aux occupants étrangers un repas ou des cigarettes. Avec quel art M. Marcel Achard nous détourne de prendre ce tragique au tragique ! Cet art, c'est celui de sa gentillesse. Je ne vois pas de mot meilleur pour dire le mérite de ce conte léger, où nous sont montrées les amours d'abord très matériellement intéressées de part et d'autre, et puis de plus en plus « sentimentales » entre une petite Viennoise acculée aux dernières extrémités de la détresse et un bon gros soldat français pataud en quête d'une bonne fortune d'occupation. Evolution passablement conventionnelle, sans doute, un peu trop faite pour flatter le goût d'un public qui demande aux auteurs juste assez de bons sentiments pour lui permettre de s'excuser à ses propres yeux du plaisir pris à la gaudriole. Mais évolution plausible, après tout. Des amours comme celles-là, il y en a eu sans doute, et cette « gentillesse » dont je parlais il y a un instant, et que Marcel Achard sait si bien mettre à son service d'auteur dramatique, elle existe aussi dans le monde réel, et la petite fleur bleue, au milieu des ruines et de la déchéance, éclôt parfois.

THIERRY MAULNIER

RESTIF OU PARIS DÉVOILÉ

par Marcel Thiébaut

Bien des ouvrages ont été consacrés à Restif de la Bretonne ; après Nerval et Monselet, Funck-Brentano et Tabarant s'étaient attaqués à ce grand sujet. Le livre que Marc Chadourne vient de consacrer à l'auteur des *Nuits* [1] l'emporte de beaucoup sur eux — et c'est lui qu'il faudra lire dorénavant si l'on veut connaître la vie, être initié à l'œuvre [2] d'un des meilleurs écrivains, d'un des personnages les plus étranges et les plus fascinants du XVIIIe siècle.

Avec un scrupule et une prudence d'érudit, mais aussi avec une intuition, une pénétration de romancier, Chadourne, dans cette remarquable biographie, a su étroitement lier, et ce n'était pas facile, la vie de Restif et la genèse d'une œuvre immense, qui ne comporte pas moins de 240 volumes.

Il faut rappeler les étapes de cette existence étrange qui semble symboliser les mouvements d'esprit et d'opinion et les aspects les plus caractéristiques d'un siècle qui, après tant de travaux et d'études, reste encore mystérieux.

Né en 1734 dans un petit village, Sacy, situé aux confins de la Bourgogne et du Morvan, issu d'une famille paysanne protestante qui devenue catholique avait glissé vers le jansénisme, Restif a été élevé dans un milieu austère, secrètement troublé par les querelles des jésuites et des adeptes de Port-Royal. Ce trait est à retenir. Toutes les provinces qui ont été le théâtre de ces luttes farouches, d'autant plus violentes qu'elles étaient menées par des clercs, ont été insensiblement poussées vers l'anticléricalisme — voire l'athéisme. Il n'est pas bon de voir des ministres de Dieu se quereller. Des études d'histoire locale approfondies et portant précisément sur le département de l'Yonne ont montré qu'à un siècle de

1. *Restif de la Bretonne ou le Siècle prophétique* (Hachette).

2. Œuvre à laquelle j'ai eu l'occasion de consacrer déjà une étude dans cette revue (1935) à propos de la passionnante exposition Restif que Jean-Louis Vaudoyer avait organisée au musée Carnavalet.

distance ces combats ecclésiastiques ont préparé le triomphe d'un Paul Bert et plus largement des radicaux de combat. L'incroyable acharnement de Louis XIV contre les jansénistes s'explique, à n'en pas douter, par une vue prophétique des conséquences politiques que le développement du jansénisme pouvait entraîner. Pour un prince qui croyait que l'unité de son royaume était liée au triomphe absolu du catholicisme cette situation était insupportable — et, dans la perspective où il se plaçait, il avait raison. Le fait est que Restif devint assez vite un adversaire des prêtres et probablement (en dépit de prudentes protestations) de la religion.

Paul Bourget ayant lu la *Vie de mon Père* (récit de l'enfance de Restif par lui-même) n'en revenait pas de constater qu'un pays où l'on avait mené une vie aussi austère que celle des Restif à Sacy ait pu accueillir avec enthousiasme, cinquante ans plus tard, la Révolution. C'est qu'il avait mal lu cet ouvrage ; ces querelles entre prêtres, la présence aussi d'un petit curé de village qui, déjà touché par les idées des philosophes, savoure avec délices le dictionnaire de Bayle, les propos mêmes du père de Restif qui plaçait les laboureurs au-dessus des nobles et répétait volontiers que ceux-ci devaient leur rang à *l'intrigue* et non pas *au mérite,* tout révélait au contraire que ce petit peuple si sincèrement épris d'ordre, grave et travailleur, était prêt à accueillir les plus audacieuses réformes, dont on sait qu'elles s'accompagnent généralement de bouleversements sanglants.

C'est de quoi ne s'avisait pas encore, cela va de soi, l'enfant Restif, car on ne sait pas, lorsqu'on la vit, comment vous marquera votre enfance. Il ne se faisait remarquer alors que par une extraordinaire précocité sexuelle. Il n'avait pas six ans que les chatouilleries des filles le faisaient entrer en syncope. Il le dit du moins, mais pour menteur qu'il fût et dût rester toute sa vie, il n'y eut jamais aucune de ses impostures qui n'ait été inspirée par quelque petite vérité de base. Autre aspect de sa nature, il éprouvait une véritable passion pour les lieux sauvages, pour la nature délivrée de l'homme, et l'on trouve dans la *Vie de mon Père* des passages admirables sur les landes et les forêts. De ce point de vue Restif a été proche pendant ses premières années de Jean-Jacques Rousseau, à qui pour maintes raisons on est souvent conduit à le comparer, soit pour l'appeler le « *Jean-Jacques du ruisseau* », soit pour décider, comme le fit Valéry, « *qu'il est fort au-dessus de Rousseau* ». Opposition entre une famille rigoriste et un enfant précocement tourmenté par l'amour, goût de la solitude et passion pour la lecture, sensualité enrobée d'austérité, on peut voir là des raisons de rapprocher Restif de Gide, comme le fait Marc Chadourne, qui juxtapose ingénieusement des passages de ces deux écrivains d'une résonance semblable.

Cet enfant qui s'avanouissait si aisément quand une petite fille le « chatouillait » on jugea bon de l'expédier au petit séminaire de Bicêtre, où se trouvait son frère Nicolas, qui était prêtre. Mais la maison étant jan-

séniste fut l'objet d'une purge sévère et Restif fut renvoyé à sa famille, à ses petites compagnes et à ses moutons. Ce fut lui cette fois qui attaqua les bergères, mais dans le temps même où il s'affirmait rustiquement libertin, il éprouva une passion d'âme, un amour désincarné (il le croyait du moins) pour une petite fille du village, Jeannette Rousseau. Cet amour l'a hanté toute sa vie. Jeannette resta son étoile, sa madone. Il devait d'ailleurs attendre d'avoir soixante ans pour tenter de la revoir ; ce fut pour apprendre qu'elle était morte. Dès lors, quand il pensa à elle et la fit pour la cinquantième fois entrer dans son œuvre (*Les Revies*), ce fut, l'intégrant dans le cycle ordinaire de ses imaginations sensuelles, pour la violer.

Il faut décidément se méfier des amours célestes. Mais dans le cas de Restif la proposition comporte des précisions particulières. Ayant, après avoir lu Chadourne, repris les œuvres de Restif dans l'édition *réduite* de Bachelin (8 volumes de 500 pages), j'ai été bien plus frappé que naguère par le dualisme des sentiments de l'écrivain. Ce sentimental était aussi, en amour, un homme violent et cruel. Il avait quinze ou seize ans quand on le fit entrer comme apprenti chez le libraire-imprimeur d'Auxerre, Fournier, qui paraît dans ses œuvres (et surtout dans *Monsieur Nicolas*) sous le nom de Parangon. On connaît cet épisode célèbre : l'apprenti devint éperdument amoureux de Mme Parangon, créature tellement sublime, tellement pure, tellement digne d'hommages respectueux qu'un jour il la viola. S'il faut l'en croire il répéta même plusieurs fois son attentat, et avec une singulière sauvagerie. A n'en pas douter il exagère et Tabarant, impitoyable exégète de Restif, a dénoncé les invraisemblances de son récit. Mais s'il ne le fit pas, il y pensa et le sadisme intellectuel n'est pas si loin de l'autre.

Pour excuser son « acte », Restif, qui se pique de vertu — ce qui est même une de ses impostures ou de ses illusions les plus constantes et les plus curieuses — explique qu'un cordelier libertin, Gaudet d'Arras, rencontré à Auxerre avait su corrompre l'être pur qu'il était alors. Chadourne ne croit pas à l'existence réelle de Gaudet d'Arras ; il voit en lui le double démoniaque de Restif. A-t-il entièrement raison ? Nous y reviendrons, mais ce qui est certain c'est qu'avec ce moine satanique on voit pénétrer dans l'œuvre autobiographique qu'est *Monsieur Nicolas* un extraordinaire personnage de roman. Chadourne n'a pas de mal à montrer combien Gaudet se rapproche de Vautrin. Il aime à modeler un homme, mais c'est pour l'entraîner aux pires, aux plus vicieuses débauches. Dans le *Paysan Perverti* Gaudet d'Arras organise ses campagnes avec un prodigieux machiavélisme et le moindre des ses méfaits est de pousser le jeune paysan Edmond, autre double de Restif, dans le lit de sa sœur. (Il semble bien en effet que Restif ait engagé une de ses sœurs dans une assez crapuleuse aventure pour pouvoir s'associer à ses jeux amoureux.)

Si l'on fait un saut pour passer à l'âge mûr de Restif et même à sa vieil-

lesse, on retrouve dans *Ingénue Saxancour* (autre roman autobiographique) cette inclination à la cruauté qui commença de se manifester dans la chambre de Mme Parangon. En la circonstance l'écrivain prend d'ailleurs une fois encore la posture de l'homme vertueux. Sa fille Agnès (il est marié alors et a deux enfants) a épousé un « traîne-pavé », Augé, le « monstre Augé » et Augé bat sa femme ; ce n'est pas assez dire il la martyrise et la contraint de s'associer à des actes révoltants. De ces ignobles violences Restif nous fait de longues et complaisantes descriptions, si bien que cet ouvrage présenté comme la campagne d'un noble chevalier, voué à la défense d'une femme torturée, devient une réplique des ouvrages de Sade — pour qui Restif professe pourtant une pudique horreur. Ce jésuitisme s'épanouira, *in fine*, dans *l'Anti-Justine*, où, pour faire pièce à l' « immonde » Sade, Restif, tout en répétant : « *Je peins l'amour, jamais la débauche et moins encore la cruauté* » égalera ou dépassera son ennemi dans la complaisante peinture des supplices et des obscénités. En ces instants Restif fait songer à l'étrange père Sanchez qui consacra d'énormes in-folio (*De Matrimonio*) à la peinture minutieuse des vices humains les plus extravagants, sous prétexte de pouvoir mieux les condamner. Tout porte à penser que ce saint homme devait s'allumer à sa propre littérature, comme Restif si sensible aux pouvoirs de l'écrit (même s'il n'en était pas l'auteur) qu'il viola trois fois trois jeunes filles en lisant un chapitre du *Portier des Chartreux*.

Pendant ses années d'apprentissage chez le libraire Parangon, Restif n'allait pas aussi vite. Sa passion pour la céleste Colette ne l'empêchait pas néanmoins de courir les aventures. Il « connut » alors cinquante jeunes filles. L'une d'entre elles, celle qui l'aimait le mieux, enceinte de ses œuvres se fit avorter et mourut. Quand pourvu d'un « brevet de compagnon » Restif quitta Auxerre pour Paris, on le vit je pense partir avec soulagement (à moins, ce qui est probable, qu'il n'ait fortement exagéré ses forfaits et ses exploits).

Arrivé dans la grande ville à vingt et un ans, il se place comme ouvrier imprimeur, chez Herissant puis chez Knapen. C'était un excellent prote qui ne manqua jamais de travail et fut très bien payé — jusqu'au jour (il avait alors trente-trois ans) où il renonça au *cicéro* et à la *gaillarde* pour devenir exclusivement auteur. A cette époque il « fréquenta », dit-il, deux cents filles avant de se marier avec une Anglaise, miss Hariett Kircher, aux cheveux « presque roses ». Mais ce mariage qu'il conte longuement dans *Monsieur Nicolas*, n'eut en réalité jamais lieu. Par contre il épousa réellement, pour son malheur, Agnès Lebesgue avec laquelle il mena d'abord une vie idyllique.

La pause fut de courte durée. Il revint vite au monde des prostituées. Ce terrain de chasse était giboyeux : Sébastien Mercier recense dans ses *Tableaux de Paris* 30000 prostituées et 10000 filles entretenues. Restif en contant ses aventures se représente toujours comme un visiteur bienfaisant, un consolateur, aussi ferme dans le dévouement que dans le désin-

téressement. Il accepta pourtant 1 200 livres d'une petite prostituée, un ange de douze ans, Zéphire, qui, lorsqu'il était cloué par un terrible mal, sur un « grabat », le soigna comme une sœur de charité, mais après de pénibles couches, tomba malade elle-même peu après et fut enlevée par une pleurésie — événement qui devait inspirer à Restif ce mot étonnant, souvent cité : « *Je fus consolé par mon désespoir.* »

Le premier livre de Restif, *La Famille Vertueuse,* pur et édifiant, mettait en œuvre une aventure entièrement imaginaire. Il passa inaperçu. L'écrivain ne devait connaître le succès qu'avec *Le Paysan Perverti* où il commença de conter sa vie et fit surgir sur un fond d'effusions sentimentales le cruel Gaudet d'Arras. Cette faveur soudain accordée par le public au vrai Restif a valeur de preuve et révèle, par son caractère ambigu, un des traits du siècle. Sans doute ne peut-on prétendre que tous les contemporains se soient engagés dans cette voie, mais il est impossible, lorsqu'on a lu quelque peu les mémoires et les correspondances de l'époque, de n'être pas frappé par cette coexistence de bonté larmoyante et de dureté. Mlle de Lespinasse verse des torrents de larmes en lisant *Le Paysan Perverti* (il n'y a vraiment pas de quoi), Mlle Aïssé ne pleure pas moins en lisant les *Mémoires d'un Homme de Qualité* de l'abbé Prévost, qui ne sont pas voués pourtant aux seules idylles. Nivelle de la Chaussée fait « larmoyer » le théâtre, les reines jouent les bergères, la *Nouvelle Héloïse* bouleverse les âmes sensibles, mais en même temps on enchaîne, on fouette ou déporte les prostituées, on enlève les recrues, on bat les soldats, on roue les voleurs et le peuple se presse sur la place de Grève pour assister aux plus barbares exécutions. Mme de la Poupelinière écrit des lettres romantiques au duc de Richelieu, qui la traite durement et poursuit pendant quarante ans une incroyable carrière de don Juan féroce, si proche de Lovelace qu'en 1794 Monvel portera au Théâtre Français la *Jeunesse du duc de Richelieu* avec ce sous-titre : *Le Lovelace français.* Restif lui-même qui proclame son horreur pour les exécutions et les massacres n'en manque pas un. Par son double attachement pour les chastes et attendrissantes « parties de campagne » des ouvriers au Clos Payen et les aventures sadiques du « monstre » Augé et de Gaudet d'Arras il annonce l'attitude de ces révolutionnaires évoquée par Anatole France dans les *Dieux onf Soif* où l'on voit les juges du Tribunal faire tomber les têtes l'après-midi, et le soir soupirer des églogues auprès de leurs compagnes.

⁂

Glissant de Zéfire à Rose Bourgeois, à Victoire, à Elise Tulout, à Laure et Thérèse et à beaucoup d'autres, gémissant de tendresse et de douceur, passant d'alcôves luxueuses (il le dit) à de sordides chambres meublées, contant infatigablement ses amours dans cent ouvrages, gravant les « dates » les plus émouvantes de sa vie sentimentale sur les parapets de sa chère île Saint-Louis, trompé par sa femme qui disparaît périodique-

ment avec un amant nouveau en emportant les meubles, gagnant beaucoup d'argent avec ses livres, mais dupé par sa famille et se ruinant pour son graveur Binet qui essaime dans ses livres les femmes *féiques*, aux tailles *guêpées*, porteuses de ces minces souliers à hauts talons devant lesquels l'auteur ne peut retenir les élans de sa sexualité (*Le Pied de Fanchette, Mon Calendrier*), Restif s'avance doucement vers l'âge, aussi orageux que l'autre, des amours rétribuées. Virginie aux « longs cheveux cendrés » lui inspire une passion furieuse, mais le mal qu'elle lui transmet le convainc trop tard qu'il a eu affaire à une prostituée. « *Une prostituée, voilà le monstre infâme que j'adorais !* » cri de fureur surprenant de la part d'un homme voué à la réhabilitation des courtisanes de carrefours, mais l'aventure ne l'incite pas à la sagesse et il s'enflammera encore pour Sarah Debée. Ivresses nouvelles et si profondes qu'il ira graver pieusement sur son parapet la date du jour merveilleux où il a partagé avec elle (ce fut la plus innocente de leurs occupations) des épinards. Sarah le trompe, l'humilie, le traîne chez ses amants et lui extorque 20 000 francs avant de disparaître, promise à quelque fin désastreuse compensée par la gloire littéraire que lui procurera son « père ». Car c'est une des manies de Restif déclinant de se croire le père de presque toutes les prostituées qu'il approche, l'inceste lui semblant d'ailleurs une habitude si naturelle et si « vertueuse » qu'il entreprendra de la défendre dans quelques-uns des nombreux ouvrages de réformateur qu'il prodigue dans sa série des « graphes » : *le Pornographe, le Thesmographe, les Gynographes, l'Andrographe, le Glossographe*, etc.

Marc Chadourne admire beaucoup ces ouvrages de Restif où, mêlant l'esprit législateur et les vues « prophétiques » l'auteur brosse le tableau de sociétés futures où la vertu s'épanouira enfin dans un monde sans classe et délivré du mal de la propriété, bref dans un monde *communiste*. Des règlements sévères qui ne laisseront aucune place à la liberté, même pas conjugale, tiendront en lisière cette humanité heureuse qui connaîtra, d'ailleurs, les hommes volants, les flottes aériennes dévastatrices et les bombes génocides.

On peut s'émerveiller de ces tableaux visionnaires, lorsqu'on s'en tient au résumé de ces ouvrages. Mais il est prudent de ne pas les lire car ils sont le plus souvent absurdes [1] ou ennuyeux. De pareils écrits n'ont pas,

1. Pour justifier ses plus bizarres assertions Restif affirme que « *la force de son génie supplée à ce qui lui manque de moyens* » (entendez : je ne sais pas, mais je devine), ce qui lui permet d'affirmer par exemple : « *Les comètes sont couvertes d'êtres vivants qui sont d'un tempérament convenable à leur température* (sic) *dès qu'elles sont lancées hors du soleil.* » (*Les Françaises*). Avec la même assurance il décrit dans les *Posthumes* les habitants de la Lune et les Martiens et les procédés tout à fait singuliers qu'ils emploient pour faire l'amour — et affirme dans la *Physique de Monsieur Nicolas* que tous les hommes ont un seul *auteur*, le Soleil, une seule mère, la Terre.

au reste, un caractère de nouveauté. Cyrano de Bergerac rêvait déjà d'hommes volants et maints écrivains anglais et scandinaves avaient, inspirés par Icare, développé des imaginations de ce genre. Il y a dans la littérature utopique du monde occidental, du côté de Thomas Morus et de ses imitateurs, plusieurs descriptions de sociétés parfaites qui ne valent ni plus ni moins que celles évoquées par Restif. Le plus curieux sans doute est que l'auteur du *Paysan Perverti* ait pressenti l'existence de milliers d' « êtres invisibles » qui, estime-t-il, doivent propager les maladies, mais on ne peut s'attarder sur de pareils propos. Tous les éditeurs reçoivent des manuscrits où il est formellement affirmé que les pierres pensent et que les arbres méditent — ce qui est peut-être la vérité de demain, mais dans l'ordre scientifique on n'a rien fait tant qu'on n'a pas apporté de preuves.

Rêverie pour rêverie je m'attacherais plus volontiers à celle de Restif se demandant si toutes les femmes qu'il a aimées n'étaient pas la *même*. Cette pensée n'a rien à faire avec la science, c'est un songe de poète. Là toute licence est permise et poète on ne peut nier qu'à ses heures le polymorphe Restif l'ait été.

***

Avant tout le poète de Paris. Car Restif a *découvert* Paris. Cherchez l'écrivain qui avant lui ait senti qu'on pouvait aimer cette ville en s'y perdant, qui ait erré vingt, trente ans, « *hibou spectateur* », éternel ambulant nocturne, dans les rues les plus fangeuses, comme sur les places « nobles », sur les promenades et dans les jardins, qui ait tiré de l'ombre mille personnages, les voleurs, les « crocqs », les clochards, les filles, les agréministes, les gazières, les tripières, qui ait senti, comme lui, avant Balzac, avant Baudelaire, avant Zola, la vie puissante, la vie tragique de la ville, qui se soit mué en espion des boutiques, des cabarets, des « caffés », des « restaurants à six sous », des bals populaires, des académies (de billard), des conclaves d'invertis (au carrefour de Buci), qui ait extorqué comme lui les confidences des ouvriers, des policiers, des flâneurs, des « matrulles » pour en tirer un tableau aussi vivant, aussi aigu, aussi fascinant — une des plus troublantes peintures certes qu'on ait jamais faite d'une grande cité.

Il faut comparer le Paris de Restif avec les froides descriptions des voyageurs et des mémorialistes de son temps, avec les mornes *Espions* et *Spectateurs*, avec les *Tableaux de Paris* si lourds, si abstraits qu'on se demande comment leur auteur, Sébastien Mercier, a pu louer Restif comme il l'a fait, sans s'aviser que lui-même traitant le même sujet restait aussi éloigné de la vie que l'auteur des *Nuits*, des *Contemporains*, des *Dames Nationales* et du *Palais Royal* y était fortement engagé. Il faut

faire ces confrontations pour se convaincre que Restif a découvert Paris comme Colomb l'Amérique et que son génie a fait de lui un Saint-Simon des rues populaires, des bals publics, des ouvriers, des clercs, des rôdeurs et des prostituées.

Côté peuple, avant Restif, le XVIIIe siècle est un siècle muet, ou qui n'avait fait entendre sa voix, et encore faiblement, que dans les ouvrages de l'abbé Prévost et hélas (mais ici la voix est quelque peu bredouillante) dans les rapports de police que copia diligemment naguère Camille Piton. Mais lorsque Restif pénètre au *Grand Vainqueur, à l'Epée de Bois, au Grand Salon* des Porcherons et dans tous les beuglants du Petit-Gentilly où « *la joie en guenilles fait danser la misère* », il éprouve une joie de communion, une exaltation de poète.

S'il entre dans la chambre d'une fille il n'est pas du tout certain de goûter des plaisirs physiques nouveaux (d'ailleurs, bien qu'il se vantât de pouvoir « se manifester » dix fois de suite, on a de sérieuses raisons de croire qu'il faisait souvent fiasco), il n'espère nullement, quoi qu'il en dise, ramener par cette voie imprévue « *une débauchée à la vertu* » ; il sait fort bien que la sainte marquise de Montalembert dont il se dit le ministre bienfaisant (il ne l'a en réalité vue qu'une seule fois dans sa vie) ne couvrira pas de présents la malheureuse qu'il entreprend, mais ce dont il est tout à fait sûr c'est qu'en entendant une heure durant ou davantage le récit d'une vie il éprouvera une joie indicible. Ce qu'il va serrer dans ses bras c'est une confession, ce qu'il désire c'est lire sur des lèvres nouvelles un chapitre encore inconnu de l'immense roman de sa ville. Comme le roi de Robert de Flers, au moment où il étreignait Zéfire ou cette vraie fille Cardinal que fut Sarah Debée, il aurait pu soupirer : « Que j'aime Paris ! »

Il l'aimait assez pour, lorsque dans ses dernières années il connut une vraie misère et qu'on lui proposa une place de professeur en province, trouver la force de refuser ce pain et ce gîte offerts. Il préférait la liberté de rôder, émerveillé et famélique, de la rue de la Poulie à la rue de la Bûcherie, de se glisser aux Tuileries ou dans le jardin de l'hôtel de Soubise pour observer, roi des voyeurs, des parties nocturnes dont les rites impétueux ne font nullement songer aux séraphiques rencontres de Rémy de Gourmont errant la nuit dans le jardin du Luxembourg.

Il éprouvait d'ailleurs l'étrange sentiment d'être l'interprète de la ville, son messager auprès des siècles à venir. Consignant (et souvent en jargon) les propos des plâtriers, des barbiers, des bouquetières et des voleuses de chiens, il méritait l'hommage que lui rendit Monselet le jour où il écrivit : « *Restif c'est le peuple auteur.* » Mot que Restif lui-même dut inspirer, car dans les *Contemporaines graduées* il demande à ses lecteurs de lui envoyer des histoires, leur histoire. « *Je ne ferai que rédiger,* ajoutait-il, *le public sera le véritable auteur de cet important ouvrage.* »

Les désordres du Paris révolutionnaire, au cours desquels il faillit se

faire écharper — et même, ce qui eût été une ironie excessive du Sort, dans sa chère île — ne suscitent en lui que pendant quelques heures la pensée de s'éloigner. Il aima, en dépit de ses protestations de spectateur vertueux, les sinistres journées des Carmes et de l'Abbaye ; pour mieux observer, il prit même ses risques, ne pouvant se résoudre à priver ses « *Nuits* » des tableaux les plus sanglants, tableaux dont l'historien Lenôtre m'a dit un jour, devant les longues tables où, après quarante ans de recherches, le Paris de la Terreur s'était tout entier inscrit sur des liasses de fiches, qu'ils sont rigoureusement *exacts*.

⁂

L'attitude politique de Restif en face de la Révolution ne lui fait pas honneur. On peut avoir du génie et manquer à la fois d'honnêteté et de caractère. Le cas est même fréquent. Il avait écrit dix ans avant qu'elle n'éclate « *Une Révolution funeste se prépare.* » Dans quel camp se rangeait-il alors ? Il se flattait de descendre de l'empereur Pertinax, découvrait pour ses ancêtres des alliances flatteuses et contait volontiers ses rencontres avec des nobles, voire avec des princes qui, disait-il, se déguisaient pour le rencontrer. Lorsqu'il fut à la mode, il fut souvent invité dans la société et surtout chez son ami le célèbre gastronome Grimod de la Reynière. Il s'y rendit aimable, encore qu'il fût très sale (il prônait pourtant l'hygiène) et « puât l'ail » — mais cette période mondaine fut de courte durée. Il était plus à l'aise avec les bourgeois et les ouvriers.

Comme Sébastien Mercier, malgré ses courts accès de snobisme, il n'aimait guère les nobles et pas du tout les riches, mais sa vie le mettait en mauvaise situation pour déclamer, comme il le fit, contre *ces fiers dominateurs du genre humain qui corrompent les mères de famille, séduisent les filles et les précipitent dans le désordre* [1]. C'était exactement un tableau raccourci de sa propre conduite, comme en témoignent le récit des sept cents exploits qu'il a consignés dans son *Calendrier*.

Il est certain que dès son arrivée à Paris il fut blessé par l'inégalité des conditions ; *Monsieur Nicolas* le montre sensible à la misère ouvrière, qu'il connut et partagea. Aussi cette révolution qu'il annonçait, il la souhaita, mais quand elle eut éclaté son attitude devint ambiguë. « *Il n'y a rien de vil dans le peuple* », écrit-il alors, mais aussi « *Le peuple est une bête féroce* » et encore « *En tout pays le peuple est un animal féroce* ». Dans le temps même qu'il compose de violents pamphlets contre les modérés, il dénonce la Gironde qu'il a pourtant admirée et

1. Il s'en est pris aussi aux grandes dames lesbiennes qui « avilissent » les filles du peuple.

reste l'apôtre du communisme tout en affirmant que « *Le gouvernement monarchique est le plus parfait de tous* ». Quelques mois plus tard il écrit : « *La mort de Louis Capet était nécessaire, nécessaires aussi les massacres de Septembre* » et il peint perfidement dans le *Palais Royal* ces prêtres suborneurs de femmes dont *l'âme est couverte par la crasse aristocratique.*

Certains épisodes de sa vie en 1793 obligent à se demander s'il ne joua pas à l'égard d'anciens amis un rôle de dénonciateur (il avait quelque entraînement d'ailleurs et conte lui-même qu'ayant « pris » un jour une petite fille de douze ans il s'était empressé, vertueusement, d'avertir la mère des impudiques occupations de son enfant). Il dut se défendre un jour d'avoir « *flatté les suppôts de la police* » et pour s'attirer la sympathie des *enragés*, il écrivit un révoltant portrait de Marie-Antoinette : « *Arrivée à Versailles et mariée, on la vit se vautrer, jouer impudemment et demi nue sur Louis XV encore au lit, lui souffrir et lui prendre des libertés... Elle a eu tous les beaux hommes de la Cour et des Ecuries, puis d'Artois et Vaudreuil et cent autres... Elle a toujours été furieuse contre le peuple de Paris... On assure qu'elle procura à sa belle-sœur Elisabeth plusieurs hommes auxquels elle donnait des instructions*, etc. » (*Les Dames Nationales*). Dans les *Révolutions de Paris*, l'affreux Prodhomme n'a pas fait mieux.

Tout ce qu'on peut dire pour la défense de Restif c'est que l'imagination, la peur et son sadisme aidant, il frôla, dans ces heures dangereuses, la folie. Ce qui l'excuserait d'avoir lancé cette phrase étonnante (citée par Marc Chadourne) « *Périssent tous les tyrans, rois, reines, landgraves, margraves, sultans, daïres, lamas, papes, etc. Amen ! Amen !* » que complète assez bien ce cri d'une poésie satanique piqué dans le *Drame de la Vie :* « Vive la Mort ! »

⁂

Les dernières années de la vie de Restif furent misérables ; sa famille, ses femmes, ses graveurs, la chute des assignats l'avaient ruiné ; il souffrait des reins, de la tête, de la vessie, travaillait plus frénétiquement que jamais, imprimait lui-même ses livres lorsqu'il ne trouvait pas d'éditeurs, errait toujours, au crépuscule, de la rue des Mauvais-Garçons à la fontaine Maubuée... et se flattait de devenir membre de l'Institut. Le Sort, toujours sardonique, se contenta de lui procurer une place dans les bureaux de la police et eut la cruauté de l'installer dans le même bureau que son gendre, le monstre Augé qu'il haïssait toujours aussi violemment.

Sa tâche était de lire les lettres interceptées. Elle ne devait pas déplaire à ce quêteur de confidences, mais le répit fut bref ; on supprima son poste. Il dut adresser une lettre au grand Juge (Régnier) : « *Il fait froid*

et je n'ai pas de quoi me chauffer. » On lui accorda 50 francs, sur les fonds de secours aux indigents. Il serait mort de faim sans l'aide que lui accorda alors la comtesse Fanny de Beauharnais. Il mourut en 1806, à soixante-douze ans. Sa fin lui ramena des amis. Dix-huit cents personnes suivirent son cercueil. L'Institut, qui ne l'avait pas accueilli vivant, l'honora mort et envoya une importante délégation.

Peu de temps avant sa fin il avait été graver sur le parapet de son île cette ultime inscription « *Apprends, ô ma chère île, que je puis mourir. J'ai fini mon ouvrage.* » N'ayant plus rien à publier (ou le croyant en cette minute), il était en droit de marteler cette déclaration humble et superbe, lui qui avait écrit : « *Je n'existe jamais personnellement dans la société ; l'auteur du* Paysan *n'existe que là et dans le reste de son œuvre ; individuellement et personnage vivant, il n'est rien.* »

D'un homme qui accomplit au cours de sa vie un travail aussi frénétique et ne cessait de penser à ce qu'il écrirait quand il n'écrivait pas encore, la sincérité de cette magnifique « inscripcion » ne peut être mise en doute. Mais l'insaisissable Rétif avait des sincérités successives. Un Restif second chérissait passionnément sa propre personne. Cet homme qui se prodigua en amour, se vanta infatigablement de ses exploits, avouant 280 filles naturelles, sans compter les enfants qu'il accordait lorsque, par respect pour son génie, on lui réclamait sa semence, ce sentimental à effusions voué au salut de ses conquêtes, soupirait un jour, lucide : « *L'amour pour une maîtresse ne serait-il que l'amour romantique de nous-même ? Ah ! nous sommes tous des Narcisses.* » Ce passionné qui murmurait à une jeune modiste « *J'ai fait l'amour à votre grand-mère, j'ai fait l'amour à votre mère et je vous fais l'amour aussi* », ce très pur amant de Jeannette Rousseau, ce soupirant de Louise qui revint douze ans de suite sous sa fenêtre pour contempler aux mêmes jours chaque année les mêmes étoiles, symboles spiritualistes de sa fidélité, en vint à ne trouver personne qui lui parût mieux que lui-même mériter la dédicace d'un de ses livres. Il imprima donc en tête d'une de ses œuvres : « *A moi, cher moi, le meilleur de mes amis et mon souverain le plus direct.* » Ces mots-là il aurait pu les écrire sur la première page de tous ses livres. Ils décrivent tous sa vie et proclament ses mérites. Il s'admirait assez lui-même pour publier un jour, sous un pseudonyme, le plus curieux article que jamais auteur ait consacré à sa propre gloire. Il y exaltait avant tout sa valeur morale, sa *vertu* (en oubliant de rappeler la définition qu'il en donnait : *La vertu qui rend malheureux n'est pas la vertu*), sa *fécondité* (« *un volume par semaine* »), sa *prodigieuse facilité*, la puissance de ses chefs-d'œuvre devant lesquels « *on est tenté de s'agenouiller* ». Seules « *les âmes de boue osent le critiquer. Elève, élève-toi au-dessus des vils insectes qui veulent te souiller, ô la Bretonne. Ils rampent dans la poussière, tu planes dans la région supérieure* ».

Si l'on ajoute qu'il ne manque jamais dans ses ouvrages de louer en lui-même le penseur le plus viril, l'amant le plus infatigable, le fils le

plus pieux, le prote le plus expérimenté (« *cinq cents personnes peuvent l'attester* »), le père le plus attentif, on conviendra qu'il altérait sérieusement la vérité en s'accordant sur la pierre de son île un certificat de désincarnation. En dépit de cette « inscripcion », il n'a jamais cessé de se sentir un « *individu* » bien en chair, bien vivant, comme son œuvre l'atteste, vraie guirlande de complaisantes autobiographies.

Et pourtant on ne peut dire qu'il appartienne vraiment à la littérature du moi, laquelle, de Maine de Biran à Amiel, conduit infailliblement à la dissociation de l'*ego,* toute introspection attentive substituant à la *masse* de l'individu un système quasi planétaire d'éléments dissociés. Restif n'est pas un analyste, c'est un mémorialiste. Il ne se donne pas le temps de sonder son cœur ; s'il se révèle c'est au passage, presque sans le vouloir, en décrivant sa vie. De cette vie, de ses aventures, il n'a jamais pu se détacher. Il les conta dans ses nouvelles, les mit au point dans ses romans ; et quand il en eut fini ainsi avec la « librairie », il reprit le tout par le début (« *ma chère compagne on va commencer : je vais paraître d'abord enfant* ») en écrivant pour le théâtre d'ombres ce *Drame de la vie* en treize actes évoquant « *un homme tout entier* » (c'est de lui qu'il s'agit) du berceau jusqu'à la tombe (ou presque). Autour de ce cher moi, il a fait graviter tous les êtres qu'il approcha, appliquant sans défaillance la maxime de Gaudet d'Arras, d'après qui « *La noblesse de l'homme consiste à faire rapporter à lui le plus d'existences qu'il est possible* ». De ce point de vue là tout au moins, incontestablement, Restif a été *noble.*

On reste perplexe quand on songe à l'érotisme de son œuvre. A-t-il été un surmâle comme il l'affirme, un impuissant, comme certains le croient ? Je pense qu'il fut d'abord un petit garçon sage que l'imagination amoureuse tourmentait. Un *certain* goût sexuel, un vice si l'on veut, occupait secrètement son esprit. Il n'espérait pas réussir à le tirer jamais des abîmes du songe. Mais quelque ami lui prouva qu'il n'était pas le seul détenteur de cette obsession et qu'il trouverait aisément des compagnes disposées à l'accepter. Cet homme-là, à la réalité duquel je crois, fut, moine ou non, le vrai Gaudet d'Arras. De quelle inclination, de quel fétichisme s'agissait-il exactement ? Probablement pas de ces fameux souliers qui encombrent ses livres, car en ces matières les délinquants brouillent toujours la piste, n'ayant de pudeur que pour masquer leur véritable goût. Libre donc à ses lecteurs de choisir dans la collection des mauvaises habitudes qu'il a décrites, celle qui était sienne. Mais, quelle qu'elle fût, dès qu'il eut réussi à la mettre en pratique, il en fut à jamais obsédé, incendié. Détraqué au point de ne pouvoir plus que rarement réaliser ses désirs. La littérature relaya alors la réalité : la plupart des étreintes qu'il décrivit il les inventa. Le procédé est commun. Ce ne sont pas les êtres purs qui parlent de la pureté, ni les courageux qui peignent le mieux le courage ; et don Juan n'a pas écrit lui-même son histoire, c'est un moine qui s'en chargea, et, après lui, des auteurs qui

étaient plus souvent devant leur table à écrire que dans le lit de quelque doña Ana.

Que Restif ait rencontré mille femmes je n'en doute pas, qu'il les ait prises, il suffit de le lire avec soin pour ne pas le croire. Mais une fois installé dans la littérature érotique il ne s'en éloigna plus. Tout le poussait à cette fidélité d'auteur : il assurait son plaisir et s'attirait des clients.

Il a écrit de l'amour : « *L'amour ressemble à la soif, une goutte d'eau l'augmente.* » Cela peut être vrai, mais dans la durée c'est bien plus vrai encore de la curiosité. La curiosité fut le vrai ferment de sa vie. Une curiosité non pas abstraite de savant ou d'ingénieur, mais une curiosité jouissante qui le lançait avec amitié, pitié, haine ou passion sur tous les êtres ou les spectacles offerts. Il les découvrait les uns après les autres avec cette violence de réaction populaire qu'ont au théâtre les spectateurs du poulailler. Comme eux il prenait toujours parti. D'où l'extraordinaire intensité du témoignage qu'il a porté sur son siècle, à quoi l'on ne peut comparer dans notre littérature que celui de Saint-Simon, lui aussi, en sa véhémence, spectateur de poulailler.

La France du XVIIIe siècle, jusqu'à la Révolution, nous ne la connaîtrions sans lui que par des témoignages froids. Sans la *Vie de mon Père* nous ne verrions pas vivre les paysans, sans *Monsieur Nicolas* la province resterait muette, la vie ouvrière inconnue et, avec ses *Contemporaines* et ses *Nuits,* Restif a été le vrai révélateur de Paris, d'un Paris nocturne digne de Goya. Mémorialiste, historien, réformateur et romancier, il reste pourtant classé parmi les écrivains de second ordre. Baudelaire en a peut-être donné la raison en écrivant : « *Où donc est Rétif de qui il y a d'excellents et ravissants extraits à faire ?* » Il n'est aucun de ses ouvrages en effet, sauf peut-être la *Vie de mon Père,* qui puisse plaire de bout en bout. Homme sans mesure et sans goût, il a compromis ses meilleurs livres par des pages absurdes, des digressions ennuyeuses, des mensonges plats. Improvisant à la diable, il a de longues défaillances de mauvais journaliste, puis soudain il trouve la bonne veine, le fleuve intérieur, et devient un de nos plus grands écrivains.

Pourtant, si l'on en a le loisir, il ne faut pas s'en tenir aux anthologies mais lire *beaucoup* de Restif et pas trop expurgé[1]. Il n'est pas d'autre moyen de comprendre dans ce qu'elle a d'ardent, de doux, de monstrueux, de séduisant, son étrange nature. On peut commencer par le haïr, mais on ne tarde pas à l'accepter ; si l'on ne réussit pas à aimer l'homme, du moins ne manque-t-il jamais de vous passionner — et à le fréquenter on gagne, en prime, de voir surgir tout un monde englouti et mille personnages dont la chaude vérité a traversé intacte le lourd écran des années. Préfiguration de la *Comédie Humaine,* l'infatigable arpenteur des rues de notre ville nous a légué le grand roman épique,

1. L'édition de Henri Bachelin répond à ce souhait.

comique et tragique de Paris. Présent dont personne ne devrait ignorer le prix. « *On dévore Rétif* », écrivait Benjamin Constant. Sans doute n'avait-il pas lu lui-même les deux cent quarante volumes de l'intempérant Saxiate. Mais pour l'essentiel, un siècle plus tard, on lui donne encore raison.

PARMI LES LIVRES : JEAN-LOUIS VAUDOYER

L'amour que Jean-Louis Vaudoyer porte à l'Italie est un amour obstiné. En 1908 il publiait un charmant livre de sonnets « *La Commedia, sedici sonneti in lingua francese del signor Giovanni-Luigi Vaudoyer* » imprimé « *nella Stamperia Emiliana, Venezia* ». Il se sentait vénitien alors comme Stendhal milanais. L'un après l'autre les personnages de la *Commedia* prenaient la parole, après avoir été présentés, comme il convenait, avec décors et accessoires.

Ils se sont partagé les masques de Thalie
. . . . . .
Les décors sont de toile et les couteaux de bois.
La chanteuse qui prend deux amants dans le mois
Ne change pas deux fois ses nippes dans l'année.
Mais leur flamme est nombreuse et chacun tour à tour
Meurt, disparaît revient dans la même soirée
— Puis l'auteur à minuit fait triompher l'amour.

Régnier avait préfacé la plaquette « *Vous êtes atteint comme tant d'autres,* disait-il à son jeune ami, *par le sortilège de la Ville inexplicable. Vous y reviendrez...* » Prédiction vérifiée dès l'année suivante où Vaudoyer fit imprimer, à Venise encore, *Suzanne et l'Italie* : « *J'aime ce pays,* y affirmait-il, *comme on aime une femme.* » Pourtant une femme (« *de beaux yeux bleus, une bouche d'enfant* ») l'avait quelque temps retenu à Versailles et retardé le voyage projeté, mais le Destin costumé en mari lui avait arraché « *le corps blanc de l'amour* » et dans le dernier poème il pouvait annoncer à l'ami qui l'avait précédé « *au pays de la langueur et de la flamme* » :

Je pars demain, et dans deux jours, cher confident,
Je pourrai vous parler longuement de Suzanne.

Il laissait prévoir d'ailleurs qu'il n'exagérerait pas, ne serait pas trop sombre et saurait sagement « *allier dans sa mémoire le fantôme divin d'un corps de marbre blanc... et la saveur du melon qu'on mange sur un banc* ».

A l'Italie il est resté fidèle ; il y est retourné à maintes reprises (une fois, pendant la guerre, en uniforme) et lui a consacré maints ouvrages gracieux, où l'amour, la littérature et le goût des arts parviennent tou-

jours à s'unir. Pour le cinquantenaire de ses premiers poèmes italiens, il vient de publier *Compagnon d'Italie* (Fayard), qui est un touchant bouquet de souvenirs... et de regrets, sa santé ne lui ayant pas permis depuis quelques années de revoir le pays qu'il chérit. Mais il faut souvent, hélas, se conformer au « *précepte stendhalien* » qu'il cite lui-même avec une gentille philosophie : « *La chose imaginée est la chose existante.* »

Ce qu'on trouve dans le *Compagnon* ? Des images pieusement gardées du premier voyage accompli à Venise, en 1912, alors que chaque jour « *Régnier et sa compagnie venaient prendre place sous le Chinois peint à fresque dans certain salotto du Florian guère plus grand qu'une loge de théâtre* » ; le carnet de séjour d'un bisaïeul, Antoine-Laurent-Thomas Vaudoyer, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et surtout de sages conseils adressés à la jeune Amicie qui, sous la lointaine tutelle de l'auteur, voyage dans la péninsule. Quel meilleur conseiller aurait-elle pu trouver que l'auteur des *Délices de l'Italie,* de *l'Album Italien,* de *l'Italie retrouvée,* de *Piero della Francesca* et de la *Peinture Vénitienne ?* Après elle, d'autres en feront leur profit et prendront cet aimable ouvrage pour guide. Amateur d'art raffiné, érudit et sensible, Jean-Louis Vaudoyer, devant les Tiepelo et les Giorgione, les fontaines de Rome, le théâtre de Vicence, les églises de Parme, les jardins de Sicile et les temples de Selinonte, trouve toujours les mots qui éclairent et ceux qui font aimer. Le sentiment qu'il fait naître est celui qu'il éprouve. N'a-t-il pas placé lui-même à la fin de son livre, profession de foi et conclusion, cette phrase de Browning « *Open my heart, and you will see graved inside of it : Italy* » ?

PIERRE BRISSON, GERARD BOUTELLEAU, PONCE DE LEON

Pierre Brisson a heureusement mis en place dans son nouveau roman, *Doublecœur* (Gallimard), un curieux portrait d'homme. Jean X..., inspecteur des monuments et jardins, mais bien renté et à l'aise dans le monde, a une belle maîtresse, Stella, dont on n'est pas sûr qu'il l'aime, mais qu'il sait tourmenter. « *Tu as des zigzags de feu dans l'esprit,* lui dit-elle... *Tu es un lunaire angoissé.* » Il en convient, lui qui se prête, fuit, et présent reste absent. Pas tout à fait assez, d'ailleurs, à son gré, car il gémit : « *Je voudrais sortir de moi-même, de mes labyrinthes.* » Il glisse de femme en femme, se réfugie soudain dans des fantaisies de collégien et terrifie la nuit par ses brusques apparitions les promeneurs solitaires. « *Dès que je cesse d'être vu je me joue des comédies funambulesques.* » Il s'agace aisément et n'aime pas qu'on l'agace. Une mère qui fut naguère sa maîtresse lui offrant le spectacle gênant de ses querelles avec sa fille qu'elle espionne et déteste, il prend la porte dou-

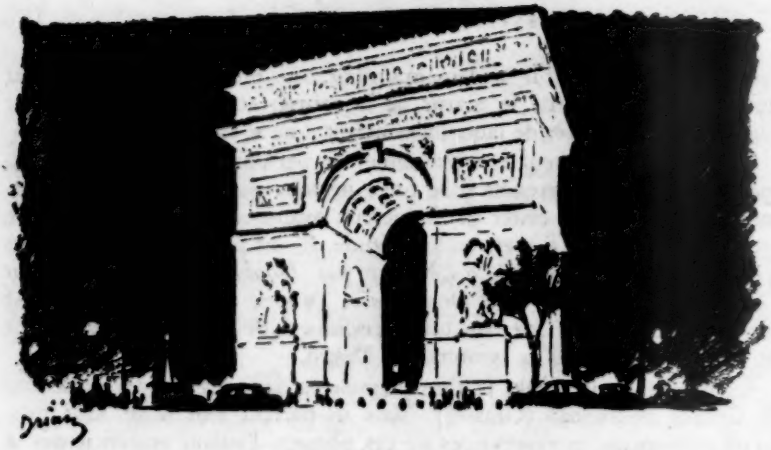
cement. La fille venant le lendemain s'offrir, sous prétexte de lui demander un conseil, il s'accorde le plaisir de la refuser et saute en avion pour rejoindre Stella auprès de laquelle pourtant il ne se fixera pas.

Je pense qu'il ne veut être prisonnier de personne, surtout pas de lui-même. Les songes auxquels il se prête ne sont que compositions habilement élaborées pour éviter de dangereux examens de conscience. On le croit sûr de lui mais il n'est qu'inquiétude. Il sait plaire mais les femmes n'ont pas confiance en lui. « *Ce n'est pas Doublecœur qu'on devrait t'appeler,* lui dit Stella, *mais Doubleface. Tu n'en sortiras jamais.* » C'est bien probable. Nous sommes tous prisonniers de notre caractère. C'est ce que nous appelons la tyrannie du Destin.

— Beaucoup de scènes et de personnages dans les *Grandes Illusions* de Gérard Boutelleau (Grasset). Mais ils parlent tous juste, sauf lorsqu'ils prononcent quelques-unes de ces phrases d'auteur sentencieuses et mélancoliques, chères à Chardonne (son père). On s'impatiente un peu d'abord de l'entrecroisement des thèmes, des brusques volte-face des amants. Anne aime Jacques qui l'aime et la quitte. Bien des années plus tard, il revient, la reprend, mais part de nouveau. Guillaume épouse Anne, l'aime et l'abandonne. Béatrice n'est pas plus stable. Mais ces errants ne manquent pas de sincérité et jusque dans la trahison restent obsédés par ce qu'ils aiment. Il se dégage de ces rencontres, de ces étreintes vaines, de ces échecs, une impression de tristesse profonde, irrémédiable qui touche, cette certitude, aussi, désespérée, qu'il est impossible de refermer la main sur le bonheur qui s'offre. Trop de paroles peut-être dans ce long roman mais souvent une vérité musicale. On s'étonne qu'on ne se soit pas arrêté sur ce livre, à la saison des prix.

— Le héros du roman de Guy Ponce de Léon, *les Tours de la* 14e *Rue* (Calmann-Lévy), n'a même pas cet attachement pour son métier qui sauve les personnages de Boutelleau. Américain qui a séjourné en Europe, New-York lui paraît un monde sans âme livré à tous les vents. Entouré de médiocres qui bavardent leur vie, il s'accroche quelque temps à une jeune femme qui le quitte pour retourner à son mari, puis vit avec un nègre qui lui a volé Wanda, ses premières amours. Lorsqu'il est étudiant, des heures de travail supplémentaire à l'hôpital lui inspirent la terreur de la mort, quand il est devenu avocat la pratique de cette profession fait naître en lui la terreur de la vie. Il se réfugiera dans l'abstention et fuira clients et amis. On le prendra pour un fou. Conduit dans un centre psychiatrique il trouvera là enfin la paix et la liberté de rêver. Les grandes lignes de ce roman sont un peu molles, mais il passe une brise de poésie sur cet univers désabusé. Le style est inégal. Parfois chargé d'un lyrisme douteux, parfois riche de trouvailles imprévues. J'aime cette réflexion du narrateur dans une boîte de nuit : « *Engourdi par l'alcool je regardais la réalité en chansons.* »

MARCEL THIÉBAUT



LE MOIS A PARIS

Le Cinéma. — John Ford a signé des ouvrages plus éclatants que *La Dernière Fanfare*, satire de la vie politique américaine sur le plan municipal. Pourtant, ce film est assez amusant, il semble que la plupart des traits portent juste et l'on admire surtout la liberté avec laquelle il traite les mœurs de son pays. Il est bien évident qu'on n'a jamais osé rien faire de semblable en France où, sur des villes comme Marseille, par exemple, il y aurait eu pas mal à dire. Mais il paraît que la censure sévit aux Etats-Unis, et pas en France.

En revanche, les Américains, et même leurs dramaturges les plus célèbres, nous paraissent d'une puérilité désarmante quand ils profitent de leur liberté toute récente pour aborder les problèmes du sexe. On dirait que la libération freudienne, survenue il y a une quarantaine d'années, leur a soudain ouvert les portes de la connaissance. Ils se sont aperçu en particulier que, non seulement les hommes avaient envie des femmes, mais aussi les femmes des hommes. Qui l'aurait cru ?

C'est sur ce thème que Sherwood a écrit *La Chatte sur le toit brûlant*, dont on nous donne la version filmée. L'exploration candide des ressorts sexuels pourrait offrir un certain intérêt si l'auteur, grisé par la hardiesse de son sujet, ne croyait qu'elle peut tenir lieu de tout.

Et il a fabriqué, assez laborieusement, le plus risible mélodrame qui soit. Une famille se dispute auprès d'un père très riche et très despotique qui va mourir, si l'on en croit un médecin qui ne nous paraît pas très convaincant. Les notations purement comiques sont bonnes, mais Sherwood vise trop loin. Il ne pense qu'à la tragédie. Non content de haïr son frère aîné, qui le lui rend bien, le fils cadet hait son père, qui est trop dur, et il hait

aussi sa femme, qu'il soupçonne vaguement de l'avoir trompé avec son meilleur ami, un joueur de football. Il la punit en faisant chambre à part. D'où cette chatte énervée du titre, car elle reste physiquement amoureuse de lui, encore qu'il s'adonne à la boisson.

Je veux bien admettre le tableau noir d'une famille hideuse. Mais, dix minutes avant la fin, tout s'arrange comme à l'Ambigu d'autrefois. Le papa et le fils tombent dans les bras l'un de l'autre. Il a suffi d'une petite explication. La femme convainc son mari qu'elle ne l'a pas trompé et, pour couronner cette belle journée, l'alcoolique monte l'escalier qui mène à la chambre de sa femme, dans l'intention visible de lui faire un enfant. Si l'on a compté le nombre de whiskies qu'il a bus sous nos yeux, on doute de l'opportunité d'une telle résolution. Elizabeth Taylor, qui est très belle, joue le rôle de la chatte. Elle semble dépassée par l'événement et par la température.

Les documentaires nous épargnent au moins la niaiserie des scénarios. Le film que les Belges ont tourné dans la jungle de leur Congo, *Les Seigneurs de la Forêt*, nous apprend bien des choses excitantes sur la faune de l'Afrique et sur les hommes vivant à l'état de nature. Ce n'est peut-être pas aussi rythmé, ni aussi prodigieusement monté que les meilleurs Walt Disney. C'est tout de même passionnant et les acteurs, hommes et femmes noirs, oiseaux de tout plumage, antilopes et hippopotames, rivalisent de naturel.

JEAN FAYARD

L'Affaire Callas. — L'apparition de Mme Maria Callas sur la scène de l'Opéra à l'occasion du Gala de la Légion d'Honneur a battu certainement deux records : celui de la recette (30 millions de francs légers) et celui des discussions. La critique a peu parlé de cette soirée : seuls les collaborateurs des quatre ou cinq principaux journaux avaient été invités, nous aurions eu mauvaise grâce à ne point publier le lendemain quelques lignes courtoises sur un événement de caractère mondain plutôt que musical. Mais le public de la télévision et de la radio s'est passionné pour ou contre Maria Callas et un référendum où l'on demandait aux auditeurs de choisir entre elle et la Tebaldi a valu à Mme Dominique Plessis le nombre prodigieux de onze mille réponses. La majorité s'est prononcée pour Mme Callas. Je sais bien que plus de cinq mille auditeurs n'avaient pas su distinguer les deux soprani l'un de l'autre, pourtant, la valeur quantitative du test n'est pas négligeable, Maria Callas, comme jadis la Malibran ou la Patti, a une puissance d'attraction qui s'étend bien au-delà du public habituel des théâtres lyriques. Essayons d'analyser les raisons d'un pareil phénomène.

Les admirateurs de la chanteuse italienne sont surtout sensibles à l'éten-

due de sa voix, à la faculté qu'elle possède d'interpréter des rôles de caractères très différents, à ce don mystérieux qu'on appelle la présence scénique ou le *foyer*. Ses adversaires lui reprochent d'avoir un organe fait de trois registres sans homogénéité, de poitriner dans le grave et de chevroter dans l'aigu, de n'avoir ni la chaleur de timbre des grands soprani italiens, ni la puissance de certaines chanteuses allemandes, et ils concluent : au lieu de vouloir interpréter à la fois Norma et la Traviata, Rosine et Isolde, il vaudrait mieux ne chanter que l'un ou l'autre de ces types de rôles, mais le chanter bien.

Que penser de points de vue aussi brutalement opposés? Laissons de côté l'opinion des trop nombreux auditeurs que rien ne prépare à un jugement de valeur, et qui ignorent tout de l'art du chant comme des œuvres qu'ils entendent, négligeons également l'avis des gens qui n'ont entendu Maria Callas qu'au Gala de la Légion d'honneur ou en écoutant distraitement un ou deux disques. Personnellement je l'ai vue et entendue dans *Norma*, *Lucie de Lammermoor* et *la Tosca* et je connais ses enregistrements des *Puritains*, de la *Somnambule*, de la *Force du Destin* et du *Bal Masqué*, plus deux ou trois récitals d'airs séparés. La comparaison attentive de tout cela permet de se faire une idée un peu plus nette et un peu plus nuancée que celle des partisans fanatiques ou des négateurs absolus.

La voix de la Callas n'a rien d'exceptionnel : le volume est moyen, une très bonne diction lui permet de se faire entendre même à côté de partenaires dont l'organe est plus riche, mais le timbre reste assez sec et dans l'aigu le vibrato excessif des *forte* est par moments tout près du chevrotement. Par contre, les demi-teintes sont jolies et les vocalises sont parfaitement filées, à cet égard un air comme celui de la Folie de *Lucie* convient beaucoup mieux à la Callas que la Prière de *Norma*.

Au point de vue dramatique, la Callas représente un énorme progrès par rapport à beaucoup d'illustres chanteuses italiennes qui semblent soupçonner à peine qu'un opéra est un drame et non pas une série d'airs et qui jouent comme il y a cent ans : Maria Callas vit passionnément ses personnages et son jeu, dans *la Tosca* ou dans *Lucie*, est fort émouvant. Mais, parmi les soprani de classe internationale, une Nilsson dans *Isolde*, une Lisa Della Casa dans *Ariane*, une Grummer dans *Dona Anna*, une Goltz dans *Wozzeck*, une Crespin dans la *Maréchale*, une Brouwenstein dans *Fidélio* ne lui sont nullement inférieures sur le plan scénique, tout en étant vocalement très supérieures.

Avec Maria Callas, nous sommes en présence d'un nouvel exemple des effets foudroyants de la publicité. La radio et les périodiques, avec le scandale de l'opéra de Rome, avec quelques histoires vraies ou fausses de bouteilles cassées sur la tête d'impresarii, ont fabriqué un personnage hors série. (La même opération avait été faite pour Sarah Bernhardt avec les moyens plus modestes du temps de Félix Faure.) Il serait vain de s'indigner, mais, de même que le bruit organisé autour d'une romancière comme Françoise Sagan ou d'un peintre comme Bernard Buffet peut être

amer au cœur d'artistes qui ont plus de talent et dont personne ne parle, il est triste de penser qu'une chanteuse de la classe de Renata Tebaldi a failli abandonner la scène à cause de Maria Callas.

JEAN MISTLER

LE PARIS DE DEMAIN. — Le Paris de demain va-t-il enfin s'ordonner d'une façon harmonieuse et logique suivant des plans d'urbanisme qui mettront en valeur ses aspects historiques et permettront à des quartiers modernes de se développer sans contraintes ? Est-elle enfin close cette période de chaos et d'anarchie qui a pris naissance avec le baron Haussmann, qui a permis toutes les spéculations et qui tendait, à force de démolitions, très souvent regrettables, d'intégrer un Paris moderne de plus en plus exigeant au cœur d'un Paris ancien qui s'amenuisait sans cesse ?

Les Halles vont enfin cesser d'être ce chancre qui rongeait et pourrissait tout le centre de Paris. Le décret que les précédents gouvernements n'avaient pas osé prendre, ou avaient rapporté avant de l'avoir mis à exécution, est enfin promulgué. Une ordonnance transfère avant 1960 aux abattoirs de la Villette, reconstruits et modernisés, le marché de la viande. Une autre prévoit la création du marché en gros des fruits, des légumes, du poisson, de la volaille, du gibier, des œufs et du fromage dans un marché-gare que l'on construira très vraisemblablement à Valenton dans un endroit particulièrement favorable, à 8 kilomètres de la porte de Charenton. Il y a là un grand terrain qui a la forme d'un triangle et qui est particulièrement bien desservi tant au point de vue routier que ferroviaire.

Les Halles resteront un marché important et les boutiques d'alimentation et les restaurants réputés qui les entourent conserveront leur clientèle, mais nous ne verrons plus sur les trottoirs des rues avoisinantes ces entassements de légumes et de denrées de toutes sortes qui étaient un défi à l'hygiène et au bon sens. Ce nouveau pôle d'attraction de Valenton faisant contrepoids à celui d'un quartier neuf des affaires et résidentiel au Rond-Point de la Défense permettra de soulager le centre de Paris d'une circulation qui était devenue impossible.

Si les plans d'aménagement du Marais, de Montmartre et du faubourg Saint-Germain sortent des dossiers de même que le plan d'aménagement général de la région parisienne, auxquels devra s'ajouter un plan de rénovation du quartier des Halles, Paris échappera enfin à la stagnation et l'asphyxie causées par la carence des pouvoirs publics.

Enfin, dans un domaine plus général, le souhait que nous avions exprimé [1] de voir confier à M. Malraux un ministère des Lettres, des Arts

1. Voir dans la *Revue de Paris* de septembre 1958, notre article « La France, pays du tourisme ».

et du Tourisme est en partie exaucé. Un ministère des Arts et des Lettres, comprenant aussi l'Architecture et le Cinéma permettra une meilleure défense des monuments en même temps qu'une meilleure compréhension des intérêts des artistes et des écrivains. Il est toutefois regrettable, pour les raisons que nous avions exposées alors, que le Tourisme reste attaché aux Travaux Publics. Mais on ne tardera pas à s'apercevoir, maintenant que ce nouveau ministère est enfin créé, que le Tourisme doit nécessairement en faire partie. A une époque où l'on met l'accent sur la grandeur et les valeurs spirituelles de la France on ne manquera pas de comprendre que le tourisme ce ne sont pas seulement des nuitées d'hôtels mais les sites et les monuments qui font de notre pays le plus attrayant du monde.

GEORGES PILLEMENT

Le Président des Orphelins Apprentis d'Auteuil me fait savoir, au sujet de mon article sur la Cour de Rohan que le propriétaire n'avait pas légué les immeubles à l'œuvre mais le produit de leur vente et que l'abbaye de l'Epau, achetée par elle mais non utilisée pour des raisons indépendantes de sa volonté, est remise en vente, mais qu'elle cherche un acquéreur « capable de comprendre les servitudes qui pèsent sur ce trésor artistique ». Enfin, l'œuvre a remis en état le château d'Audays, dans les Basses-Pyrénées et a montré ainsi combien elle était guidée par le respect de nos monuments historiques. Nous sommes heureux de l'en féliciter.

QUAND LE BŒUF MONTAIT SUR LE TOIT. — Les grandes épreuves hippiques sont précédées d'un défilé puis d'un galop d'essai appelé *canter* où les pur-sang font, immédiatement avant la course, montre de leurs qualités et de leur forme. Réservée aux membres de l'Académie Française, la collection *Les Quarante* (Fayard) donne au lecteur le plaisir de voir chacun des Immortels accomplir tour à tour son canter. Six d'entre eux ont déjà pris le départ. Le septième, M. Jacques Chastenet, dont les lecteurs de cette revue apprécient le talent, publie aujourd'hui *Quand le Bœuf montait sur le Toit*, évocation des « années folles », autrement dit : la période comprise entre 1919 et 1927.

Familier aux plus-de-soixante, énigmatique pour les moins-de-quarante, ce titre est une allusion à un cabaret célèbre, *Le Bœuf sur le Toit*, qui attira, rue Boissy-d'Anglas, tout ce qu'un Paris cosmopolite comptait de raffinés, de snobs, de non-conformistes, désireux de participer, ne fût-ce qu'un soir, à la « vie inimitable ». Symbole du renversement de l'ordre naturel et de l'extravagance plaisante, l'enseigne : *Le Bœuf sur le Toit* convenait parfaitement, en effet, au tableau d'une société qui, grisée par la victoire, et aveuglée sur elle-même, s'étourdissait un moment avant de ressentir, dès 1930, l'inquiétude, puis l'angoisse devant la montée des périls.

A lire cet élégant volume de 200 pages, on mesure les difficultés que

rencontre un historien qui se propose de brosser de tels tableaux. S'il est aisé de décrire brillamment les jeux d'un cirque où les arts, les modes, les sciences, les écoles nouvelles, les clowns de génie présentent leurs numéros, inscrire ces divertissements dans un contexte politique et économique qui explique leur apparition, requiert une connaissance presque sans limites des nations, des hommes et des événements. Pareillement, en médecine, le spécialiste le plus distingué est dominé par le maître de la médecine générale, qui va au plus profond des causes et des effets.

Avec raison, M. Jacques Chastenet commence donc par analyser l'état du monde après l'armistice du 11 novembre 1918 ; ensuite il déroule le graphique de la politique française, entre 1919 et 1926 : graphique tourmenté, avec de brusques oscillations, des tremblements et même des « bafouillages ». De la Chambre « bleu-horizon » de 1920 au Cartel des Gauches, triomphant en 1924, il n'y a pas simple revirement du corps électoral : la Chambre « bleu-horizon » verra à la Présidence du Conseil Aristide Briand et le Cartel des Gauches Raymond Poincaré ! Paradoxes qui témoignent d'orages magnétiques dérangeant la boussole.

Les Français des années folles ont été les jouets, avant d'en être les victimes, d'une illusion : se croyant victorieux et s'attribuant, dans la victoire, une part excessive, ils n'ont pas vu que cette victoire s'accompagnait d'une perte de substance, spirituelle et matérielle, qui ne pouvait être compensée que par une rigueur et une sévérité aussi grandes que pendant la guerre. Les Français étaient victorieux, mais le franc était terriblement touché ; pour ne pas se rendre à cette évidence, ils se sont, eux et leurs dirigeants, bouché les yeux. D'où un bouleversement dans l'échelle des valeurs, d'où un esprit de spéculation qui envahit toutes les classes, d'où la fuite devant une monnaie fondante, d'où le dérèglement général et le recours aux dieux d'en-bas : l'absurde, l'irrationnel, les tranquillisants et les stupéfiants. Quand, en 1926, Poincaré réussira, en stabilisant le franc, à remettre le train sur ses rails, il se heurtera à l'incompréhension, à la mauvaise humeur ou à la colère de la plupart des Français ; la victoire à la Pyrrhus, du Front populaire en 1936, soldera l'échec de sa politique.

M. Jacques Chastenet montre lumineusement comment s'enchaînent des mouvements qui paraîtraient, à des observateurs superficiels, sans rapports entre eux. Par exemple dans cette page :

« Ces futilités ne vont pas sans traduire, sur un certain registre, des réalités d'historique d'importance. Coupure opérée dans les traditions de la société bourgeoise par la guerre 1914-1918, désagrégation de la vieille pyramide sociale, joie de survivre, jointe à quelque angoisse en face d'un incertain avenir, « paix dans la sécurité » à laquelle on ne fait qu'affecter de croire, libération de la femme, promotion de la jeunesse, révision des valeurs morales, goût du changement et de la vitesse, cosmopolitisme, obscur sentiment de la décadence européenne, déséquilibre foncier : autant de traits de l'époque que, mieux que des archives déjà poudreuses, révèle un simple regard jeté sur tel portrait de Van Dongen, tel dessin de Vertès, tel prospectus de croisière ou telle couverture du magazine mondain *Vogue*. »

Ces lignes forment la conclusion du chapitre *Mœurs et Modes*, mais elles dépassent considérablement son objet ; elles donnent la clef de toute une époque.

PIERRE AUDIAT

SUR DEUX LIVRES DE NICOLE VEDRÈS. — A ses trois romans, Nicole Vedrès en a ajouté récemment un quatrième, *L'Exécuteur* (Gallimard), qui est bon et même solide, sans être bouleversant. C'est l'histoire d'une vengeance : des compagnons de captivité se sont juré de retrouver celui qui les a dénoncés. Mais ils sont morts sans avoir pu tenir leur promesse — à l'exception de celui qui, sept ans plus tard, revient démasquer le traître et le châtier. Au début du récit, nous suivons donc « l'Exécuteur » qui se promène dans une cité neuve et laisse libre cours à ses souvenirs — mais cette méditation, qui pourrait être poignante, est un peu trop « littéraire ». Chemin faisant, le héros fait connaissance avec les habitants de la petite ville : chacun fourmille d'anecdotes sur la fin de ses amis : la mort en déportation de Dupin, dit Paimpol, les tortures de Madec... Enfin, il trouve l'ennemi : mais ce n'est plus qu'un paisible artisan qui taquine le goujon sur le bord du canal. Le jeter à l'eau, c'est l'affaire d'un instant. Après quoi, l'exécuteur reprend sa vie d'homme traqué. Un récit d'une belle tenue littéraire, mais où la haine, le remords, la colère restent des figures abstraites. Quant au pardon, à la pitié, l'auteur n'y a pas plus songé que son héros.

— On lira avec beaucoup plus de plaisir, je crois, les chroniques rassemblées par Nicole Vedrès sous le titre *Paris, le...* (Gallimard). L'auteur se range avec humour parmi « ces gens de plume que la vie peu à peu déplume, contraints qu'ils sont de s'ébarber dans un second métier, bientôt métamorphosé en troisième, en quatrième — vagues artisanats des ondes, de la presse et de la pellicule. Mais du dernier de ces métiers — la « chronique », genre difficile entre tous — elle a su faire un art de vivre. *Et bientôt ce qui aurait dû être corvée, surcroît de préoccupation, terreur aussi de ne pas tenir le délai, devint inexplicable loisir ; délectable rumination, secrète halte. Il me semblait que j'avais non pas un sujet à trouver et un texte à fournir, mais une grande chambre vide que je pouvais meubler à ma guise, où je faisais s'asseoir, avant de m'endormir, des gens morts ou vivants, Auguste Comte, un chirurgien esthétique, Friedmann le sociologue et Roland Barthes et l'abbé Pierre ou M. de Fouquières.* Le résultat de tout cela, c'est une collection de monologues (parfois déguisés en conversations), beaucoup plus incisifs que le « genre », faussement nonchalant, ne le laisserait croire. On y retrouve les opinions de l'auteur — son anticléricalisme, par exemple. Une philosophie douce-amère, plus que vraiment désabusée, court à travers ces pages sous des dehors sou-

riants. Sans savoir très bien si elle écrit l'histoire de notre vie quotidienne ou celle de nos Lettres (elle se tient, en fait, entre l'une et l'autre), Nicole Vedrès emprisonne jour après jour ce présent fragile et fugace qu'elle intitule : « *Mémoire d'aujourd'hui* ».

PIERRE DE BOISDEFFRE

La Panne. — M. Friedrich Dürrenmatt, le plus actif des écrivains suisses de langue allemande, rejette la littérature d'inspiration personnelle comme trop romantique et la « littérature d'âme » comme trop pharisienne, « qu'il s'agisse du christianisme ou du doute, de l'espérance ou du désespoir ». Il réclame le droit de s'en tenir à la surface des choses. Non qu'il prône la disparition du personnage et de la psychologie, comme le fait le « nouveau roman », bien au contraire ! Mais une orgueilleuse pudeur lui interdit de déballer sa vie intime et de disserter sur les problèmes métaphysiques. Un écrivain, selon lui, doit avant tout raconter une histoire fictive (sans l'imagination, où serait le mérite d'un écrivain ?) avec des personnages tout à fait différents de l'auteur, et cette histoire possible, « encore possible », comme l'appelle M. Dürrenmatt, c'est *La Panne* qu'a traduite avec élégance M. Armel Guerne pour les éditions Albin Michel.

Comment s'y prend un écrivain pour conter ce qui lui tient à cœur sans recourir à la confession ? Il use de l'allégorie et du symbole. C'est ce que fait M. Dürrenmatt, et avec maestria. Il faut que tous ceux qui font profession d'être des esprits éclairés, cultivés, lisent *La Panne*. Nous assistons là à un jeu inquiétant, cruel mais après tout légitime : de très vieux messieurs, guettés par le gâtisme, s'amusent pour échapper à la décrépitude, à figurer une Cour d'Assises et à juger ce qui a échappé à la Justice. Pour se donner du cœur, ils ne manquent pas de se gaver de nourriture échauffante et de vider force bouteilles. Nous trouverons un accusé et son avocat, et en face de lui le procureur de la République, le juge et le bourreau. On devine que l'accusé dans ce récit, c'est l'Européen moyen, vous, moi, ni tout à fait bon, ni tout à fait méchant, Adam qui rêve de son Paradis perdu. M. Dürrenmatt baptise Adam Traps et le fait représentant de commerce. Une panne oblige Traps à passer la nuit dans un village de Suisse. Les vieux messieurs l'invitent à dîner, à jouer au jeu fatal. Il accepte, se découvre coupable, scandaleux, criminel. Le jeu fini, il monte dans sa chambre et se suicide.

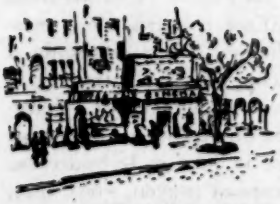
Cette longue nouvelle produit un effet extraordinaire : angoissant, puis fantastique, enfin hallucinant. On sait que M. Dürrenmatt écrit pour le théâtre : si *les Cavaliers du Ciel* n'ont pas réussi à Paris (c'est une œuvre humoristique et le public l'a prise au sérieux, les acteurs aussi sans doute), la *Visite de la Vieille Dame* a rallié les suffrages de tous les esprits de qualité. *La Panne* est conçue selon l'optique du théâtre : nous y trouvons

des personnages caricaturaux, odieux et ridicules, très Gheelderode, une action habilement montée et suspendue, une catastrophe finale, logique et redoutée. Cette absence de surprise constitue l'atout majeur de *La Panne* : ce qu'on craint se réalise, l'innocent qui se découvre coupable se tue.

Les accusateurs de cet innocent moyen, qui appartient à ce que saint Louis appelait « le menu peuple Notre Seigneur » sont les personnages les plus grotesques, les plus effrayants qui soient. A mi-chemin entre le gâtisme et la perversité, ils sont éperdus de goinfrerie, de sécheresse, de bêtise et de rouerie. Voilà donc ceux qui jugent, qui mènent le monde. Voilà entre les mains de qui nous sommes, les pécheurs de bonne foi, les imbéciles attendrissants, les criminels innocents. Il ne nous reste qu'à nous tuer. Dans ce monde mécanisé, injuste, absurde et inhumain, c'est la seule issue possible. Le suicide nous ouvre peut-être la rédemption. M. Dürrenmatt, fils de pasteur, ose employer le mot de *grâce*.

On reconnaît dans cette histoire l'univers de Kafka : le procès, la société barbare, l'absurdité de la condition humaine. Mais alors que K. meurt sans savoir de quoi on l'accuse, le héros de M. Dürrenmatt, mis au fait, se reconnaît coupable. Il n'est pas tué par le bourreau, il se donne la mort. C'est là que réside notre liberté ; ce sentiment de liberté dont Kafka nous privait, M. Dürrenmatt nous le rend, mais nous ne pouvons l'exercer que par le suicide, seule issue possible à cette « histoire encore possible ».

MARCEL SCHNEIDER



CHRIS MARKER : « LETTRE DE SIBÉRIE ». — Bien rares sont les documents, écrits ou filmés, consacrés aux immenses régions sibériennes. Le film de Chris Marker vient donc combler une lacune et mérite à ce premier titre de retenir l'attention. Cela dit, il est à la fois plus et moins qu'un documentaire : moins, car le reporter, contraint d'œuvrer dans un périmètre très restreint, ne nous donne à voir qu'une toute petite partie de la Sibérie ; plus, car la conception générale de l'œuvre déborde largement du cadre du documentaire classique.

Lettre de Sibérie, présenté comme la relation, à bâtons rompus, d'un voyageur sans préjugés, surtout curieux du mode de vie des Sibériens, est un essai, ou plutôt une suite d'essais en forme d'exercices de style, qui fait appel à toutes les ressources du langage cinématographique : essai sur la taïga, essai sur la ville-champignon, sur le mammouth (dessin animé), sur le barrage et l'usine, le renne (bande publicitaire), la popularité d'Yves Montand (sous-titres russes aux paroles des chansons), le parti-pris politique et l'objectivité (scène de la vie de tous les jours donnée à trois reprises

avec des textes différents), l'hiver arctique (actualités soviétiques en noir et blanc), le printemps (retour de la couleur), le Far-East et la Ruée vers l'Or (montage de photographies d'époque), le chercheur d'or attardé (qui n'est peut-être, en définitive, qu'un chercheur de boue), l'opéra Iakoute, le spoutnik et les fusées.

« Je vous écris d'un pays lointain... ». Le commentaire à mi-chemin de Raymond Queneau et d'Henri Michaux, passe des statistiques — heureusement fort rares — aux propos critiques et autocritiques les plus inattendus. Combiné avec un montage très habile, il se livre en cours de route à un certain nombre de facéties, les unes fort cocasses, les autres moins, mais dont le principe même est à défendre.

Quant à la musique de Pierre Barbaud, elle amalgame allégrement le poème symphonique, le ragtime et les grands classiques russes, sans oublier le folklore, dont il est bien difficile de démêler les pièces authentiques de celles purement imaginaires, tant ces dernières, lyriques et ciselées, font « plus vrai que nature ».

Cette entreprise originale et sympathique, au cours mouvementé, tantôt abrupt et zigzaguant, tantôt étale et rêveur, a toutes les chances de dérouter le spectateur non prévenu, toutes les chances aussi de très vite l'étonner et le séduire : c'est donc exactement ce qu'il est en droit d'attendre d'un cinéma sensible et intelligent. L'œuvre se veut par ailleurs résolument optimiste, balayant masochisme, nostalgie et regret du passé.

CLAUDE OLLIER

François Mauriac a la trace du Christ. — « *J'ai une marque rouge sur ma laine de vieille brebis. « Tu es une brebis de la crèche de ton enfance », me souffle mon démon. Il me dit en ricanant : « Jusqu'à ton dernier souffle, tu brouteras cette fausse mousse de peluche...* » Et François Mauriac, en effet, trouve, pour parler de la joie de Noël et de la vertu d'enfance, des mots dont la simplicité bouleverse. « *Aucune autre chance de salut que de redevenir enfant. Le vieil auteur amer et moqueur, comme il a peu de peine à accueillir cette condition qui lui est imposée ! Personne que Vous, mon Dieu, ne pourrait le croire.* »

Le journaliste virulent, passionné, admiré ou haï du *Bloc-Notes*, est-ce le même personnage que le mystique auteur du *Fils de l'Homme* (Grasset) que voici agenouillé comme un vieux mage attendri devant la crèche, y apportant non point l'or, la myrrhe et l'encens, mais un trésor de prose parfaite, de fraîches images et d'émouvants aveux ? Oui, la même âme et, au fond, la même voix. La présence du Christ l'obsède ; du Christ adoré comme Dieu, mais rencontré dans un homme qui a traversé l'histoire, surimprimé les traits de sa face sur tous les visages d'hommes meurtris,

humiliés, insultés au cours des siècles. Et qu'après le chant des anges dans le ciel de Bethléem, qu'après le cri d'angoisse et de déréliction du Crucifié, dans le crépuscule du Golgotha, les chrétiens, qui en sont nés, n'aient pas cessé de tourmenter et d'injurier l'homme, voilà le déchirant scandale. « *Je suis obsédé quant à moi par toutes les croix qui n'ont cessé d'être dressées après le Christ, par cette chrétienté aveugle et sourde qui, dans les pauvres corps qu'elle soumettait à la question, n'a jamais reconnu Celui dont, le jour du vendredi saint, elle baise si dévotement les pieds et les mains percées.* » Ainsi l'homme spirituel ne peut-il se désintéresser des offenses temporelles à la justice et à l'amour.

La plume qui a écrit *Le Fils de l'Homme* n'est pas celle d'un moraliste chrétien qui laïcise l'Evangile ; elle ne transpose pas en sentimentalité profane la loi religieuse de la charité. C'est une plume chrétienne, au sens où l'ont été celle de Pascal, celle de Lacordaire ou de Claudel ; je veux dire qu'elle exprime une foi surnaturelle, une adhésion mystique à la présence du Christ comme Dieu dans l'histoire de l'humanité et dans l'aventure terrestre de chaque homme. Telles pages sur les pèlerins d'Emmaüs, sur le martyre d'Etienne ou sur la vocation de Paul ressortissent à ce que les écrivains spirituels du XVIIe siècle appelaient des « élévations » ; et elles méritent de figurer parmi les plus belles. Mais ce qu'il y a de plus urgent et de plus actuel dans la conscience des hommes d'aujourd'hui transperce le finale, où Mauriac, ayant reconnu et justifié leur désespoir, propose son remède : passer de l'angoisse pour soi à l'angoisse pour les autres ; tout rattacher à la Croix, même l'espoir historique.

P. HENRI SIMON

TOULOUSE-LAUTREC AU MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ. — LA NOUVELLE PEINTURE AMÉRICAINE AU MUSÉE D'ART MODERNE. — CHRISTIAN CAILLARD. — Récemment, le musée Jacquemart-André avait rapproché Renoir, Cézanne, Degas et tous ceux que la bourgeoisie française traita si longtemps d'imposteurs, des « académiques » qui firent la pluie et le beau temps sous le Second Empire et la Troisième République. Mais cette confrontation était loin d'égaler en ironie celle que nous devons à Jean-Gabriel Domergue et qui fait courir tout Paris boulevard Haussmann.

Du haut du ciel, Lautrec a dû bien rire — mais rire comme il n'avait jamais ri de sa vie — en voyant l'essentiel du musée d'Albi transporté dans cette auguste et bourgeoise demeure, et l'une des chambres à coucher du fond — les mânes de Nelly Jacquemart en ont frémi — abriter le fameux *Salon de la Rue des Moulins* avec toutes ses dames, entouré des nus peints sur carton vers 1894 d'après leurs faits et gestes.

En 1902, sitôt après sa mort, la famille, par l'entremise du fidèle Maurice Joyant, ami d'enfance, offrit vainement à l'antichambre du Louvre

plus de cinq cents toiles et dessins qui ne devaient trouver preneur que vingt ans plus tard, quand le Palais de la Berbie consentit à les accueillir. L'obstination de Bonnat, l'un des premiers « correcteurs » de Lautrec, et qui déclarait son dessin *tout bonnement atroce*, empêcha le Conseil des Musées de recevoir, en même temps que la *Femme au Boa*, *La Toilette*, cet autre chef-d'œuvre, et en 1905, l'offre faite par les Amis du Luxembourg du *Delaporte au Jardin de Paris*, gloire aujourd'hui de la glyptothèque de Copenhague.

Insistant à raison sur les portraits — car ce sont des portraits encore, ces vastes études rehaussées pour les affiches de *Caudieux*, *Yvette Guilbert*, *Reine de Joie*, *La Goulue* et *Valentin le Désossé* — on a très heureusement mis l'accent sur l'un des plus grands définisseurs d'individuel de tous les temps. Cet aristocrate, qui transfigure le sordide, évoque un univers si coloré par sa vitalité terrible qu'aucun de ses contemporains n'atteint à pareille force de présence. L'époque 1885-1900 est devenue l'époque Lautrec, comme la suivante est devenue l'époque proustienne.

— La plupart des dix-sept Américains présentés par notre musée d'Art moderne sous le titre de *Nouvelle peinture* relèvent d'une tendance unique et, malgré la diversité de tempéraments et des origines, se réclament de cet *expressionnisme abstrait* venu d'Allemagne, qui, vers 1945, allait, pour la première fois, s'imposer à New York. Ces insurgés, nés presque tous au début du siècle, n'ont pas eu à atteindre la cinquantaine pour être comblés de commandes ou pour être nommés professeurs. Tandis que Jackson Pollock (1912-1956), considéré comme un précurseur, couvre à lui seul toutes les salles donnant sur l'avenue du Président-Wilson de ses traits en lassos et de ses maculatures dansantes, les dix-sept occupent les salles inférieures. Les propos sur l'art qu'on cite d'eux touchent par une naïveté extrême. On sourit de voir traités en chefs d'école Newmann qui joue aux barres parallèles et Rothko qui lave des carrés baveux. Ils ne parlent pourtant que de « passion », de « spiritualité », de « sincérité envers ses couleurs, envers son Dieu, envers son rêve ». Et nous finirions par être, je ne dis pas convaincus, mais désarmés, si nous ne déplorions le terrible danger qu'offre la consécration officielle donnée à des hérésies contagieuses.

— L'œuvre autoritaire et caressante de Christian Caillard est résumée par une double exposition chez Bernier et chez Romanet. Le sang parnassien qui coule dans ses veines l'incite à considérer la couleur et le rythme comme des parures. Une pâte somptueuse établit avec un goût sûr la liaison entre les différents éléments du tableau. Les villages bretons ruissellent de la même lumière que l'église espagnole ou mexicaine. Même par temps couvert l'ombre est chaude. Si cet exotisme généralisé a poussé quelquefois la brosse à trop souligner les contrastes, ailleurs on voit Caillard renoncer à tout éclat raccrocheur pour traduire avec plus d'intensité encore son éblouissement.

CLAUDE ROGER-MARX

★ ★ NOTES ET CHRONIQUES ★ ★

LA MARINE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

par l'Amiral AUPHAN et Jacques MORDAL

(Hachette.)

Le rôle joué par notre marine aussi bien en 1939-1940 que pendant l'armistice et après l'entrée en guerre de l'Afrique du Nord aux côtés des Alliés reste ignoré de la plupart des Français. Aussi le livre de l'amiral Auphan et de Jacques Mordal *La Marine française pendant la seconde guerre mondiale* (Hachette) vient-il combler une lacune.

Sans entrer dans le détail technique des opérations, les auteurs font connaître par une suite de récits passionnants l'action de la Marine dans les trois grandes périodes de la guerre 1939-1945. La première période (du début des hostilités jusqu'à l'armistice) est celle de la protection des transports maritimes, protection d'autant plus indispensable que les Alliés, contrairement à l'Allemagne, n'avaient constitué de stocks d'aucune sorte et que leur existence même était fonction de la liberté de nos communications maritimes; c'est aussi celle de la campagne de Norvège, de la bataille de France et celle de l'évacuation de Dunkerque rendue possible par l'action et les sacrifices de la Marine.

La seconde période (celle de « l'armistice ») pourrait s'appeler « le martyre de la Marine ». Restée disciplinée et dans sa grande majorité fidèle au Gouvernement, elle se heurta à ses anciens Alliés et aussi aux camarades des Forces françaises libres. Ce furent les combats de Mers-el-Kébir, de Dakar, du Gabon, de Syrie, de Madagascar et ceux du débarquement allié en Afrique du Nord. Pour finir, la tentative de mainmise allemande sur la flotte de la métropole se termina par le sabordage des bâtiments de Toulon au cours d'une journée tragique dont les auteurs proposent une émouvante évocation. A l'autre extrémité du monde, en Indochine, nos bâtiments succombaient sous les coups des Américains avant d'être en butte à ceux des Japonais.

A cette période sombre succéda la période de la renaissance, celle où toutes nos forces d'Afrique du Nord reprirent la lutte aux côtés des Alliés et participèrent à la libération de la Corse, aux débarquements de Normandie et de Provence, à la libération des poches de l'Atlantique.

Séparée de cette Marine que les Français pour la plupart ne connaissaient que sous le nom de « Marine de Vichy » dont ils ignoraient le calvaire et ne savaient pas qu'ils lui étaient redevables d'avoir pu subsister (mal peut-être mais subsister), une poignée de marins s'était ralliée au général de Gaulle et sous l'impulsion de l'amiral Muselier avait formé ces Forces navales françaises libres dont les auteurs de ce livre décrivent les intrépides initiatives.

D'autre part, du fait des missions qui lui étaient confiées, la Marine a été présente dans toutes nos possessions et s'est trouvée mêlée aux événements qui se sont déroulés en France et dans tout l'Empire. Ce n'est donc pas seulement une histoire *maritime* que nous trouvons ici, mais une somme. C'est sans doute le premier ouvrage paru depuis la guerre qui donne une vue aussi vivante et aussi complète des événements qui se déroulèrent au cours des cinq années tragiques.

R. C.

TONG YEON-KI OU LE NOUVEAU SINGE PÈLERIN

par ETIEMBLE *(N.R.F. Gallimard)*

Le nouveau singe pèlerin est un livre de bonne foi. Durant deux mois et demi, à la tête d'une délégation de sinologues, Etiemble a parcouru la Chine. Il ne ressemble pas à ces « voyageurs pressés », à ces « ignorantins » qu'il couvre de sarcasmes, Claude Roy ou la « dame de Beauvoir ». Son voyage est une enquête et une méditation sur l'état des esprits au cours de la période des « cent fleurs ». De Pékin à Changhaï, à travers toute la Chine du Nord, il a assisté à de nombreuses pièces de théâtre, visité des écoles et des librairies, admiré les grottes peintes de Touen-Houang; il a réfléchi aux risques d'une

romanisation des caractères, qui séparerait à jamais le peuple de son passé. Il a interrogé des ingénieurs, des professeurs, des prêtres. Mais les Chinois opposent aux questions un sourire « infranchissable ».

Parti de France sans idées préconçues, Etiemble revient plein d'incertitude : « (je) ne sais plus que penser de rien. » La France a tort de ne pas reconnaître la Chine — mais les sinologues français sont accusés d'avoir volé à la Chine ses œuvres d'art. Comment, sans le communisme, faire vivre six cents millions d'hommes ? Mais le communisme précipite les masses dans le monde du collectivisme, comme on jette des morts à la fosse commune. Admirons donc les progrès de la Chine, craignons ses excès, et « conclut qui pourra ».

Cette indécision déçoit le lecteur. Le « nouveau singe pèlerin », parti à la découverte de la Chine, comme, au XVIe siècle, le héros d'un célèbre roman chinois allait chercher en Inde la sagesse bouddhique, n'a pas trouvé la Voie, le « Tao ». Il n'a pas résolu le dilemme où se débat l'humanisme moderne : l'homme ne peut s'épanouir aujourd'hui sans le soutien d'un pouvoir autoritaire. Mais ce pouvoir se retourne contre l'homme et le tue.

LOSTE

PITI-U-TAI

par Bernard VILLARET *(Le Livre Contemporain)*

EN 1937, lors de son premier séjour en Polynésie, Bernard Villaret visita, à une demi-heure de pirogue de Bora-Bora, dans le lagon, un îlot désert (400 mètres de long) qui le fascina. Il y revint en 1949 avec sa femme, il y vécut six mois l'année suivante ; en 1952, il publiait le récit de cette expérience dont paraît aujourd'hui l'édition définitive. Manuel du parfait Robinson et guide pour la pêche sous-marine aux Iles Sous-le-Vent. La raie-manta n'est dangereuse que si on l'attaque ; le requin (de Bora-Bora) est, paraît-il, le plus peureux des animaux. Mais le temps, dans les mers du Sud, est beaucoup moins beau (il vente, il pleut) que le Parisien ne l'imagine. La source de l'île déserte tarit ; le pain manque désespérément ; les rats mangent les provisions ; la lampe explose ; le moteur horsbord ne cesse d'être en panne ; les murènes vous mangent les doigts de pied. Qu'importe. « Piti-U-Taï, c'est la beauté plus le bonheur. » Cette robinsonnade est pleine d'humour.

P. F.

MADAME AIDA

par KOJIRO SERISAWA,
adapté du japonais par Armand Pierhal
(Robert Laffont)

ELLE est touchante, Mme Aïda ! Séduite par le progrès, elle travaille la peinture et fréquente l'Université. Son mari, lui, fréquente les geishas, la gifle et la traite d'espionne parce qu'elle prend des leçons d'anglais. Elle divorce, vient vivre à Paris où un compatriote officier de marine, la réconforte, puis la quitte. Un entrepreneur français répare les dégâts.

Sans doute, est-il intéressant de connaître la vie des Japonais dans leur pays et en France au lendemain de la guerre. Mais la forme est d'une gaucherie déconcertante et la traduction parfois laisse à désirer. Il y a de bons éléments dans ce livre, mais le « roman » n'est pas fait.

CLAUDINE DECOURCELLE

HISTOIRE DE LA RACE NOIRE AUX ÉTATS-UNIS

par F. L. SCHOELL *(Payot)*

M. F. L. SCHOELL, qui professa aux universités de Chicago, de Tulane (Louisiane) et de Californie, est un spécialiste du problème des Noirs en Amérique. Il y a quelque trente-cinq ans que paraissait en France la traduction de son premier ouvrage sur la question. L'excellent volume qu'il publie aujourd'hui retrace toute l'histoire des Noirs aux Etats-Unis depuis les jours lointains du servage et de l'émancipation constitutionnelle (1862-1865) jusqu'aux faits les plus récents : arrêts de la Cour Suprême contre la discrimination dans l'enseignement (1954), signature du *Civil Rights Act* relatif à l'exercice du droit de vote (1957), affaire Emmett Till (1955), affaire des tramways de Montgomery (1955-1956), incidents scolaires de Clinton, Tennessee (1956) et de Little Rock, Arkansas (1957-1958). Les pre-

miers chapitres exposent très exactement l'état présent de la question dans les diverses parties des U.S.A. : théorie et pratique, habitat, hôtels, restaurants, transports publics, relations dans l'armée, emplois privés et publics, éducation, élections. Ce sont évidemment les deux guerres mondiales, et dans l'intervalle le *New Deal*, qui ont déterminé le tournant vers la déségrégation. Les lynchages ont pratiquement disparu (3 en 1955, aucun en 1952, 1953, 1954, 1956, 1957). Les accidents, les heurts passionnels restent à tout moment possibles. Les Parlements des Etats du « Sud Profond » continuent à résister par tous les moyens à l'application de la loi fédérale. N'empêche que l'opinion publique, y compris celle des Blancs du Sud, évolue dans le sens libéral. Lentement, mais de façon perceptible. Il suffit de comparer le livre de F. L. Schoell à l'ouvrage fondamental de G. Myrdal (*An American Dilemna, the Negro Problem and Democracy*) qui date de 1943, pour mesurer le chemin parcouru.

P. F.

NEUF SIECLES DE LITTERATURE FRANÇAISE

(Delagrave)

790 pages in-8°, d'une typographie serrée, ce n'était pas trop pour donner un panorama des Lettres françaises des origines à 1940. Panorama, et non point manuel, bien que, sur les principaux auteurs et les grands ouvrages, nombre d'indications précises soient données qui fourniraient un bagage honorable à un candidat au baccalauréat, voire à l'Ecole Normale. L'ambition de Gustave Lanson parcourant seul huit ou neuf siècles de littérature semblant aujourd'hui au-dessus de la mesure de l'homme, le principe a été de répartir l'Empire entre quelques grands feudataires, et le choix en a été heureux ; car quel meilleur introducteur à notre Moyen Age qu'Emile Mireaux, à la Renaissance que Raymond Lebègue, à la littérature du XVIIe siècle que René Bray (dont l'excellent chapitre, œuvre posthume, ajoute à toutes les raisons que nous avons de regretter la mort prématurée de ce grand professeur) ? Et la verve érudite d'André Billy pour le XVIIIe siècle, la sensibilité de Maurice Levaillant pour le Romantisme ; et Henri Clouard, René Dumesnil, Robert Kemp, et Robert Kanters pour les cent dernières années de l'histoire de l'esprit français et de ses tentatives d'expression dans tous les genres — le tout couvert par une large et pénétrante Introduction d'Emile Henriot —, cela fait en vérité un beau sommaire.

Le grief auquel est naturellement exposée une œuvre de ce genre, à la fois synthétique et collective, c'est toujours la conception du plan. Y manquant le souffle organisateur d'une pensée unique, la répartition de l'immense matière se fait comme elle peut et l'on a, finalement, une collection de vues, toujours intéressantes et ingénieuses, plutôt qu'un panorama explicatif. Ainsi, pour le XVIIIe siècle, André Billy a adopté la méthode d'une succession d'études consacrées aux grands auteurs. Au contraire, pour le XIXe siècle, le classement se fait selon les genres. Au chapitre de Levaillant sur le Romantisme (1800-1850) où il n'est guère question que de la poésie et du théâtre, succède le chapitre de Dumesnil sur le Roman de 1800 à 1914, ce qui amène, par exemple, à détacher Stendhal et Balzac du milieu romantique, de même que Michelet, que l'on retrouvera sous la rubrique *Penseurs, historiens, critiques, moralistes*, dévolue à Robert Kemp pour la même période. Sainte-Beuve est disputé entre Levaillant, comme poète romantique, Henri Clouard comme précurseur de Baudelaire et de la poésie moderne, Robert Kemp comme critique — et, dans ce savant découpage, Dumesnil semble bien avoir laissé passer par maille le romancier de *Volupté*.

Critiques de détail, bien sûr, et qui enlèvent peu à la valeur de ce recueil.

P.-HENRI SIMON

NOTES INTER-ARTICLES

Histoire de Tahiti, par Ph. REY-LESCURE, p. 15. — *Ludmilla Tcherina*, par Nicole HIRSCH, p. 39. — *La voix de la maison*, par Angélina BARDIN, p. 65. — *La politique de Carthage*, par Simone GROS, p. 65. — *Léon Brunschvicg*, p. 85. — *Le complexe de Théophile*, par Georges DUHAMEL, p. 95.

CHAIX-PARIS. — 3839-J 105-1-59.

SEUL L'AMOUR

de

CAMILLE BELGUISE

C'est comme cela que l'amour est magnifiquement humain. SEUL, L'AMOUR sera pour beaucoup de lecteurs un livre de chevet, ou plutôt un bréviaire.

HENRI CLOUARD
(Bruxelles).

Ce livre, comme l'était Les Echos du Silence, est fait pour être relu en obéissant aux heures de grâce.

ROBERT COIPLET
(Le Monde).

Ce qui enchante dans Camille Belguise c'est qu'à tout moment elle est vraie.

G. GUITARD AUVISTE
(La Table Ronde).

Aucune femme en notre temps n'écrit mieux que celle-ci.

ANDRE MAUROIS
(Carrefour).

Un recueil à placer sur le rayon des livres familiers à côté d'Amiel et de Joubert.

JEAN MITSLER
(L'Aurore).

Tout ce qu'effleure Camille Belguise, paysage, animal, sentiment, besoin d'absolu, volonté de bonheur, porte la marque de son élégance et de sa richesse intérieure, la plus pudique qui soit.

ALAIN BOSQUET.
(Combat).

LES TRANSPARENTS

de

VASSILY PHOTIADÈS

Par son repliement volontaire et sa vision indirecte des choses, Photiadès n'écrira jamais que pour un « happy few », mais ceux-là, j'en suis sûr, suivent fraternellement sa carrière.

JACQUES DE LACRETELLE
de l'Académie Française.

Vassily Photiadès a découvert un style — dans le sens que ce mot a en architecture — de la sensibilité.

ANDRE MALRAUX

Une originalité à la fois forte et délicate.

JEAN BLANZAT
(Le Figaro Littéraire).

... C'est dire les attraits, les prestiges d'un inventeur de sortilèges à l'esprit compliqué, au talent clair, au style classique et évocateur.

GERARD D'HOUVILLE
(La Revue des Deux Mondes).

Un Maître de la Littérature fantastique.

(Les Nouvelles Littéraires).

Les Nouvelles Fantastiques qui sachent être des nouvelles avant d'être fantastiques ne se trouvent aujourd'hui qu'à l'état de traces à peine décelables. En voici une mine étincelante.

GERARD KLEIN
(Fiction).

STOCK

Dans la collection " l'Amour et l'Histoire "

AMOURS SECOND EMPIRE

par Alain DECAUX

"De la Fête Impériale aux Amours Populaires"

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE **sur vingt-quatre ou trente-deux pages** ★ ET TOUS LES SAMEDIS **sur huit, douze ou seize pages**

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires : RHONE-POULENC — LES SOUDIÈRES RÉUNIES LA MADELEINE-VARANGEVILLE — NOZEL-BOZEL — LA SOIE — SOCIÉTÉ AUXILIAIRE DES CHARBONNAGES DU TONKIN — CIMENTS FRANÇAIS — L'ALLOBROGE — ISOREL — FROMAGERIES BEL — PAPETERIES DE STENAY ET POUILLY

***ABONNEMENTS :* 6 mois : 7.000 fr.**
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

Qu'est-ce que

FINANCE

aux écoutes de la finance

« La guerre est un art simple, et tout d'exécution », disait Napoléon. Il en va de même du journalisme.

Un journal financier doit fournir à ses lecteurs tous les éléments d'information nécessaires à la bonne gestion de leurs portefeuilles, des vues nettes :

- Sur les Affaires Étrangères lorsqu'elles risquent d'influencer la Bourse, en hausse ou en baisse.
- Sur la politique intérieure, financière et fiscale qui concerne les bénéfices et les dividendes des sociétés.
- Sur la Bourse, la position technique, les facteurs d'offre et de demande qui déterminent la formation des cours.
- Sur chaque valeur, en particulier, par l'étude des perspectives de bénéfices, de la trésorerie, du fonds de roulement.
- Une cote claire qui constitue une « sélection ».
- Les comptes et les nouvelles des sociétés (dividendes, etc.) au fur et à mesure qu'ils sont publiés.

Être clair, concis, complet, commode, voilà le but.

L'avons-nous atteint ?

La rapide progression du tirage de « FINANCE », passé de 28.000 exemplaires en octobre 1957, à 51.000 exemplaires en octobre 1958, par semaine (officiellement contrôlé par l'Office de Justification de la Diffusion - O.J.D.), en est une indication.

Mais en matière de presse, chaque lecteur est un juge.

Nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs de LA REVUE DE PARIS l'occasion de se faire une opinion personnelle.

Sur une simple lettre de vous, nous vous ferons un service entièrement gratuit de « FINANCE ». Ce service ne comporte aucun engagement de votre part, vous y mettrez un terme quand il vous plaira.

Il vous suffira de découper le bon ci-dessous et de l'adresser à « FINANCE », Aux Écoutes de la Finance, 14, rue d'Uzès, PARIS (2e).

M. (en majuscules) .....

lecteur de La Revue de Paris,

demeurant rue ..... n° .....

à ..... Département .....

désire recevoir un service entièrement gratuit de « FINANCE », Aux Écoutes de la Finance.

del DUCA PARIS

LE DEMI-SIÈCLE DES IDÉES

Collection dirigée par PIERRE DE LESCURE

ROSE CELLI

L'ART DE TCHEKHOV

Il a créé un monde avec la plus rigoureuse simplicité, la beauté avec des gens et des mots ordinaires.

★

CYRILLE ARNAVON

L'AMÉRICANISME ET NOUS

A force d'influencer nos arts, notre économie et souvent notre politique, l'Amérique va-t-elle transformer nos mœurs, nos institutions, nos esprits? Et d'abord qu'est donc l'américanisme?

★

HENRI PETIT

DE LA TÊTE AU CŒUR

La condition humaine ne change pas, celle des hommes est toujours en train de changer. Henri Petit essaie de taire, dans chaque vie, la part de l'éternel et celle du temps qui passe.

del DUCA PARIS

La REINE STÉRILE

(Anne d'Autriche)

par SAINT FÉLIX

Comment Louis XIV, s'il était bien petit-fils de Henri IV, n'était pas le fils de Louis XIII. Dans la collection LES FEMMES CÉLÈBRES DE L'HISTOIRE. Chaque volume sous jaquette illustrée : 500 fr.

del DUCA PARIS

La DAME aux CAMÉLIAS

par MAURICE RAT

La plus émouvante des courtisanes, une "héroïne d'amour". Dans la col. LES FEMMES CÉLÈBRES DE L'HISTOIRE. Chaque volume sous jaquette illustrée : 500 frs.

del DUCA PARIS

LA MARGRAVE DE BAYREUTH

par MICHEL DAVET

Artiste et passionnée, la sœur de Frédéric-le-Grand. Dans la collection LES FEMMES CÉLÈBRES DE L'HISTOIRE. Chaque volume sous jaquette illustrée : 500 frs.

del DUCA PARIS

VITTORIA PRINCESSE ORSINI

par ROBERT MERLE

Belle et trop tendre pour cette Rome du XVIe siècle où se déchaîne tragiquement la fureur de vivre. Dans la même collection LES FEMMES CÉLÈBRES de L'HISTOIRE, dirigée par Robert Merle : NINON DE LENCLOS, par Lella Arnaud. A paraître : La MARGRAVE de BAYREUTH par Michel Davet. Chaque vol. cartonné jaquette illustrée : 500 fr.

del DUCA PARIS

NINON DE LENCLOS

par LELLA ARNAUD

La plus intelligente, la plus choyée, la plus fascinante des courtisanes, elle sut se faire aimer jusqu'à un âge avancé.

Dans la même collection LES FEMMES CÉLÈBRES de L'HISTOIRE, dirigée par Robert Merle : VITTORIA, PRINCESSE ORSINI, par Robert Merle. A paraître : La MARGRAVE de BAYREUTH par Michel Davet. Chaque vol. cartonné, jaquette illustr. : 500 fr.

del DUCA PARIS

LE TEMPS DES FEMMES

par Célia BERTIN

La grande révolution des temps modernes. L'émancipation complète de la femme est-elle venue ?

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de Février

Amiral BARJOT
Le rôle de la marine dans le monde de demain

DUBSANE
Vie et survie des héros de théâtre : Alceste et Célimène

Dr LUCIEN DIAMANT-BERGER
Président de la Société des Chirurgiens de Paris
Les conquêtes de la chirurgie

RENÉ LALOU
Visages d'écrivains

MARC ALYN
Poèmes

78, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 110 francs

Lisez dans

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

JANVIER-FÉVRIER 1959

POUR UNE POLITIQUE FINANCIÈRE EUROPÉENNE
par Hermann J. Abs et G. von Falkenhausen

BERLIN 1945
Un reportage de Hans-Ulrich Engel

L'AFRIQUE CRITIQUE L'EUROPE
par Esther-Sophia Hayfron

PORTRAIT D'UN SS-FUEHRER
par Achim Besgen

ACTUALITÉ DES SS
par A. Wiss-Verdier

Le numéro : 240 F (franco de port)
Étranger : 270 F.
Abonnement d'un an : France : 1.200 F.
Étranger : 1.350 F.

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e
Tél. : TRU 62-13 C. C. P. Paris 13.253-54

VIENT DE PARAITRE

ALBERTO MORAVIA

UN MOIS EN U.R.S.S.

RENÉ CHAMBE

L'ESCADRON DE GIRONDE

Collection " Les grandes biographies "

MARCEL MIGEO

SAINT-EXUPÉRY

Collection " Bibliothèque de Philosophie Scientifique "

FRANCO LOMBARDI
Professeur à l'Université de Rome

NAISSANCE DU MONDE MODERNE

ROSTISLAV-MICHEL HOFMANN

RIMSKI-KORSAKOV

SA VIE - SON ŒUVRE

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Les poèmes de Sabine Sicaud

LA PRESSE :

« C'est de sa souffrance et de sa souffrance seule que parle l'enfant poète dans ses derniers vers. On a scrupule à faire aussi peu que ce soit de la littérature autour de ces poèmes décantés, nus. Il faut les lire, pleurer et se taire. »

Claude MAURIAC (LE FIGARO)

« Ces derniers poèmes, tout de souffrance, de proximité de la mort et de souverain dépassement, sont d'un génie incomparable ; ils sont promis à la plus certaine des postérités. »

Alain BOSQUET (COMBAT)

« La mise en vente des poèmes de Sabine Sicaud par la Librairie Stock est un événement littéraire de la plus haute importance. »

(MERCURE DE FRANCE)

« Ce volume est bien l'un des plus beaux que nous ayons lus depuis longtemps, beau de cette fraîcheur spontanée, beau de tout cet élan de vie que toute jeunesse normale renferme mais que seule l'exception réussit à sentir pleinement et donc à exprimer. »

(RÉFORME)

« Les cris poétiques les plus poignants peut-être que la souffrance physique ait jamais inspirés. »

(LES ANNALES)